This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

840.6
M558

Compl. att.
24009

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

PREMIER VOLUME.

A PARIS,

Chez
- CHAUBERT, rue du Hurepoix.
- JEAN DE NULLY, au Palais.
- PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
- DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'ADRESSE du Mercure est à M. LUTTON, *Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au second; pour remettre à M. l'Abbé Raynal.*

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la Poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, *Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant* 21 *livres par an, qu'ils payeront; sçavoir,* 10 *liv.* 10 *s. en recevant le second volume de Juin, &* 10 *l.* 10 *s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.*

On prie aussi les personnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet Ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton *les Mardi, Mercredi & Jendi de chaque semaine, l'après-midi.*

PRIX XXX SOLS.

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

PREMIER VOLUME.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ELOGE DE LA PEINTURE,

A M. Soubeyran, très-habile Dessinateur, & fameux Peintre à Geneve; par un de ses éleves.

SOubeyran, de tous vos ouvrages
J'admire les traits, la beauté ;
Permettez-vous à mon cœur enchanté,
De vous rendre ici les hommages
Que consacre la vérité ?
Peignez-vous sous un verd ombrage

Des oiseaux enrichis des plus belles couleurs ?
Mon oreille entend leur ramage ;
Et si vous nous tracez des fleurs,
J'admire leur éclat, leur port, leur assemblage ;
Et je crois sentir leurs odeurs.
Je vois du papillon les volages ardeurs ;
Et je ris de son badinage.
Par quel art, de votre pinceau
Ce vallon éloigné vient-il frapper ma vûe ?
Et malgré sa vaste étendue
Se place-t-il dans un tableau ?
Ici l'objet sort de la toile,
Et semble s'offrir à ma main ;
Là se dérobant sous un voile,
Un autre fuit dans le lointain.
A ton art, aimable Peinture,
Tu soumets toute la nature,
Tu rapproches de nous, & les lieux & les tems ;
Et par ton adroite imposture,
De l'histoire la plus obscure,
Nous voyons les événemens.
Aux finesses de l'art si je pouvois atteindre,
Que mes vœux seroient satisfaits !
Muse, tu me verrois au gré de mes souhaits,
Faisant des vers, ainsi que tu sçais peindre,
Chanter tes dons & dire tes bienfaits.

Votre art, cher Soubeyran, donne à tout un langage,

De la vie & des sentimens.
Sans prodiguer les ornemens,
Tout plaît & touche en votre ouvrage.
D'un pere, d'un époux exprimez-vous l'image?
Malgré l'éloignement des lieux,
Malgré les rigueurs de l'absence,
Une parfaite ressemblance
Les fait reparoître à nos yeux,
Et nous rend encor leur présence.
Des plus infortunés vous calmez les regrets.
Sous vos doigts la toile respire;
D'un ami, que la mort retient dans son empire,
Mon œil peut contempler les traits,
Et mon triste cœur qui soupire,
Erre encore avec lui sous de sombres cyprès.
Mais, dites-nous, par quels prestiges
Vous marquez de nos corps & l'âge & les progrès?
Apprenez-nous par quels prodiges
Vous peignez de l'esprit les mouvemens secrets,
Vous nous montrez les replis de notre ame;
Ses craintes, ses desirs & l'esprit qui l'enflamme.
Mais que ne pouvez-vous pénétrer dans mon cœur?
Vous verriez pour votre art le zéle qui m'anime,
Vous y liriez pour vous mon respect, mon estime,
Et mes vœux pour votre bonheur.
Que je me trouve heureux d'avoir pû vous connoître,
De profiter de vos dons excellens!

Moi, disciple d'un si grand maître,
Que ne suis-je digne de l'être,
Par mon goût & par mes talens !

ELOGE HISTORIQUE
DE MADAME DU CHASTELET;
PAR M. DE VOLTAIRE.

Cet éloge doit être mis à la tête de la traduction de Newton.

CEtte traduction que les plus sçavans hommes de France devoient faire & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. Gabrielle-Emilie de Breteuil, épouse du Marquis du Chastelet-Lomont, Lieutenant général des armées du Roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquerir ces profondes connoissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de sçavoir la Géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il falloit que Madame la Marquise du Chastelet fût entrée

bien avant dans la carriere que Newton avoit ouverte, & qu'elle possedât ce que ce grand homme avoit enseigné. On a vu deux prodiges ; l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'étoit pas son coup d'essai ; elle avoit auparavant donné au public une explication de la Philosophie de Leibnits, sous le titre d'Institutions de Physique adressées à son fils, auquel elle avoit enseigné elle-même la Géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence ; elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que Leibnits n'eut jamais & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnits intelligibles, son esprit qui avoit acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même, comprit que cette Métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritoit pas ses recherches : son ame étoit faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades & l'harmonie préétablie devoient être mises avec les trois élémens de Descartes, & que des systêmes qui n'étoient qu'ingénieux, n'é-

toient pas dignes de l'occuper. Ainſi après avoir eu le courage d'embellir Leibnits, elle eut celui de l'abandonner, courage bien rare dans quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne couta gueres d'efforts à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſpoir de ſyſtême, elle prit pour ſa régle celle de la Société royale de Londres, *nullius in verba*; & c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avoit rendue ennemie des partis & des ſyſtêmes, qu'elle ſe donna toute entiere à Newton. En effet Newton ne fit jamais de ſyſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime Géométrie, ou ſur des expériences inconteſtables. Les conjectures qu'il a hazardées à la fin de ſon livre, ſous le nom de recherches, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il ſeroit preſqu'impoſſible que celui qui n'avoit jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui, & il n'eſt plus permis de prétendre à être Phyſicien ſans les connoître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce livre comme un ſyſtême, c'eſt-à-dire

comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avoit encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matiere subtile & la matiere cannelée, pour dire que la terre est un soleil encrouté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matiere subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on diroit, cet homme est Cartésien; s'il croyoit aux monades, on diroit, il est Leibnitien; mais on ne dira pas de celui qui sçait les élémens d'Euclide qu'il est Euclidien; ni de celui qui sçait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est Galiléiste: aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitesimal, qui ont fait les expériences de la lumiere, qui ont appris les loix de la gravitation, ne sont point appellés Newtoniens; c'est le privilege de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avoit trouvé des vérités, il n'y auroit point eu de Platoniciens, & tous les hommes auroient appris peu-à-peu ce que Platon auroit enseigné; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachoient à une erreur, les autres à une au-

tre, on combattoit ſous différens étendarts ; il y avoit des Péripateticiens, des Platoniciens, des Epicuriens, des Zénoniſtes, en attendant qu'il y eût des Sages.

Si on appelle encore en France Newtoniens les Philoſophes qui ont joint leurs connoiſſances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance & de préjugé. Ceux qui ſçavent peu & ceux qui ſçavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginerent que Newton n'avoit fait autre choſe que combattre Deſcartes, à peu près comme avoit fait Gaſſendi. Ils entendirent parler de ſes découvertes, & ils les prirent pour un ſyſtême nouveau. C'eſt ainſi que quand Harvée eut rendu palpable la circulation du ſang, on s'éleva en France contre lui ; on appella Harvéiſtes & Circulateurs ceux qui oſoient embraſſer la vérité nouvelle que le public ne prenoit que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences, que Newton avoit faites ſur la lumiere, qui n'ayent eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univerſelle de la matiere ayant été démontrée, ait été auſſi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à Newton, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entiere de ceux qui avoient vieilli dans les erreurs de Descartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du Chastelet a rendu un double service à la posterité en traduisant le livre des Principes & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit, est entendue de tous les Sçavans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangere. D'ailleurs le Latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquoient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de science, & il faut avouer que ce n'est plus gueres la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité & qui peuvent causer de l'embarras. Le François qui est la langue cou-

rante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connoissances nouvelles.

A l'égard du Commentaire algébrique, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Chastelet y travailla sur les idées de M. Clairaut, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avoit achevé un chapitre, M. Clairaut l'examinoit & le corrigeoit. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. Clairaut faisoit encore revoir par un tiers les calculs quand ils étoient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; & ce qui le seroit du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandoit de si grandes lumieres & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée : elle n'avoit pas encore entierement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort alloit l'enlever.

Elle étoit jalouse de sa gloire & n'avoit point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paroître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paroître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avoit de sa réputation, qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la Bibliothéque du Roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si sçavante qu'elle, & jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : c'est une femme sçavante. Elle ne parloit jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire, & jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espece de tribunal où l'on juge son siécle, par lequel en récompense on est jugé très-sévérement. Elle a vécu long-tems dans des sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

Les Dames qui jouoient avec elle chez la Reine, étoient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du Commentateur de Newton : on la prenoit pour une personne ordinaire, seulement on s'étonnoit quelquefois de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avoit quelques combinaisons à faire, la Philosophe ne pouvoit plus se cacher. Je l'ai vûe un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & sans aucun secours, en présence d'un Géometre étonné, qui ne pouvoit la suivre.

Née avec une éloquence singuliere, cette éloquence ne se déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entroient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse & la force étoient le caractere de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Pascal & Nicole que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévere & cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoit pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poësie & de l'éloquence la pénétroient, &

jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſçavoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit ſouffrir les médiocres. C'étoit un avantage qu'elle eut ſur Newton, d'unir à la profondeur de la Philoſophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les Belles-Lettres. On ne peut que plaindre un Philoſophe réduit à la ſécheresse des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du ſentiment ſont perdues.

Dès ſa tendre jeuneſſe elle avoit nourri ſon eſprit de la lecture des bons Auteurs en plus d'une langue. Elle avoit commencé une traduction de l'Eneïde, dont j'ai vû pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur; elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Taſſe & Milton lui étoient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'Eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a gueres dans cette langue qu'un livre célebre, & que ce livre eſt frivole.

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout, & qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux, que le ſçavant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouvât du tems, non ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens? Elle ſe livroit au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété étoit de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avoit ni le tems ni la volonté de s'en appercevoir; & quand on lui diſoit que quelques perſonnes ne lui avoient pas rendu juſtice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſçais quelle miſérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'étoit pas à portée de la connoître, avoit oſé mal parler d'elle; elle dit que ſi l'Auteur avoit perdu ſon tems à écrire ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le ſien à les lire; & le lendemain ayant ſçu qu'on avoit renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en ſa faveur ſans qu'il l'ait jamais ſçu.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particulierement, & qui ont été à portée de

voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les Sçavans vont jouir. On peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte suâ.*

Elle se crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui rester à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'auroit sauvée, amenérent enfin cette mort qu'elle avoit prévûe. Elle sentit sa fin approcher, & par un mêlange singulier de sentimens qui sembloient se combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeoit sensiblement son ame; & la Philosophie dont cette ame étoit remplie lui laissoit tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille desolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le foible portrait de sa douleur & de sa fermeté, de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentoient doublement sa

perte par leur propre affliction & par ses regrets, & admiroient en même tems la force de son esprit, qui mêloit à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au Palais de Luneville, le 10 Août 1749, à l'âge de 43 ans & demi, & a été inhumée dans la Chapelle voisine.

Cet éloge a paru dans la Bibliothéque impartiale : nous l'avons pris de cet ouvrage périodique, qui s'imprime en Allemagne, & qui, quoique bon, est tout-à-fait inconnu en France.

VERS A M. DE RUFFEY,

Président à la Chambre des Comptes de Bourgogne, sur la remise qu'il vient de faire au frere du Testateur d'une succession de cent mille livres que lui avoit laissée son cousin.

DAns ce siécle de fer on ne voit plus paroître
Les nobles sentimens que tu nous as fait voir :
L'intérêt dans les cœurs regne en souverain maître ;
Ce monstre sur le tien n'eut jamais de pouvoir.
Digne de l'âge d'or, Ruffey, tu le ramenes ;
Astrée en ta faveur va descendre des cieux :
Dans les jours vertueux & de Rome & d'Athenes,

On t'eût placé parmi les demi-Dieux.
Favori des neuf Sœurs, que faut-il à ta gloire ?
Leurs mains gravent ton nom au temple de Mémoire.
Honneur de ta patrie & de l'humanité,
Ta généreuse probité
Vivra dans tous les cœurs de la race future :
Je goûte en l'admirant la douceur la plus pure ;
J'ose la célébrer. Dans ce siécle pervers,
Qu'il est beau de servir d'exemple à l'univers !

CONVERSATION SINGULIERE.

JE passois en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Mes affaires me retinrent quelques jours dans une ville d'Université, dont le nom n'importe pas à la chose. Je fus introduit dans la plus fine assemblée de la ville : on y parloit François. Le jeune Atys, avec qui j'avois fait une partie de mon voyage, y fut aussi conduit : il cherchoit à rire, & j'observois.

L'objet le plus remarquable de la compagnie étoit le grave & profond Marsonius, Professeur en langues orientales, personnage respectable, dont la tête accablée sous le poids de la science & des années, étoit ombragée sous le vaste contour d'un feutre large & détroussé, qui s'en-

mis ; mais enfin elle ſe termina d'elle-même, & laiſſa le tems à M. Marſonius de reſpirer. Oh ! prodige d'ignorance, s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel, Adam pouvoit-il ſçavoir ce qui n'a été trouvé que long-tems après lui ? Pour mon ignorance, je l'avoue, interrompit le jeune homme ; mais, Monſieur, il ne s'agit pas de la mienne, il s'agit d'Adam ; faites-moi la grace de me dire ce qu'il ſçavoit. Il ſçavoit, répondit le docte Théologien, la Médecine, l'Hiſtoire naturelle, l'Architecture, les Mathématiques, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie, l'Agriculture, en un mot toutes les ſciences. Cela eſt fort poſſible & fort vraiſemblable, répliqua d'un ton railleur le jeune étourdi ; mais, Monſieur, toutes ces ſciences ont été inventées & perfectionnées bien long-tems après le déluge. *O pectora cæca !* s'écria M. Marſonius ; cela eſt-il poſſible ! Je vous dis *iterum atque iterum*, que cela eſt certain, d'une certitude morale, phyſique & métaphyſique, & que la Philoſophie antediluvienne étoit beaucoup plus avancée que la nôtre.

Fort bien, répartit Atys, je ne vous avois pas d'abord compris. Voilà ce que c'eſt que d'expliquer tranquillement ſes raiſons, on s'éclaircit toujours. Les Patriar-

ches étoient ſans doute de très-ſçavans hommes. Mais, Monſieur, quel ſyſtême ſuivoit-on dans ce tems-là ? car il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer. Qu'il y eût un ſyſtême reçu & ſuivi, répondit M. le Profeſſeur, c'eſt de quoi on ne ſçauroit douter. Tout comme auſſi on doit ſe perſuader néceſſairement que le ſyſtême d'Adam triomphoit comme le plus ancien.

Atys. Adam avoit donc un ſyſtême ?

Marſonius. Cela eſt hors de doute ; car il étoit non ſeulement Philoſophe, mais encore Prophete & de plus Théologien : les Juifs lui attribuent le Pſeaume XCII. Le Pape Gelaſe a connu quelques livres que les Gnoſtiques lui ſuppoſoient. Le P. Salian cite là-deſſus Maſius, & enfin il eſt certain que les Arabes parlent de plus de vingt volumes écrits de ſa main. Vous pouvez conſulter là-deſſus, non ſeulement Hottinger, mais encore Reland, *de religione Mahumedanâ*.

Atys. Ah, Monſieur, des livres d'Adam ! en quelle langue les fit-il imprimer ? n'en auriez-vous point ? pourriez-vous me les faire voir ?

Marſ. Voilà, voilà les jeunes gens, ils ſont toujours dans les extrêmes. Je ne vous dis pas que les Juifs, les Gnoſtiques, ni les Arabes en doivent être crus ſur leur

parole, je prétens ſeulement qu'il y a là-deſſus une tradition conſtante qui doit avoir néceſſairement quelque fondement réel.

Atys. Oh ! pour votre tradition, Monſieur, je n'y ai pas la foi ; tout cela ſont des rêveries.

Marſonius. Des rêveries. Je crois, petit mirmidon, que vous prétendez ici m'inſulter ; il vous ſied bien à votre âge de vous oppoſer au ſentiment d'un homme qui étudie depuis quarante-cinq ans les langues orientales. Apprenez, jeune préſomptueux, que vous devez reſpecter ma ſcience, mes cheveux gris & ma charge. Souvenez-vous qu'avec ce ton décifif & ce petit orgueil, vous courez droit à l'impieté.

Eh ! de grace, M. le Profeſſeur, reprit Atys, d'un ton hypocrite, ne vous fâchez pas, mon deſſein n'étoit pas de vous offenſer ; je recevrai, puiſqu'il le faut, la tradition, non ſeulement antediluvienne, mais même préadamique.

Marſonius. Je vois avec plaiſir que vous vous rendez à mes raiſons, auſſi je veux bien vous inſtruire des véritables argumens ſur leſquels nous nous fondons, pour croire qu'Adam étoit philoſophe. Vous avez lu la Geneſe ?

Atys. Oui vraiment.

Marſ.

Marſ. Vous y avez donc lû que le premier homme ſortit parfait des mains du Créateur ?

Atys. Non, Monſieur.

Marſ. Quelle mémoire ! N'y avez-vous pas lû que le premier homme fut fait à l'image de Dieu ?

Atys. Aſſurément.

Marſ. Eh bien ! ne s'enſuit-il pas de là qu'Adam avoit par infuſion toutes les ſciences ?

Atys. La conſéquence vous paroît-elle juſte ?

Mars. En doutez-vous ?

Atys. Il faut donc bien la recevoir.

Que je ſuis charmé, repartit M. Marſonius, de vous voir ſi docile ! il faut que je vous embraſſe. Là deſſus le grave Profeſſeur s'approche, le ſerre étroitement dans ſes bras, l'étouffe, le dérange & lui donne un baiſer ; mais un baiſer ! . . . Il ſe ſeroit bien paſſé de cette accolade ; il la ſouffrit cependant, afin d'être initié dans tous les myſteres. En effet, quand la gravité de M. Marſonius eut repris ſon équilibre : voici, dit-il, l'argument des argumens, la preuve des preuves, en faveur du ſyſtême de la Philoſophie adamique. Vous ſçavez que Dieu fit paſſer en revûe en préſence d'Adam tous les animaux, &

qu'il leur donna à chacun leur nom ?

Atys. Je m'en ſouviens très-bien. Et cela prouve ?..

Marſ. Cela prouve. Attendez donc : le ſçavant Bochart a fait voir dans un de ſes ſermons, que ces noms des animaux déſignent leurs qualités eſſentielles. Cela ne prouve-t-il pas qu'Adam avoit une connoiſſance exacte de l'Hiſtoire naturelle & même de la logique, ſuivant le ſentiment d'Euſebe ?

Atys. Euſebe & Bochart ! Cela eſt clair ; il n'y a rien à dire.

Marſ. J'ai cependant oui raiſonner des ſçavans qui n'étoient pas de ce ſentiment, & même j'ai là-deſſus depuis dix ans une correſpondance fort intéreſſante avec un Profeſſeur de .. J'en vais publier l'abrégé en deux volumes *in-folio*, ſous ce titre : *Adami doctrina adverſus reluctantium incurſiones vindicata, ſive Mularius confutatus, &c.* Il eſt certain qu'il aura du deſſous ; car ſes lettres, quoique je les aye miſes toutes entieres, ne rempliſſent pas vingt pages. L'ouvrage eſt tout prêt, & il ne s'agit plus que de trouver un Libraire qui veuille s'en charger.

Atys. Ce n'eſt pas l'embarras : mais, Monſieur, que peut répondre votre antagoniſte à tant de preuves ? Il faut qu'il ſoit

bien opiniâtre & bien peu subtil.

Marf. Il dit qu'il n'est pas certain qu'Adam parlât Hébreu, que cependant Bochart a posé sur ce principe ; peut-être les animaux n'ont pas pris leur nom des qualités qu'ils ont, mais que ces qualités ont été ainsi appellées à cause des animaux qui les avoient. Que tout le systême porte sur la science des étymologies qui est si souvent chimerique ; il ajoute je ne sçai combien d'autres fadaises, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête, d'autant mieux qu'elles tendent à soutenir une opinion dangereuse.

Atys. Ensorte, Monsieur, que celui qui attaque la Philosophie d'Adam, attaque Dieu, la religion, & qui plus est les sçavans. Mais jusqu'où, je vous prie, alloit la science de notre premier pere ?

Ce point, répondit Marsonius, en baissant les yeux par orgueil, n'est pas absolument décidé. Il y a dans cette question importante deux principaux écueils à éviter ; l'un où est tombé Henri de Hassia, qui prétend qu'Adam n'étoit pas plus sçavant qu'Aristote ; l'autre vers lequel inclinent les Rabbins, qui mettent Adam au-dessus de Moïse, de Salomon & des Anges même. L'un péche en défaut, comme vous voyez, & l'autre en excès.

Atys, qui se trouvoit tout aussi instruit après cette conversation qu'on a coutume de l'être après une dispute publique, prit alors le ton d'un écolier qui vient d'opposer à une these, & faisant une profonde revérence : je vous rends grace, dit-il, sçavantissime, illustrissime, doctissime, vigilantissime Professeur, de ce que vous avez daigné éclaircir mes doutes ; je continue à faire des vœux pour la santé de votre corps, pour celle de votre esprit & pour l'heureuse organisation de votre cerveau.

M. Marsonius étoit si content de lui, que sans s'appercevoir qu'on le railloit, il alloit remercier par le compliment le plus emphatique, lorsqu'il fut déconcerté par un éclat de rire prodigieux qu'Atys entonna, & qui fut repété par quelques-uns même des adorateurs de M. Marsonius. Les autres regardoient le jeune étranger avec des yeux de flamme, & méditoient sans doute une vengeance éclatante, lorsqu'il prit prudemment le parti de la retraite. Je le suivis, & nous vînmes écrire ensemble ce singulier dialogue.

Vers de feu M. Foucault, Intendant de Caën, au sujet d'une jeune Demoiselle de Normandie très-spirituelle, mais extrêmement petite dans son enfance, & quelques années après grande, bien faite, & toujours très-spirituelle.

PREMIER COUPLET.

Pour faire ce petit miracle,
Qu'on écoute comme un oracle,
Sçavez-vous comment on s'y prit?
La façon en est singuliere.
On a commencé par l'esprit,
Et le corps est encore à faire.

SECOND COUPLET.

L'esprit avoit devancé l'âge,
Et sur le corps pris l'avantage,
Dans les plus tendres de ses ans;
Mais la nature juste & sage,
A sçu remettre en peu de tems
L'égalité dans son ouvrage.

HISTOIRE MORALE.

UN jour en me promenant avec mon air abſtrait & négligé, les yeux égarés & la tête baiſſée, je m'étois écarté plus loin qu'à mon ordinaire ; je m'approchai preſque ſans m'en appercevoir du château de C*** De vaſtes parterres bordés d'orangers, ſemés de mille fleurs brillantes qu'arroſent des ruiſſeaux argentés, & que careſſoit le tendre zéphir, parfumoient l'air de leurs délicieuſes odeurs. Des allées dont les extrêmités échappoient à la vûe, formoient ici des berceaux ſombres & ſolitaires, qui ne laiſſoient pas échapper un ſeul rayon du ſoleil. Là des ombrages moins épais ſe mêlangeoient agréablement avec la foible lumiere du ſoleil ſur ſon déclin. D'un autre côté, des grottes tapiſſées de verdure, ou des caſcades orageuſes précipitoient du haut d'un rocher des ondes de cryſtal. En un mot, l'art & la nature ſemblent s'être diſputés la gloire d'embellir ce ſéjour. Un palais majeſtueux & commode ſitué au ſommet d'un amphithéatre, formé par un côteau riant, acheve de rendre magnifique cette demeure délicieuſe. Je ſortois peu-à-peu de ma rêverie,

& je commençois à jouir du spectacle dont je n'ai tracé qu'une foible peinture, lorsque j'entendis des soupirs lugubres, interrompus par des sanglots fréquens. Je me tournai avec émotion, & j'apperçus un vieillard vénérable courbé sur ses genoux, & qui paroissoit accablé de douleur. Je m'approchai à la faveur d'une charmille sans être vû ; & plein d'une agitation d'autant plus grande que la pitié pour laquelle nous sommes faits, trouva mon cœur tranquille, je le considerai quelque tems. Mon trouble augmenta sensiblement quand je reconnus ce vieillard pour une personne avec qui j'avois eu quelque liaison, que j'estimois beaucoup, & que mon âge, ma profession, mes voyages, m'avoient fait perdre de vûe depuis long-tems.

Je l'abordai aussi-tôt, & le priai de m'apprendre la cause de ses pleurs. Il ne me répondit qu'en versant de nouvelles larmes. Je pleurai avec lui, je le pressai de répandre son chagrin dans mon cœur : je mérite de l'adoucir, lui dis-je, puisque ma douleur me le fait partager avec vous. Sa surprise sembla calmer sa douleur. Il me reconnut, il m'embrassa, & il me répondit ces mots que ses sanglots interrompirent mille fois : « vous voyez, me dit-» il en étendant la main, ce palais, ces

» jardins ! hélas ! l'unique héritier de ces » biens n'est plus ; la mort vient de l'enle- » ver à la fleur de son âge ; sa jeunesse me » fut confiée, & mes soins n'avoient pas » été superflus ; il étoit vertueux. Occupé » depuis deux jours à consoler les parens » infortunés de ce jeune homme, je cache » avec peine le chagrin qui me dévore. Je » venois un moment dans cette retraite » donner un libre cours à mes pleurs, & » chercher dans l'abandon à ma douleur » le courage nécessaire pour essayer leurs » larmes. Si j'en dois juger par l'amertume » de votre douleur, lui répondis-je, quel- » le ne doit point être celle des parens qui » ont perdu un fils chéri, un fils unique, » vertueux, déja avancé, & qui sont eux- » mêmes dans un âge où ils ne peuvent » plus esperer d'en avoir ! Cependant, » ajoutai-je, il faut l'esperer, le tems & » vos soins adouciront leurs peines. Hé- » las ! me repliqua-t-il, le tems appaise-t- » il les remords ? Quels remords peuvent- » ils avoir, lui dis-je, s'ils ont donné » tous leurs soins au fils qu'ils ont perdu ? » Ce n'est pas lui qui les excite, reprit-il, » mais vous sçavez la coutume des riches : » à peine ont-ils un ou deux enfans qu'ils » craignent de ne pouvoir pas les élever, les » doter d'une maniere assez distinguée ; ils

» se privent de ce qu'il y a de plus doux dans
» le lien conjugal, afin de ne pas augmen-
» ter une famille qui leur paroît d'autant
» plus à charge que leurs biens sont plus
» considérables. C'est là le crime que se
» reprochent les possesseurs, d'ailleurs si
» vertueux, de ce château : ils sentent à
» présent de quels biens, de quelle conso-
» lation ils se sont privés. Telles sont les
» leçons de l'adversité ! Faut-il donc que
» les hommes apprennent leur devoir d'un
» maître si rude ? Mais, ajoûta-t-il les lar-
» mes aux yeux, je ne sçaurois les aban-
» donner plus long-tems ; il faut aller les
» distraire, s'il est possible, sinon pleurer
» avec eux. Adieu.

A ces mots il me laissa étourdi comme si je fusse sorti d'un profond sommeil. Les objets les plus ordinaires ont une face sous laquelle ils sont en droit de nous surprendre. Il faudroit n'avoir jamais essuyé de disgraces ou n'être pas homme, pour être insensible au malheur des autres. Je fus vivement frappé du sort de ce pere infortuné, qui venoit de perdre son fils. Je me le représentois errant çà & là dans ses vastes appartemens, cherchant à se rappeller un fils dont le souvenir déchire son cœur. Ici après une longue absence, il avoit reçu ses premiers embrassemens : là il avoit

eu avec lui les plus doux entretiens : ailleurs ſon fils prenoit ſes recréations, & les recréations du fils étoient les plaiſirs du pere. Par-tout il retrouve l'image d'un fils chéri ; par-tout il lit ces triſtes mots, *il n'eſt plus, il n'eſt plus !* ... Quel abandon ! quelle déſolation ! Il n'y a donc plus de plaiſir pour lui, plus de momens heureux, plus de tranquillité, plus de repos ! Il va paſſer les triſtes reſtes d'une vie malheureuſe, ſans ſoutien, ſans confiance, ſans parens, ſans amis : car quels parens & quels amis, que ceux qu'attireront auprès de lui de grandes richeſſes dont ils eſperent la ſucceſſion !

C'eſt maintenant qu'il ſent de quels biens il s'eſt privé, en refuſant les enfans qu'il ne tenoit qu'à lui d'avoir. Si ſa famille eût été nombreuſe (j'oſe l'aſſurer, & ceux qui ſe connoiſſent en ſentiment ne me démentiront pas), ſes plaiſirs auroient augmenté avec ſes enfans ; chacun d'eux l'auroit conſolé des chagrins & des allarmes que les autres lui auroient donnés, & maintenant il auroit de la douleur, je l'avoue, mais il ne ſeroit pas inconſolable ; il ſeroit du moins ſans remords. Un pere ſeroit ſans doute bien injuſte & bien cruel, qui laiſſeroit à l'un de ſes enfans des biens immenſes, tandis qu'il réduiroit les

autres à la mendicité. Mais n'est-il pas encore plus injuste de priver les uns de l'existence avant qu'ils soient nés, & de leur refuser la vie, pour procurer aux autres quelques prétendus avantages ?

Feu M. de la Motte avoit fait les deux vers suivans.

C'Est que déja l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.

Trouvant difficile de les amener par deux autres aussi heureux, il invita plusieurs gens d'esprit à essayer de le faire. Deux Poëtes célebres le firent de la maniere suivante.

L'homme pour moins que rien, l'enfant pour une pomme,
Rit, pleure, attaque & se défend.
C'est que déja l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.

L'enfant sur ses pareils veut emporter la pomme ;
L'homme s'abat pour rien, pour rien est triomphant.
C'est que déja l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.

FLORENCE ET BLANCHEFLEUR, OU LA COUR D'AMOUR.

Conte tiré d'un manuscrit du treizième siècle, conservé dans l'Abbaye Saint Germain des Prés, cotté N° 1830.

VOus m'avez paru contente, Madame, des différens morceaux que je vous ai fait lire ; & vous y avez trouvé, dites-vous, la preuve que je vous avois produite de la naïveté de nos peres. Je me suis encore engagé à vous convaincre qu'ils avoient de l'imagination dans leurs ouvrages. Je crois que le petit extrait de la Cour d'Amour qui contient environ trois cens cinquante vers, vous donnera une idée de celle qu'ils employoient quelquefois ; car il ne me seroit pas facile, malgré toute ma bonne volonté, de repéter souvent ces sortes d'exemples ; les traits d'esprit & d'imagination se trouvent, il est vrai, dans leurs ouvrages, mais ils sont épars & noyés dans des longueurs insupportables ; leur objet même est rarement agréable, ce sont le plus ordinairement des moralités qui ne sont qu'ennuyeuses, ou des contes à la vérité fort jolis, mais si

libres que je n'oserois vous les présenter. Au reste vous ne serez point étonnée de la conclusion de ce petit ouvrage, si vous vous rappellez que les Chevaliers sçavoient à peine lire dans les siécles qui piquent aujourd'hui votre curiosité, & que les Prêtres & les Moines étoient les seuls qui sçussent écrire. Il faut cependant convenir que ces Auteurs étoient peu conséquens & peu fixes dans leurs idées. Ils promettent des choses qu'ils ne tiennent pas, ils ne s'embarrassent point de remplir celles qu'ils ont avancées. L'auteur que vous allez lire abandonne, par exemple, l'image de l'Amour comme Dieu, par laquelle il débute, pour en parler ensuite comme d'un Roi, par la seule raison que l'imitation d'une Cour lui étoit plus facile, & se trouvoit plus à sa portée. Il y auroit bien d'autres observations à faire sur les inconséquences de fond & de détail que ces Auteurs présentent à chaque pas. Mais ce n'est point une critique que j'ai l'honneur de vous envoyer ; c'est un exemple : heureux s'il peut vous amuser encore !

Ce qui est en italique est traduit littéralement.

L'Auteur commence par dire qu'il ne faut point entretenir *les poltrons*, *les pay-*

sans & ceux qui se donnent des airs, de tout ce qui peut regarder l'amour ; mais il ajoute que ces propos conviennent *aux gens d'Eglise & aux Chevaliers ; & sur-tout aux filles douces & aimables ausquelles ils sont fort nécessaires.*

Florence & Blanchefleur, jeunes filles, de grande naissance & douées de tous les agrémens possibles, entrerent un jour d'été dans un verger des plus agréables pour se divertir ensemble, & jouir des beautés de la nature & de la saison ; *elles avoient des manteaux chamarrés de fleurs, & principalement de roses les plus fraîches ; l'étoffe étoit d'amour, & les attaches de chants d'oiseaux.* Elles trouverent, après avoir fait quelque pas dans le verger, un ruisseau, *dans lequel elles regarderent leurs visages dont l'amour alteroit souvent les couleurs ; elles se reposerent ensuite au pied des oliviers dont le bord étoit planté.* Florence prit la parole & dit : *Qui seroit seule ici avec son amant sans que personne en pût être instruit ! Si les nôtres arrivoient dans le moment, nous ne pourrions les empêcher de nous embrasser, de nous caresser & de jouir du plaisir d'être avec nous, pourvû que la chose n'allât pas plus loin, car nous ne le voudrions pas autrement :* nous ne devons jamais donner la moindre prise sur nous, & quand un arbre a perdu

ſes feuilles il a bien perdu de ſa beauté. *Blanchefleur lui répondit* qu'elle avoit raiſon, & *que l'honneur étoit préférable à toutes les richeſſes.* Elles s'amuſerent tout le jour, elles s'entretinrent, mais en général, *des ſentimens dont leur cœur étoit occupé.* Cette bonne intelligence ne dura que juſques au ſoir ; elles ſe brouillerent & devinrent furieuſes l'une contre l'autre par la raiſon ſuivante.

Florence demanda doucement à Blanchefleur : *à qui avez-vous donné ce cœur qui me paroît ſi bon & ſi ſincere* ? Blanchefleur rougit & pâlit, & lui répondit : je veux bien vous avouer *que j'ai donné mon cœur & tout ce qui dépend de moi à un jeune homme d'Egliſe, charmant de ſa figure, mais dont le caractere eſt encore préférable à la beauté.* Il me ſeroit impoſſible, ajoûta-t-elle, de louer la bonté de ſon cœur & la politeſſe de ſon eſprit autant qu'elles le méritent. Florence lui répondit avec ſurpriſe, comment avez-vous pû vous déterminer à prendre un homme d'Egliſe pour ami ? Quand le mien va dans un tournoi & qu'il abbat un Chevalier, il vient me préſenter ſon cheval. Les Chevaliers ſont eſtimés de tout le monde, les gens d'Egliſe ſont mépriſés ; il faut aſſurément que votre eſprit ſoit dérangé d'avoir fait choix d'une telle eſpece.

Blanchefleur ne put ſoutenir ces propos inſultans, & lui dit avec une colere mêlée d'impatience, *qu'elle avoit tort de dire du mal de ſon ami, qu'elle ne le ſouffriroit point, & qu'il étoit plus ſot à elle d'aimer un Chevalier*; & dans ſa colere elle fit la critique & le portrait de la pauvreté & des beſoins ordinaires des Chevaliers. Elle finit par dire qu'elle prouveroit devant toute la terre que *les gens d'Egliſe étoient les ſeuls que l'on dût aimer, qu'ils étoient plus polis & plus remplis de probité que les Chevaliers*. Florence lui répliqua que tout ce qu'elle diſoit étoit faux, & lui propoſa d'aller faire juger leur différend à la cour du Dieu d'Amour. D'accord ſur ce point, elles ſortirent du verger ſans ſe dire un mot & ſans ſe regarder.

Elles furent exactes à ſe mettre en marche le jour dont elles étoient convenues. Elles partirent en même-tems, & ſe rencontrerent non ſans être piquées de ſe trouver toutes deux ſi belles & ſi bien parées. En effet jamais parures n'eurent autant d'éclat & de véritables agrémens. *Leurs robes étoient faites des roſes les plus fraîches, leurs ceintures de violettes que les amours avoient arrangées pour leur plaiſir, leurs ſouliers étoient couverts de fleurs jaunes, & leurs coëffures étoient d'églantier,*

aussi l'odeur en étoit parfaite. Elles montoient deux chevaux plus blancs que la neige, & aussi beaux que magnifiquement parés; car l'yvoire & l'ambre étoient employés avec profusion sur leurs harnois. Ces beaux chevaux avoient le poitrail *orné de sonnettes d'or & d'argent, & par un enchantement de l'amour elles sonnoient des airs nouveaux, plus doux que ne le fut jamais le chant d'aucun oiseau. Quelque malade qu'un homme eût été, cette mélodie l'auroit aussi-tôt guéri.*

Florence & Blanchefleur firent le voyage ensemble, & découvrirent sur le midi la tour & le palais que *le Dieu d'Amour habitoit; il étoit sur un lit tout couvert de roses*, & dont les rideaux étoient galamment attachés avec des clous de girofle parfaitement arrangés.

Les deux Demoiselles mirent pied à terre sous un pin, dans une prairie charmante qui formoit l'avant-cour du château. Deux oiseaux volerent à elles, & les conduisirent au château, d'autres eurent soin de prendre leurs chevaux.

Quand le Dieu d'Amour les apperçut, il se leva de son lit avec empressement, les salua avec toutes les graces dont il est capable, les prit l'une & l'autre par la main, les fit asseoir auprès de lui, & leur

demanda le sujet de leur voyage. Blanche-fleur lui en rendit compte, & le pria de juger leur différend. Aussi-tôt le Roi donna ordre qu'on fît assembler les oiseaux, ses barons, pour décider la question. *Il leur conta la dispute des deux Belles ; & leur dit de lui donner franchement leur avis.*

L'Epervier parla le premier, & dit que les Chevaliers étoient plus polis & plus honnêtes que les gens d'Eglise.

La Huppe dit que cela n'étoit pas vrai, & que *jamais on ne pouvoit comparer un Chevalier avec un Clerc, par rapport à une maîtresse.*

Le Faucon se leva en pied, & donna le démenti à la Huppe, en l'assurant qu'il n'y avoit ni Clerc ni Prêtre qui pût en sçavoir autant en amour qu'un Chevalier.

L'Alouette contredit l'avis du Faucon, assurant que l'homme d'Eglise devoit mieux aimer.

Le Geai laissa à peine le tems à l'Alouette de donner son avis, tant il étoit pressé de parler en faveur des Chevaliers, assurant *qu'ils étoient les plus aimables*, ajoutant *que les gens d'Eglise ne devoient point aimer, que leur état les engageoit à sonner les cloches & à prier pour les ames ; & que les Chevaliers devoient au contraire aimer les Dames.*

Le Rossignol se leva & demanda audience : Les amours, dit-il, m'ont fait leur conseiller, j'ose donc déclarer, selon ma pensée, que personne ne peut si bien aimer qu'un homme d'Eglise, & je m'offre à le prouver par les armes.

Le Perroquet se leva, & après avoir dit deux fois, *écoutez, écoutez*; il ajoûta, *le Rossignol ment, j'accepte le combat :* en disant ces mots, *il jetta son gant : le Roi le prit; le Rossignol vint à lui & lui donna le sien, pour prouver qu'il acceptoit la bataille.*

Aussi-tôt ils allerent prendre leurs armes; & quoiqu'elles ne fussent que de fleurs, le combat fut très-vif & fort disputé. Cependant aucun des combattans n'y périt; mais le Perroquet fut terrassé, obligé de rendre son épée, & *de convenir que les gens d'Eglise sont braves & honnêtes, & plus dignes d'avoir des maîtresses que les hommes de tout autre état, & par conséquent que les Chevaliers.*

Florence au desespoir de se voir condamnée, s'arracha les cheveux, tordit ses poings, & *ne demanda à Dieu que le bonheur de mourir ; elle s'évanouit trois fois, & la quatriéme elle mourut.*

Tous les oiseaux furent convoqués pour lui faire des obseques magnifiques; ils répandirent une prodigieuse quantité de

fleurs sur son tombeau, sur lequel ils placerent cette épitaphe : *Ci gît Florence qui préféra le Chevalier.*

L'Auteur, après avoir fait parler la Kalande, qui est une espece d'Alouette huppée, fait aussi-tôt après paroître une autre Alouette. J'ai pris la licence de faire intervenir un autre oiseau dans le Conseil. Sans prétendre faire aucune comparaison, *la Fontaine* m'a autorisé *sur le fait de Maître Alaciel*, & j'ai crû pouvoir suivre son exemple sur le compte d'une Alouette.

J'ai l'honneur d'être, Madame.

A MADAME P..

Sur son voyage à Argenteuil.

VEnus, à l'insçu de son fils,
Ayant résolu de réduire
Un nouveau peuple à son empire,
Projetta de quitter Paris.
Elle en vouloit faire un mystere
A ce Dieu jaloux de ses droits,
Qui pense à la nature entiere
Pouvoir lui seul donner des loix.
Pour ne rien faire à l'aventure,
La Déesse crut cette fois
Devoir, en changeant de figure,
Et ne consultant que son choix,

En prendre une dont le minois
Répondît à la conjončture.
Voulant s'assurer du succès,
Et ne point faire de méprise,
De P . . elle prend les traits,
Sûre que par son entremise
Et le secours de ses attraits,
Elle achevera l'entreprise.
L'Amour informé du secret,
Et piqué de voir que sa mere
N'empruntoit pas son ministere;
Jura de rompre le projet,
Animé par sa jalousie
Et par un téméraire orgueil,
Ce Dieu, précédé de l'envie,
Part & se rend dans Argenteuil.
Dans ces lieux peu faits pour ses charmes;
Il est un peuple de guerriers;
Pour devise on lit sur leurs armes,
Point de myrtes, mais des lauriers.
C'étoit à ce peuple insensible
Que Venus destinoit des fers,
Afin que tout dans l'univers
Connût son pouvoir invincible.
Au mépris de ses intérêts,
L'Amour balançoit sa puissance;
Il n'écoutoit que la vengeance
Et que ses serments indiscrets.
Il avoit devancé sa mere,

Et déja par plus d'un propos,
Quoiqu'il fût sûr de lui déplaire,
Il avoit séduit ces héros,
Qui tous attachés à la gloire,
Ne suivoient que ses étendarts;
Et fiers de plus d'une victoire,
Défioient les plus grands hazards.
P.. paroît, tout rend les armes,
Tout céde à ses attraits vainqueurs;
Et l'hommage de tous les cœurs
Fait le triomphe de ses charmes.
L'Amour en paroît irrité;
Il fuit ces lieux avec colere,
Et dit en partant pour Cythere;
Tout est facile à la beauté.

ESSAI PHILOSOPHIQUE.

L'Histoire de l'esprit humain est l'étude la plus flateuse & en même tems la plus humiliante pour un sage. Après bien des réflexions, l'homme n'est plus à ses yeux qu'une espece bizarre en qui la misere & la grandeur se tiennent par la main, & dont l'être entier est un paradoxe. Si on le considere du côté des lumieres de l'esprit, il n'est jamais si petit que lorsqu'il paroît monté à son plus haut point d'élévation. Les connoissances les plus reflé-

chies n'ont servi aux esprits bienfaits qu'à leur faire voir de plus près leur ignorance, & n'ont fait qu'égarer les autres. La Philosophie dont le but doit être de nous apprendre nos devoirs, n'a gueres servi qu'à fournir des prétextes pour se dispenser de les remplir. La religion sur-tout, cet objet si intéressant pour nous, puisqu'il décide de notre sort dans cette vie & de celui qui nous attend dans l'immensité de la nature; la religion, dis-je, a presque toujours été la victime des fausses lumieres de la raison. Suivons la marche de l'incrédulité, nous la verrons, à la honte de l'esprit humain, s'élever avec l'aurore de la Philosophie, s'accroître avec elle par dégrès, & la suivre dans tous ses développemens.

L'existence d'une divinité, cette vérité si simple que le sentiment démontre à tous les hommes, ne devint un paradoxe que lorsque la raison voulut la soumettre à l'analyse. Presque tous les Philosophes anciens la nierent; *Philosophe* & *Athée* chez les Grecs & les Romains étoient à peu-près synonymes, & on mettoit, dit Cicéron, au nombre des propositions probables celles-ci: *Les meres aiment leurs enfans: les Philosophes ne croyent point de dieux.* Thalés, Démocrite, Epicure, &c. enseignerent l'Athéis-

me : on ne sçait pas si Aristote a été Athée ; parce qu'il ne s'est pas expliqué assez clairement, mais au moins nia-t-il la providence. Pour Straton son disciple, il fit un systême de matérialisme des plus décidés. Tous les autres embrasserent le Scepticisme, qui ne vaut pas mieux que l'Athéisme.

L'impiété ne prit chez les Romains que fort tard, parce qu'ils ne connurent la Philosophie que fort tard. Quelques Sçavans qui voyagerent en Gréce, y puiserent avec les principes de la Philosophie, ceux de l'irréligion. Lucrece afficha le Matérialisme ; & les écrits de Cicéron, de Pline & Senéque, respirent le Scepticisme.

Si nous passons au Judaïsme, nous verrons la religion de Moïse conservée avec vénération chez les Hébreux, malgré la captivité, la dispersion & les révolutions qu'ils eurent à essuyer, jusqu'à ce que la Philosophie s'étant mêlée parmi eux, on vit naître le Saducéïsme qui rejetta la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Cette secte impie fut non seulement tolérée & admise à la communion judaïque ; mais on vit même un de ses plus zélés partisans, le célebre Hircan, assis sur le thrône pontifical.

Dans les premiers siécles du Christianisme,

misme, où la religion devoit être d'autant plus pure qu'elle étoit plus près de sa source, l'introduction de la Philosophie payenne ouvrit la porte à l'erreur. Le Platonisme étoit pour lors en regne, la conformité de ce systême avec quelques dogmes de la religion le firent adopter : de là cette foule d'héréfies, qui ne sont qu'un mêlange monstrueux des principes du Christianisme avec quelques idées des Philosophes payens, & qui ne furent enfantées ni par l'erreur ni par le fanatisme. Leurs Auteurs étoient des ambitieux sans religion, qui se jouant de la crédulité des peuples, en firent l'instrument de leur ambition.

La Philosophie ayant été transplantée chez les Arabes dans le VIII^e^ siécle, ne manqua pas de répandre ses influences sur la religion de ces peuples. Le célebre Almanzor, ce Calife Astronome & Philosophe, & après lui Abdallah & Almamon, voulant faire fleurir les Arts & les Sciences chez cette nation, jusques-là barbare, y attirerent plusieurs sçavans, & firent traduire en Arabe les meilleurs Auteurs anciens & sur-tout leurs ouvrages philosophiques. Le goût de la Philosophie s'étant répandu, les esprits devinrent plus éclairés, & l'Alcoran perdit en même tems beau-

coup de la vénération qu'on lui portoit. On vit naître une secte de Philosophes, Médecins & Chymistes, la plûpart Athées. On ne connoît que trop le fameux Averroës, dont le systême de matérialisme trouva des proselites jusqu'en Europe. La dégradation du Mahometisme ne manqua pas d'exciter les murmures des zélés Musulmans. Bayle rapporte que Takiddin, un de leurs Auteurs, s'éleva fort contre Almanzor, qu'il menaça de la colere céleste pour avoir altéré la dévotion des vrais croyans par l'introduction de la Philosophie. Enfin par tout où vous trouverez les traces de la Philosophie, vous trouverez celles de l'irréligion qui la suit toujours.

Lorsque Mahomet II eut pris Constantinople, où l'empire des Lettres avoit été transplanté avec l'Empire Romain, les plus sçavans hommes de la Grece se retirerent en Italie, où ils porterent les semences de l'athéisme, qui s'y développa avec une rapidité prodigieuse. Il est étonnant combien on vit paroître d'athées en Italie dans les 15^{e} & 16^{e} siécles; on n'en a point connu en France avant la restauration des lettres par François I. Mais depuis cette époque, la philosophie y ayant monté au point de perfection où elle est aujourd'hui, l'incrédulité a gagné du terrein, & a suivi les mê-

mes proportions dans ses progrès.

Les abus que les esprits forts ont fait de tous les systêmes philophiques prouvent que les principes de la philosophie ne sont pas faits pour être adaptés à ceux de la religion. Le pere de la philosophie moderne, Descartes, a malheureusement moins réussi à démontrer l'existence d'un Dieu qu'à prouver que l'univers a pû se former & se conserver tel qu'il est par les loix générales du mouvement. Quelque éloigné que Descartes ait voulu paroître d'appuyer l'athéisme par son systême, il n'en est pas moins vrai que Spinosa n'a fondé son hypothèse que sur les principes du Cartesianisme. Bayle s'est servi de ces mêmes principes pour établir son systême de pyrronisme, & pour combattre tous les raisonnemens que l'on pouvoit faire en faveur de la religion.

L'*optimisme* du célébre Leibnitz conduit naturellement au fatalisme, & est d'autant plus séduisant qu'il justifie la providence de l'imputation du mal moral & du mal physique; l'*harmonie préétablie* du même philosophe exclut toute liberté dans l'homme.

Locke, ce sage & dangereux métaphysicien, doit être regardé comme le pere du matérialisme moderne. Démontrer, comme

il prétendoit l'avoir fait, que la matiere peut penser, c'étoit en bonne logique démontrer qu'elle pense effectivement ; car si la matiere est susceptible d'intelligence, la création d'une autre substance seroit un hors d'œuvre, & nous serions d'autant plus autorisés à la rejetter qu'il n'y a que la nécessité de son existence pour expliquer la pensée, qui puisse faire recourir à un être qu'il nous est impossible de concevoir.

Le grand Newton, malgré son respect pour la Divinité, n'a pû empêcher que son systême ne soit un des plus favorables à l'irréligion ; & les *pseudo-Newtoniens*, je veux dire ceux qui regardent, contre le sentiment de Newton, l'attraction comme une qualité essentielle à la matiere, font de ce principe la base de l'athéisme le plus décidé.

Mallebranche, qui a été le philosphe le plus pénétré des sentimens de la religion, est un de ceux dont les opinions ont été les plus dangereuses ; ses principes l'avoient conduit à nier l'existence des corps, & il ne la croyoit que parce que l'Ecriture Sainte le lui enseignoit. En suivant ses idées, d'autres ont conclu de la non-existence de la matiere, que les livres de l'écriture n'étoient, ainsi que les corps, qu'une illusion

des sens. Je regarde Mallebranche comme l'auteur de la secte des *idéalistes*, plus étendue qu'on ne pense, & dont l'opinion est un pur scepticisme, absurde au premier coup d'œil, mais qui n'en devient que plus dangereux dès qu'on l'approfondit.

Ce sont là cependant les oracles de la philosophie : si les lumieres de leur esprit & la droiture de leur cœur n'ont pû les mettre à l'abri de l'erreur, croyons que notre raison est un flambeau trop foible pour nous éclairer, & cherchons une lumiere plus sûre, que nous ne pouvons trouver que dans la religion : notre ame ne se connoît pas elle-même, ni le corps qu'elle gouverne, ni les objets avec lesquels elle a des rapports immédiats ; comment connoîtroit-elle les rapports de l'homme avec l'être suprême ? elle ne peut parcourir la chaîne immense qui les sépare : qu'elle reste donc dans sa sphere. Reconnoissons la foiblesse & l'impuissance de notre raison, qui n'est pas même capable de me prouver l'existence de mon propre corps, le sentiment seul me le persuade, & je ne puis en douter : ainsi je ne suis pas convaincu, mais je sens l'existence d'un être suprême, & la nécessité d'un culte ; cela me me suffit, je me tais, & j'adore.

EPITRE

A Mlle D.... qui m'avoit demandé quelle étoit ma meilleure amie.

OUi, c'est encore une friponne,
Qui de moi fait un Céladon.
Vous voulez connoître le nom
Et les charmes de la personne :
Mais j'ai le don d'être discret,
Ou tout au moins de le paroître.
Cependant je brûle en secret
De vous la donner à connoître.
Ecoutez donc : à ce portrait
Vous la reconnoîtrez peut-être.

Au fond d'un antre ou d'un vallon,
En vain la jeune violette,
Nous dérobe sous le gazon
Sa beauté simple, mais parfaite.
Bientôt une douce vapeur
Qu'exhale au loin son humble fleur,
Trahit le lieu de sa retraite ;
Elle a charmé par son odeur,
Elle enchante par sa couleur ;
Telle est aussi cette Brunette
Par qui l'amour est mon vainqueur ;

Contente d'unir la douceur
Et la bonté du caractere,
A tout ce qu'a de séducteur
Un esprit que le goût éclaire,
Elle ne cherche point à plaire
Par un dehors faux & trompeur.
Toujours belle, toujours piquante,
Mais modeste dans ses attraits,
Ma bergere ne sçût jamais
Qu'elle est encore plus charmante
Qu'en ce tableau je ne la fais.

Pour me tirer plutôt d'affaire,
Ainsi que dans tous les portraits,
Vous dirai-je qu'elle a les traits
De la Déesse de Cythere ?
Je le pourrois ; je le sçais bien ;
Mais tout Cythere est une fable ;
Maintenant, donc je ne vois rien
Qui soit à D . . . . . comparable.

CONTES.

Premier Conte.

Tout un peuple étoit si disposé à la joie & à la gaité qu'il n'étoit plus capable de rien ; c'étoient les Tirinthiens. Comme ils ne pouvoient plus reprendre leur sérieux sur quoi que ce soit, tout étoit en desordre parmi eux. S'ils s'assembloient, tous leurs entretiens rouloient sur des folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques : s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicule : s'ils tenoient le conseil de ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries, & en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez cette nation. Ils se sentirent enfin fort incommodés de cet esprit de plaisanterie. Ils allerent consulter l'Oracle de Delphes, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux : l'Oracle répondit que s'ils pouvoient sacrifier un taureau à Neptune sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une occasion si plaisante d'elle-même ; cepen-

dant pour le faire férieufement ils y apporterent bien des précautions. Ils réfolurent de n'y point recevoir de jeunes gens, mais feulement des vieillards ; & non pas encore toutes fortes de vieillards, mais feulement ceux qui avoient ou des infirmités, ou beaucoup de dettes, ou des femmes fâcheufes & incommodes. Quand toutes ces perfonnes choifies furent fur le bord de la mer pour immoler la victime, il fallut encore, malgré les femmes diableffes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compofaffent leur air, baiffaffent les yeux, & fe mordiffent les lévres. Mais par malheur il fe trouva là un enfant qui s'y étoit gliffé. On voulut le chaffer, & il cria : quoi ! avez-vous peur que je n'svale votre taureau ? Cette fottife déconcerta toutes ces gravités contrefaites : on éclata de rire ; le facrifice fut troublé, & la raifon ne vint point aux Tirinthiens.

SECOND CONTE.

On raconte qu'il y avoit un Cadis, nommé Roufbehani, il étoit dans le Tabariftan ; c'étoit un homme qui poffédoit toutes les qualités que demande fa charge. Un jour un homme fe préfenta devant lui pour intenter procès à un autre à qui il

avoit prêté de l'argent : le Cadis dit à l'accusé, avez vous l'argent de cet homme ? l'accusé le nia ; le Cadis demanda à l'accusateur, avez-vous des témoins ? il répondit ; je n'en ai point ; le Cadis répondit, il faut le faire jurer. L'accusateur pleura, & lui dit : ô juge ! prenez garde, secourez-moi, je n'ai point de témoins pour lui & il jurera : le juge lui dit, par rapport à vous, je n'irai point contre la loi, il faut que vous ayez des témoins ou que votre adversaire jure. L'homme pleura & se jetta par terre, je suis un pauvre homme, dit-il, & si vous ne me faites pas faire justice, je serai trompé ; examinez ma cause qui est juste. Alors le juge voulant examiner le juste procédé de cet homme, le fit approcher, & lui dit : comment avez-vous donné de l'argent à cet homme ? je l'ai prêté, répondit-il : à quelle condition le lui avez-vous prêté ?

O juge ! soyez toujours heureux. Sçachez que cet homme étoit mon ami : il devint amoureux d'une esclave ; le prix de cette esclave étoit de cent sequins, tout son bien ne les vaut point. Cet homme étoit toujours plongé dans le chagrin quelque part qu'il allât. Un jour nous étions ensemble à la promenade, nous nous reposâmes dans un endroit où il se

ressouvint de sa maîtresse; il pleura tant que j'eus pitié de lui, par rapport à notre ancienne amitié de vingt ans. Vous n'avez point assez d'argent, lui dis-je, pour acheter cette esclave; personne ne vous secourt : à peine ai-je cent sequins que j'ai gagnés depuis que je suis né, voulez-vous que je vous les prête? vous mettrez aussi de l'argent, & vous acheterez cette esclave : après en avoir joui pendant un mois vous la revendrez, & vous me rendrez ce qui m'appartient. Aussi tôt cet homme se jetta à mes pieds, & me jura de ne se servir qu'un mois de cette esclave, & qu'ensuite il la revendroit, soit qu'il y perdît, soit qu'il y gagnât, afin de me rendre mon argent. Je me rendis à ses prieres, & je lui donnai cet argent; il n'y avoit avec nous personne, excepté Dieu. Depuis ce tems-là, quatre mois se sont écoulés sans que j'aye vû paroître ni mon argent ni l'esclave. Dans quel lieu avez vous donné cet argent? l'homme dit à l'ombre d'un arbre : pourquoi dites-vous que vous n'avez point de témoins? Il dit alors à l'accusé, restez auprès de moi; & à l'accusateur, allez à cet arbre, priez-y Dieu, & ensuite dites lui : le juge vous demande, venez & rendez témoignage pour moi. L'accusé sourit au discours du juge : le juge s'en apper-

çut, & fit semblant de ne le point voir : allez, dit-il, à l'accusateur, qu'il vienne vîte pour rendre témoignage. L'accusateur répondit, je crains que cet arbre ne veuille point aquiescer à ma seule parole, donnez-moi quelque marque pour lui faire sçavoir que c'est de votre part que je viens. Le juge lui en donna une, & lui dit, allez & montrez lui cela ; dites-lui, le juge vous demande pour rendre témoignage sur ce que vous sçavez. Cet homme ayant pris le signe, partit : l'accusé resta, le juge causa avec toute l'assemblée sans songer à l'accusé. Quelque tems après, il lui demanda, cet homme est-il arrivé à l'arbre ? il lui répondit, il n'est point encore arrivé : il montra par cette réponse qu'il étoit coupable. Pour l'accusateur, étant allé à l'arbre, il eut beau le prier, lui montrer le signal du juge, lui dire qu'il le demandoit pour rendre témoignage, & ne pouvant rien obtenir de l'arbre, il retourna, & dit au juge : Seigneur, j'ai montré votre signe, je n'ai rien obtenu de l'arbre. Alors le juge répondit, cet arbre est venu avant vous, il a rendu témoignage : vîte, donnez les cent sequins à cet homme. L'accusé repartit, quand est-ce que l'arbre est venu ? j'ai toujours été présent.

Le juge répondit, lorsque je vous ai

demandé si cet homme étoit arrivé à l'arbre, pourquoi n'avez-vous point répondu, comment puis-je sçavoir s'il y est arrivé, puisque je ne sçais où est cet arbre ? si vous n'eussiez point connu cet arbre, vous n'eussiez point répondu : il n'y est point encore arrivé. L'accusé convaincu par lui-même, donna ce qu'il avoit à cet homme.

Quoique dans cette occasion le juge n'aye point consulté le livre des loix, cependant il a rendu la justice par son sçavoir.

IIIe. CONTE.

Abdoul Dyebbar raconte que Mouhamed, fils de Humeir, étant un jour sorti pour chasser, il vit un serpent s'avancer vers lui avec beaucoup de vîtesse. Lorsqu'il fut arrivé auprès de lui, il lui dit : sauve-moi, & Dieu te sauvera le jour que personne autre que lui ne peut sauver. Il demanda au serpent de quoi il vouloit qu'il le sauvât ? il lui répondit, d'un ennemi qui veut me couper en piéces. Il lui demanda où il vouloit qu'il le cachât ? il répondit, si tu veux faire une bonne action cache-moi dans ton estomac. Il ouvrit sa bouche, & à peine le serpent étoit-il descendu dans son estomac qu'il vit venir un homme le sabre à la main, qui lui de-

manda où étoit le serpent ? il lui répondit qu'il ne l'avoit point vû, & l'homme passa outre. Sentant un moment après le serpent remonter, il ouvrit sa bouche ; le serpent mit la tête dehors, & lui demanda s'il voyoit l'homme qui le cherchoit ? il répondit qu'il avoit passé, & qu'il ne le voyoit plus. Le serpent lui dit alors de choisir de deux choses l'une, ou qu'il lui piquât le cœur, ou qu'il lui fendît le foie. Le fils de Humeïr répondit : j'atteste Dieu que tu ne me traites pas comme je l'ai mérité. Le serpent repliqua : il est vrai ; mais tu as fait du bien à un ingrat, & il faut que tu choisisses un des deux partis, il n'y a pas d'autres moyens. Le fils de Humeïr lui dit : puisqu'il faut que je meure, la seule grace que je te demande est que tu me donnes le tems d'arriver au pied de cette montagne qui est devant nous pour m'y faire un tombeau. Le serpent y ayant consenti, il se mit à marcher du côté de la montagne. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il rencontra un jeune homme, d'un beau visage & bien habillé, qui lui dit : bon vieillard, qu'avez-vous ? il semble que vous soyez desespéré de la vie, & que vous alliez vous présenter à une mort certaine. Il lui répondit : un ennemi qui est dans mon estomac & qui veut me faire périr, m'a mis

dans cet état. A ces mots le jeune homme tira quelque chose de sa manche & le lui donna, en lui disant de l'avaler : l'ayant avalé, il sentit une douleur violente dans ses entrailles ; il se plaignit au jeune homme, & il lui en donna une autre : dès qu'il l'eut avalé il rendit le serpent en plusieurs morceaux par le bas. Sensible au dernier point au service qu'il lui avoit rendu, il lui donna mille bénédictions, & le pria de lui dire qui il étoit. Il répondit je suis un ange, mon nom est Marouf, & ma place est dans le quatriéme ciel. Tu sçauras que les habitans du ciel voyant le tour indigne que le serpent vouloit te jouer, ils ont été touchés de ton état, & ont prié Dieu de t'aider ; & c'est par son ordre que je suis venu pour te tirer d'embarras. Hadjadje demanda un jour à une personne quelles étoient les choses les plus mal employées ? Il lui répondit, la pluie sur une terre salée, une chandelle allumée devant le soleil, une belle esclave entre les mains de quelqu'un qui n'est pas homme, & un bienfait à un ingrat.

MADRIGAL.

QUE je souffre un cruel martyre,
Quand jusqu'au fond des bois Tircis vient me chercher !
Il a cent choses à me dire ;
Et j'en ai cent à lui cacher.

QUATRAIN.

A une femme laide qui avoit des boutons, & qui vouloit en guérir à quelque prix que ce fût.

SI vous pouviez pour argent ou pour or,
A vos boutons trouver quelque remede,
Vous seriez, j'en conviens, moins laide ;
Mais vous seriez bien laide encor.

LETTRE A UN ETRANGER

Sur les Moralistes François.

MAis vous n'êtes donc pas si frivoles, me disoit un jour un Anglois qui, après avoir bien étudié notre littérature, fut étonné de trouver tant de profondeur dans nos bons écrivains, & admira sur-tout nos ouvrages de morale. En effet ce recueillement dans l'esprit & cette force de raison que l'étude de la morale exige, ne vont

pas avec le goût de minutie qu'il nous soupçonnoit. Ce reproche si commun dans la bouche des étrangers, se repéte tous les jours avec une sorte de complaisance dans un tas de brochures, de petites pieces & de préfaces, dont les Auteurs accusent de bonne foi leur propre nation d'être frivole, parce qu'ils ne la connoissent que par le côté frivole; & sans doute ils réussiroient bien mieux à accréditer cette accusation par leurs ouvrages que par leurs satyres.

Je vais, Monsieur, vous donner une idée générale de nos Moralistes, en suivant la marche de leurs ouvrages & en essayant de saisir le caractere propre de leur esprit.

Le premier en date, & peut-être en mérite, c'est le célebre Montagne. Il vivoit dans le XVI^e^ siécle. Une étude profonde de l'esprit humain l'avoit conduit au Scepticisme le plus décidé : *Que sçais-je* ? étoit sa dévise. Ennemi du ton avantageux des dogmatistes, il s'est plû à répandre des nuages sur les vérités les plus généralement reçues. Tout devient paradoxe entre ses mains; le peu de consistence des principes que nous croyons les mieux fondés, l'insuffisance de notre raison, l'inconstance & les variations des opinions humaines sur les choses les plus essentielles, &c. ce sont là les argumens dont il accable l'or-

gueil des Philosophes à systêmes. Il ne faisoit pas plus de grace à nos vertus qu'à nos connoissances. Il remontoit à leur source pour apprécier leur mérite, & il évaluoit ce mérite à bien peu de chose : enfin, selon lui, les vérités & les vertus humaines ne tiennent à rien ou presque à rien. Pour peindre le cœur humain, Montagne n'a fait qu'analyser son cœur. Nous tenons à l'humanité par tant d'endroits, que le premier moyen d'apprendre à connoître le cœur des autres, est d'étudier de bonne foi le sien propre. Montagne expose dans ses Essais ses idées & ses sentimens, ses bonnes & ses mauvaises qualités avec une franchise singuliere, & cet ouvrage est un tableau où chacun reconnoît quelques-uns de ses traits. Son livre est d'ailleurs mal fait, sans ordre, sans méthode ; on y voit une imagination brillante, mais livrée à ses caprices, irréguliere dans sa marche, qui ne peut suivre aucun objet, s'égare sans cesse & s'accroche à tout : on a dit bien joliment de Montagne, *que personne ne sçait moins ce qu'il va dire, & ne sçait mieux ce qu'il dit.* Il cite à tout propos des passages anciens ou des histoires qui n'ont aucun rapport au sujet qu'il traite ; son style est suranné, même pour le tems où il vivoit ; mais

charmant par la naïveté, la vivacité & le pittoresque de ses expressions. Pascal, Mallebranche, Nicole & quelques autres ont été révoltés de l'*Egoïsme* continuel qui regne dans son ouvrage; avec tout cela c'est la lecture la plus délicieuse pour tout homme qui sçait penser.

Montagne eut pour disciple & pour ami Pierre Charron, célebre par son livre de *la Sagesse*, qui fit beaucoup de bruit, & manqua de faire des affaires sérieuses à son auteur, parce qu'on y trouva l'air de liberté, une Philosophie peu commune dans ces tems encore barbares, & qu'on prit pour de l'impiété. Charron étoit Théologien. Bayle trouve singulier que celui des deux amis qui auroit dû instruire l'autre, en fût le disciple. Le livre de *la Sagesse* est estimable & plein de belles choses; mais il y en a peu dont on ne trouve au moins le germe dans celui de Montagne. Il est écrit avec plus de nerf & de méthode que celui-ci, mais aussi avec bien moins d'aménité, de grace & même de profondeur.

Les Ecrivains de Port Royal nous ont fourni dans le milieu du dernier siécle des ouvrages de morale bien estimables. Les *Essais de Morale de M. Nicole* sont un chef-d'œuvre de méthode, d'éloquence

& de bonne philoſophie, ſur-tout dans les quatre premiers volumes; l'harmonie de la morale & de la religion y eſt préſentée avec toute la force & la dignité dont eſt ſuſceptible une matiere auſſi reſpectable; mais il regne dans cet ouvrage ce ton d'auſterité, qui eſt le cachet du Janſéniſme, & une monotonie qui à la longue devient inſupportable.

Mallebranche a donné auſſi un excellent traité de Morale chrétienne. Le célebre Paſcal nous a laiſſé des penſées morales, où l'on trouve beaucoup de nerf & de profondeur. A travers les parologiſmes dont ce recueil eſt rempli, on découvre à chaque inſtant des éclairs de génie qui décelent toute la ſublimité du ſien; mais cet homme dont l'imagination étoit naturellement triſte, & affoiblie par les maladies & une dévotion trop auſtere, voyant ſans ceſſe un abîme à ſes côtés, a répandu dans ſes penſées toute la noirceur de ſon imagination: elles ont un air ſombre & effrayant, qui tire ſouvent au fanatiſme.

Je ne puis m'empêcher de placer ici Moliere, dont quelques comédies, indépendamment du mérite dramatique, ſont un traité de morale des plus précieux. Qui a jamais connu le cœur humain mieux que lui? Qui l'a jamais mieux peint, &

qui a jamais donné des leçons plus touchantes pour corriger les mœurs ? La morale mise en action, fait à coup sûr une impression bien plus vive & plus sensible qu'un traité didactique. Quel fond de Philosophie ne faut-il pas pour saisir le point fixe des mœurs avec autant de précision que lui, lorsqu'il fait contraster deux caracteres opposés qui marquent les deux extrêmités du vice, pour faire mieux sentir le juste milieu où réside la vertu ? Moliere est peut-être l'homme qui a jamais eu le plus de philosophie dans la tête & dans le cœur : voici un de ses traits que je ne puis me lasser d'admirer, & qui peint bien son génie. Il revenoit un jour de campagne avec Chapelle : un pauvre sur le chemin lui demande l'aumône ; il met sa main dans sa poche, & en tire une piece de monnoye qu'il lui donne. Le pauvre ayant regardé cette piece, courut après lui pour la lui rapporter, en lui disant que c'étoit un louis d'or, & qu'il n'avoit pas eu sans doute dessein de lui donner une si grosse somme. Moliere tira un autre louis de sa poche, le lui donna, & se tourna vers son ami, en lui disant : *Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?* L'action est belle, mais c'est la réflexion que j'admire : qu'elle me paroît

profonde ! elle ne pouvoit partir que d'un Philosophe accoutumé à lire dans le cœur humain, & dont le premier coup d'œil a l'humanité pour objet.

M. le Duc de la Rochefoucault a fait le premier ouvrage de pensées détachées · son fameux livre de Maximes est un systême de morale bien neuf & bien singulier, & il y fait envisager l'humanité sous un point de vûe bien humiliant. M. D. L. R. F. ne croyoit point aux vertus ; nous n'agissons, selon lui, que par des vûes d'intérêt & d'amour propre ; & les plus belles actions feroient souvent rougir leur auteur, si l'on en connoissoit le principe : voilà la base de son systême. Il descend dans les profondeurs du cœur humain, pour analyser les vertus ; il les réduit à leurs principes, & par là même il les réduit à rien : ce sont des pierres précieuses qui perdent leur prix & leur brillant dans la décomposition. L'héroïsme, la grandeur, la philosophie, ne sont que de la fausse monnoye aux yeux de M. D. L. R. F. & toute la sagesse humaine n'est que le masque de l'amour propre. Il faut avoir du courage & une réputation bien sûre pour afficher un semblable systême ; un autre auroit risqué de se faire envelopper dans cette proscription générale des vertus, &

c'eſt un trait d'équité du public d'avoir rendu juſtice à l'ouvrage de M. D. L. R. ſans ſoupçonner ſon cœur.

Le livre des *Maximes* fit naître peu de tems après celui *de la fauſſeté des Vertus humaines*, qui n'en eſt qu'un commentaire. Il eſt fait par M. Eſprit, qui eſt à M. D. L. R. F. ce que Charron eſt à Montagne.

On vit paroître enfin les *Caracteres de la Bruyere*, ouvrage admirable que l'on devroit ſçavoir par cœur, & qu'on ne peut trop méditer : c'eſt le tableau de la vie humaine peint d'après nature : ſon mérite eſt trop bien établi pour m'y étendre davantage. Beaucoup de gens ſont perſuadés que M. de la Bruyere a peint réellement des perſonnes connues ; cela paroît aſſez vraiſemblable : d'ailleurs ſon livre étant, pour ainſi dire, une galerie de portraits d'hommes ridicules, ſots & vicieux, il n'y a rien de ſi aiſé que de trouver des originaux qui y reſſemblent. Les caracteres ſont relevés encore par l'éclat du coloris : on y trouve de la force, de la nobleſſe, de l'imagination dans le ſtyle & très-ſouvent une grande éloquence ; mais il eſt beaucoup travaillé, & on le ſent. Il viſe quelquefois trop à l'épigramme, & il me ſemble qu'on y trouve quelques ſemences de ce précieux dans

les tours, qui s'est développé dans notre siécle. Il y a tel auteur de nos jours qui voudroit bien avoir créé telle expression de la Bruyere ; mais on ne s'avise pas tout seul du mérite des autres.

Notre siécle avoit vû naître un de ces hommes rares faits pour éclairer les autres, & que la mort a enlevé au commencement de sa carriere (*a*) ; c'est l'auteur de l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain*, ouvrage plein de principes, qui annonce un Philosophe qui avoit bien refléchi sur lui-même, & qui connoissoit les hommes, quoiqu'il n'eût fait que les entrevoir. Dans le brillant de la jeunesse, au milieu des occupations militaires, accablé de maladies longues & cruelles, M. de Vauvenargues avoit conservé un esprit libre & tranquille, une raison vigoureuse, qui devoit, sans doute, le conduire bien loin. Le livre qu'il nous a laissé ne montre pas tout ce qu'il étoit, mais tout ce qu'il devoit être. On y découvre les traces du génie, des idées grandes, des réflexions presque toujours vraies & quelquefois sublimes, un sens droit, & beaucoup d'esprit, sans qu'il y prétendît. Son essai sur le bien & le mal moral est précieux par les

(*a*) M. le Marquis de Vauvenargues, mort à l'âge de 27 ans.

vûes,

vûes, la netteté & la saine philosophie qu'il y a mis : son style mâle, pathétique, plein de vie, respire par-tout ce ton de sentiment qui a tant de charmes pour les ames sensibles : je laisse à de petits critiques le soin de faire remarquer quelques fautes d'exactitude grammaticale qui lui sont échappées. Il y a, ce me semble, une ressemblance frappante entre Pascal & M. de Vauvenargues, & dans le caractere de leur génie, & dans leurs maladies, & leur mort prématurée.

L'homme considéré en lui-même ou dans ses rapports particuliers avec les autres hommes, voilà l'objet qu'ont envisagé jusqu'ici les moralistes. Il est venu un génie créateur, qui joignant à ces considérations celles des rapports des hommes entr'eux comme membres d'une société politique, a réuni par là toute la science des mœurs ; c'est sous ce point de vûe si étendu que la morale est developpée dans l'*Esprit des loix*, ouvrage unique, fait pour instruire les peuples, les Rois & les Philosophes, & aussi admirable dans la magnificence & l'immensité du plan que dans l'œconomie de l'exécution. On sent bien que la morale doit être la base de la politique. Les mœurs, les loix & les climats se tiennent entr'eux par des rapports délicats & dont

les combinaiſons ſont infinies ; ce ſont ces rapports que M. de M. a démêlés avec autant de ſagacité que de profondeur : on eſt étonné de cette variété d'obſervations & de cette multitude de faits, ſouvent contradictoires, qui viennent ſe ranger d'eux-mêmes ſous un principe fécond, & lui ſervir de point d'appui : on admire dans ſon ſtyle cette éloquence rapide & énergique, cette force d'expreſſion qui naît de la force des idées ; cette préciſion ſi ſinguliere, qui fait un tableau fini d'un ſeul coup de pinceau ; cette imagination vive & flexible, qui à côté d'une image légere & gracieuſe, nous préſente une image forte & ſublime qui nous étonne. M. de M. eſt tout ce qu'il veut être, & il eſt toujours grand, toujours créateur ; il ne reſſemble jamais à perſonne, même de loin, & je doute fort que quelqu'un lui reſſemble de long-tems. On connoît un autre ouvrage de lui plein d'eſprit & de vûes fines & profondes ſur les mœurs, que j'admirerois quand il ne renfermeroit que l'hiſtoire des Troglodites, qui me paroît le morceau de morale le plus touchant & du goût le plus neuf & le plus agréable qui ait jamais été fait. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que le ſublime des mœurs que M. de M. a peint dans ſes écrits, ſe

retrouve dans son ame avec cette aimable simplicité, le charme de la société, & qu'on a rencontrée quelquefois dans les grands hommes. Il m'en coûte pour ne m'étendre pas davantage sur son éloge ; il y a tant de plaisir à louer les hommes vertueux ! je ne craindrois pas assurément d'en trop dire, mais je craindrois de ne dire pas ce qu'il faut.

On sera peut-être charmé d'apprendre que M. de M. est un descendant du célébre Montagne ; on voit que le génie & la philosophie sont un bien de patrimoine, qui n'a fait qu'augmenter en passant dans les mains de M. de M.

Nous avons encore des gens d'esprit, des Philosophes qui ont bien étudié l'esprit humain, & qui ont porté dans la morale les nouvelles lumieres que notre siécle a acquises ; mais je reserve pour une autre lettre la suite de mes observations sur les ouvrages que nous leur devons.

LE CREPUSCULE.

ENfin le jour baisse ;
L'astre qui nous luit,
Après lui ne laisse
Qu'un éclat qui fuit.
Aussi voyageres
Qu'on voit les éclairs,
Des vapeurs légeres
Enflamment les airs.
Le Dieu que je sers
Fait de nos fougeres,
Sous ces berceaux verds,
Le lit des bergeres.
L'ombre se répand ;
L'Amour moins timide,
Livre impunément
A ma main avide
Ces biens précieux,
Ces charmes sans nombre,
Que la nuit plus sombre
Dérobe à mes yeux.
Moment favorable !
Couché sur les fleurs,
Un objet aimable
N'a plus de rigueurs.
Mais déja tout céde

Au plus doux repos,
A de longs travaux
Le sommeil succéde,
Et volage encor,
Dans les bras de Flore,
Attendant l'Aurore,
Zéphire s'endort.
Sommeil favorable,
Ton charme agréable
Dissipe nos maux.
Autour des pavots
Les songes voltigent;
Des songes menteurs
Les folles erreurs
Consolent, affligent,
Rassurent nos cœurs.
Le Berger sommeille
Près de son troupeau;
Le plaisir seul veille
Près de ce ruisseau:
Bientôt le silence,
Enfant de la nuit,
Dans ces bois devance
L'Amour qui le suit.
Plus loin du mystere,
Le charme trompeur,
Séduit & fait taire
L'austere pudeur.
Voulant se défendre

Philis va se rendre
Au pressant desir ;
Déja le Plaisir
Badinant près d'elle,
Fléchit la cruelle ;
J'entends un soupir.
Douce Nuit, acheve,
Pour combler mes vœux,
De me rendre heureux ;
Que le Jour se leve
Témoin de nos feux.

ETAT

De la Poësie Dramatique en Allemagne.

Michel Sachse, Historien Allemand, nous apprend dans la quatrieme partie de sa Chronique des Empereurs, que la premiere Comédie fut jouée en Allemagne en 1497 ; que Reuchlin en fut l'auteur ; qu'il la composa en l'honneur de Jean de Dalberg, Evêque de Worms, & que le peuple la regarda comme un prodige : c'est là la premiere trace de l'origine des spectacles en Allemagne. L'usage ne peut gueres en avoir été plus ancien en

France, puiſque ſous François I on y jouoit des comédies ſaintes, qui, autant qu'on en peut juger par les titres, devoient être monſtrueuſes. Il eſt vrai que ſi l'on remonte à cet Anſelme Faidet dont parle M. de Fontenelle dans ſon *Hiſtoire du Théatre François*, & qui après avoir promené ſes tragédies & ſes comédies avec un grand ſuccès dans pluſieurs Cours, mourut en 1220, le ſpectacle ſe trouvera au moins de 277 ans plus ancien en France qu'en Allemagne.

La principale cauſe qui a empêché le théatre allemand d'acquerir le dégré de perfection auquel ſont parvenus les théâtres d'Italie, d'Angleterre, & ſur-tout celui de France; c'eſt qu'ayant été en proye à des troupes de bâteleurs errans, qui couroient de foire en foire par toute l'Allemagne, jouant de mauvaiſes farces pour amuſer la populace, les honnêtes gens ſe ſont revoltés contre cette ſorte de ſpectacles, & l'Egliſe les a condamnés comme propres par leur indécence, à corrompre les mœurs. Il ne s'eſt pas trouvé un homme du monde, pas un génie d'un certain ordre qui ait voulu travailler pour de pareils hiſtrions.

Le premier vice du théatre allemand étoit donc de manquer de bonnes pieces;

celles qu'on y représentoit, devenoient également odieuses, & par le plan & par l'exécution. On n'y voyoit jamais une époque de la vie, un événement développé; c'étoit toujours des histoires, quelquefois de plusieurs siécles: les régles du dramatique y étoient tout-à-fait inconnues, & les Comédiens donnoient une pleine carriere à leur imagination.

La comédie qu'on jouoit le plus universellement, c'étoit *Adam & Eve*, ou *la chute du premier homme*; elle n'est pas encore tout-à-fait proscrite, & il n'y a que quelques années qu'on l'a représentée à Strasbourg. On y voit une grosse Eve, dont le corps est couvert d'une simple toile couleur de chair, exactement collée sur la peau avec une petite ceinture de feuilles de figuier, ce qui forme une nudité très-dégoûtante. Adam est fagoté de même. Le pere Eternel paroît avec une vieille robe de chambre, affeublé d'une vaste perruque & d'une grande barbe blanche; les diables font les bouffons & les mauvais plaisans.

Une autre piece que les Comédiens regardoient comme une tragédie sublime, & qu'ils nommoient dans leurs affiches, une action d'éclat & d'état, c'est *Bajazet & Tamerlan*. Après que ces deux rivaux

de la tyrannie se sont fait dire par leurs Ambassadeurs, les invectives les plus atroces & les saletés les plus grossieres, ils en viennent à la bataille qui se donne sur le théatre. On voit Tamerlan qui terrasse Bajazet : ces Princes se prennent à brasse-corps, & font des efforts terribles pour s'étrangler mutuellement, en jettant des cris & des hurlemens affreux.

Dans une tragédie, intitulée *Dioclétien*, cet Empereur, grand persécuteur des Chrétiens, apprend que la belle Dorothée a embrassé en cachette le Christianisme : transporté de colere il fait venir son Général Antonin ; & lui commande de violer publiquement cette Princesse. Bien loin d'exécuter cet étrange ordre, Antonin conçoit pour elle un amour respectueux & tâche de la sauver. L'Empereur séduit par les mauvais conseils de son Chancelier, fait couper la tête à la Princesse, & cette exécution se passe sur le théatre à la vûe des spectateurs. Dioclétien ne tarde point à se repentir de son crime ; mais un moment après il est englouti par la terre. Le Général Antonin perd la raison de desespoir, & fait mille extravagances ; il s'endort à la fin : Arlequin survient, & le réveille avec un jeu de cartes, en lui criant aux oreilles : quatre matadors & sans prendre.

Le bouffon ou plaisant de la véritable comédie allemande est appellé Jean saucisse (Hans-Wurst) ; c'est une espéce de balourd. Pour être parfait en son genre, on veut qu'il ait l'accent Saltzbourgeois ; il a le privilége de dire des saletés : au prix de lui le Polichinel François est très-poli.

Dans une piece intitulée *Charles* XII, Roi de Suede, le Général Fierabras commande dans la forteresse de Friderichshall ; il paroît sur les remparts, provoque Charles XII, lui chante pouille, & l'appelle fanfaron. Charles de son côté le menace qu'il le fera hacher menu comme chair à pâté. Sur quoi le Roi va reconnoître la ville. Jean Saucisse qui est en faction, lui crie : Qui va là ? Le Roi répond, Charles XII, & ajoute : Et toi, qui es-tu ? Jean Saucisse XIII, lui replique le bouffon, en lui faisant la généalogie des Jean Saucisse. A la fin Charles se met de mauvaise humeur & fait commencer la canonnade ; mais il est bientôt étendu sur le carreau. Fierabras suivi de Jean Saucisse, sort de la place ; & après avoir chanté victoire sur le cadavre du Roi Suédois, il regagne la ville, & la piece finit.

Ce n'est pas que parmi tant de sottises on ne voye de tems en tems sur l'ancien théatre allemand quelques bluettes d'es-

prit, quelques saillies plaisantes. Il y a certainement des traits qui font rire, même les honnêtes gens; mais ils sont rares & presque toujours défigurés par des polissonneries grossieres, ou par le nœud ridicule de la piece.

Un autre défaut de ces anciennes pieces allemandes, & qui n'est pas des moindres, c'est qu'elles ne sont pas écrites d'un bout à l'autre. Les Comédiens pour l'ordinaire n'en ont que le cannevas, & jouent le reste d'imagination. Jean Saucisse sur-tout y trouve un beau champ pour donner carriere à ses plaisanteries.

Au reste tout étoit maussade dans ce spectacle : une mauvaise cabanne de planches servoit de maison; les décorations y étoient pitoyables; les acteurs vêtus de de haillons & coëffés de grandes & vieilles perruques, ressembloient à des fiacres habillés en héros : en un mot, la comédie étoit un divertissement abandonné à la lie du peuple.

Au milieu de cette barbarie une femme aimable osa concevoir le dessein d'épurer le théatre allemand, de lui donner une forme raisonnable, & de le porter, s'il étoit possible, à la perfection; but que les esprits d'un certain ordre se proposent toujours dans leurs entreprises. Cette femme

étoit Madame Neuber, épouſe d'un aſſez mauvais Comédien, mais bonne actrice : outre ſon talent pour le théatre, elle en a beaucoup pour la Poëſie, ſuite du génie & du goût avec leſquels elle eſt née. Ses premiers ſuccès furent d'abord très-brillans ; elle commença par s'aſſurer de pluſieurs bons acteurs, & en forma d'autres. Ce ne fut pas une petite acquiſition que celle qu'elle fit en Monſieur Koch, Comédien, qui auroit paſſé même à Paris pour excellent, s'il avoit ſçu la langue Françoiſe auſſi-bien qu'il poſſedoit l'Allemande : c'étoit d'ailleurs un homme d'eſprit qui avoit de bonnes études, & qui dans la ſuite a traduit en vers allemands quelques-unes des meilleures pieces Françoiſes.

Mais ce n'étoit pas le tout d'avoir de bons acteurs ; Madame Neuber crut avec raiſon qu'il falloit auſſi ſe pourvoir de bonnes pieces, & rien n'étoit plus difficile par les raiſons qu'on vient de rapporter. Elle s'aviſa du meilleur expédient qu'elle pût prendre, & réſolut de commencer par donner au public de bonnes traductions avant que de ſonger à lui préſenter des originaux. Son premier début fut en Saxe, & elle y trouva des ſecours. M. Gottſched accorda une eſpece de protection à ce théatre naiſſant, & le fournit non ſeulement

de quelques bonnes versions de pieces françoises, mais aussi de plusieurs Comédies de sa façon ou de celle de ses amis, & entr'autres d'une tragédie qui seroit belle dans toutes les langues du monde; c'est la mort de Caton, imitée en partie de l'Anglois de M. Addisson, & en partie de l'invention de M. Gottsched. M. Koch travailla aussi de son côté avec succès à la traduction des meilleures pieces du théatre François, & le public goûta avec avidité ces beautés nouvelles qui parurent sur la scene allemande.

Le théatre de Madame Neuber avoit déja fait de grands progrès, lorqu'elle vint débuter à Hambourg; elle y trouva des personnes de goût & des gens de lettres, amateurs des beaux Arts, dont les travaux contribuerent beaucoup aux progrès dramatiques. M. de Stuven dont les talens ont été employés depuis plus utilement par deux grands Princes, fut excité par son beau génie à consacrer ses momens de loisir aux ouvrages dramatiques. Il traduisit en peu de tems, avec autant d'élégance que de fidélité, *Phédre & Hippolyte*, *Britannicus*, *le Comte d'Essex*, *Brutus* & *Alzire*. Il a été depuis imité par plusieurs de ses compatriotes; & peu s'en faut qu'on n'ait aujourd'hui en Allemand les meilleures pie-

ces de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, de Campistron, de Moliere, de Regnard, de Destouches, en un mot des plus célebres tragiques & comiques François. Les Allemands sont à cet égard aussi riches que les Anglois, qui ont approprié à leur théatre des traductions des plus excellentes pieces Françoises.

Ceux qui sont au fait des détails du théatre, sçavent combien il faut de dépenses & de goût pour l'habillement des acteurs, pour les décorations & pour mille autres besoins, dont le spectateur s'apperçoit à peine, mais qui sont ruineux pour les entrepreneurs. Mme Neuber n'eut pour subvenir à tous ces frais & pour la réussite de toutes ses entreprises, que la générosité de quelques particuliers & les ressources de son esprit. Mais le croira-t-on ? Cette femme à laquelle on ne sçauroit disputer la gloire d'avoir produit en Allemagne le premier théatre raisonnable, a été pendant plusieurs années en bute à la satyre la plus noire & la plus amere, & se trouve maintenant réduite par les persécutions de ses ennemis à un état d'indigence, qui fait honte au siécle & à la nation. Au lieu de reconnoissance & d'encouragement, elle n'a rencontré que des traverses & de l'envie. La desunion s'est mise aussi dans sa troupe,

& plusieurs autres circonstances ont concouru à la décadence de ce théatre, chacun des principaux acteurs ayant eu l'ambition d'être chef de troupe, & de se former une compagnie séparée. Cette mesintelligence a tout ruiné. Du sein de la troupe de Mme Neuber sont sorties celles de Schonemann, de Koch, de Shuch & d'autres, qui se nuisant réciproquement n'ont pu s'élever chacune en particulier à la perfection qu'elles auroient atteinte si elles fussent demeurées unies. Aujourd'hui chacune de ces troupes est défectueuse par quelque endroit, & sur-tout par les acteurs, qui faisant de leur art une simple profession méchanique, jouent pour l'ordinaire sans esprit & sans ame. Ils sont ou froids à glacer, ou furieux. Ce qui choque d'ailleurs beaucoup sur la scène allemande, c'est la façon maussade & presque indécente dont s'habillent, se chaussent & se coëffent les Comédiens Allemands, sur-tout les femmes : on n'y trouve point ce goût & ces graces si nécessaires pour plaire au public raisonnable.

Tout cet exposé prouve qu'il seroit possible de porter le théatre allemand à un certain dégré de perfection ; mais il fait voir en même-tems que la chose ne se fera jamais à moins que quelque Prince éclairé ne s'en mêle, & n'entretienne à ses dépens

une bonne troupe, dirigée par un de ses courtisans, qui soit au fait du spectacle.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Novembre est *Chemin*. Celui de la seconde est *Cartes à jouer*. Le mot du Logogryphe est *Caractere*, dans lequel on trouve *carte* géographique, *terre*, *art*, *rare*, *car*, *rat*, *carte* à jouer, *Raca*, *artere*.

ENIGME.

MOn pere est le blond Apollon ;
Ma mere est celle d'Ægeon.
J'aime la valeur, le courage ;
Je me plais beaucoup au carnage :
Ma vûe imprime la terreur.
Je suis l'asyle de l'honneur.
Sous l'un & sous l'autre topique
On me chérit & l'on me craint ;
Du fond de la Chine au Mexique
J'agite & je mets tout en train.
Depuis la naissance du monde,
Je devins en exploits féconde.
Je fais du bien, je fais du mal ;
J'ai servi le grand Annibal,

César, Scipion, Alexandre ;
Tous ces conquerans, sous mes loix,
Ont forcé le monde à se rendre.
Je soutiens le thrône des Rois.
A ces traits tu peux reconnoître,
Cher Lecteur, mon nom & mon être.

AUTRE.

J'Ai les femmes pour ennemies,
Si l'on croit certain croniqueur ;
Vois, ami, quel est mon malheur
D'être banni de leurs parties.

Aux hommes moins indifférent,
Par fois ils me rendent hommage ;
Mais c'est un honneur de passage :
Je ne suis Roi que dans certain Couvent.

Combien de fois l'amant timide
Me garde-t-il contre son gré ?
De ces Messieurs rarement réveré,
Peu voyagent sous mon Egide.

Il est pourtant, sans vanité,
Des cas où j'ai l'éloquence en partage ;
D'autres, où de stupidité
Je suis la plus parfaite image.

A bien des divers mouvemens
Je dois mon essence & mon être :

Je donne des plaisirs, je cause des tourmens.
N'en est-ce pas assez pour me faire connoître ?

LOGOGRYPHE.

GUidés par la folie & nourris par l'espoir,
Jouets ambitieux d'une vaine avarice,
Mille & mille mortels soumis à mon pouvoir,
S'exposent tous les jours aux coups de mon caprice.
Aveugle en mes faveurs, bizarre dans mon choix,
Capricieuse, injuste même,
De mes défauts, malgré le nombre extrême,
On veut encore subir mes loix.
Si ce tableau sur moi te laisse quelque doute,
Pour me montrer, lecteur, je prens une autre route.
Partage tout mon corps en deux,
J'offre d'abord le don que je destine
A ceux que je veux rendre heureux.
Ensuite joins mes sept pieds, & combine,
Tu trouveras du Créateur
Un œuvre dans lequel éclate sa puissance,
Une riviere de la France,
Remarquable par sa grandeur,
Un ornement aux Prêtres nécessaire,
Un cas honteux qu'on ne fait guere à jeun,
Dans un repas un service ordinaire,

Un métal autrefois au Pérou fort commun ;
Un inſtrument avec lequel Orphée
Sçut jadis attendrir Pluton ;
De la jalouſe & cruelle Junon
La rivale qui fut la plus perſecutée.
Un Prophête fameux, ce qui ſert au repos ;
Après le vin ce qui reſte aux tonneaux ;
Une choſe fort néceſſaire,
Que tout le monde doit porter ;
Le nom d'un mortel qu'on revere,
Un Saint connu dans le calendrier.
Un pays de la Gréce, une plante qui pique ;
Un Dieu puiſſant dont Zéphire eſt le fils,
Plus une note de Muſique :
Enfin un .... Mais, Lecteur, c'eſt aſſez, je finis.

NOUVELLES LITTERAIRES.

HIstoire ou police du Royaume de Gala. Cette brochure qui se vend chez *Jombert*, rue Dauphine, présente des vûes utiles à la société. Je n'en donnerai point d'extrait; mais je placerai ici quelques réflexions que j'ai faites, & que je desirerois passionnément de voir justifier par le succès.

Pour peu qu'on soit observateur, on remarque dans tous les esprits une fermentation qui n'y avoit pas été peut-être depuis la fondation de la Monarchie. Le bien public est l'objet des conversations, même des gens frivoles, de l'étude des sages, & des écrits des citoyens assez instruits pour éclairer les autres. Il seroit agréable & utile de remonter aux causes qui ont produit une révolution si heureuse; & j'ose inviter quelqu'une de nos Académies à proposer ce sujet pour un de ses prix. Si j'avois à le traiter, je m'arrêterois principalement à l'exemple de nos respectables rivaux les Anglois, à l'esprit philosophique qui fait des progrès si rapides depuis vingt ans, & à *l'Esprit des Loix*, l'ouvrage le plus lumineux qui soit peut-être jamais sorti de la tête d'aucun homme.

Les dispositions où est la nation n'ont pas échappé au gouvernement. Il en a profité pour faire des opérations, qui dans des tems moins éclairés n'auroient pas été pratiquables Sa probité & son exactitude à remplir ses engagemens, sont devenues les fondemens d'un crédit public, aujourd'hui la base de notre opulence. Nous sommes le peuple de l'Europe qui a la masse d'argent la plus considérable, & le commerce le plus riche.

Il restoit un vice radical dans l'Etat. L'ordre si nombreux & si précieux des cultivateurs étoit gêné dans la vente de la plus nécessaire de ses denrées. Le nouveau Ministre des Finances en rendant libre le commerce du blé dans tout le Royaume, & en ouvrant deux ports pour le porter à l'étranger, s'est assuré pour toujours le cœur de vingt millions d'hommes.

Seroit-ce se flater que d'esperer que cette sage innovation sera suivie d'une plus importante encore? Toute la nation soupire depuis long-tems après la taille réelle, la seule imposition capable de prévenir les haines, les injustices, le découragement. Par quelle fatalité n'a-t-on pas écouté la voix de la raison & le cri des peuples? Les obstacles que pouvoient apporter d'un côté le défaut de lumieres & le défaut de con-

fiance de l'autre, ſont heureuſement levés. S'il reſte des difficultés, comme il n'eſt pas permis d'en douter, M. le Controlleur Général a dans ſon cœur le courage qu'il faut pour les braver, & il trouvera dans ſon eſprit des moyens pour les ſurmonter. Cette opération répareroit tout le tort qu'on a fait au Royaume, en s'occupant toujours moins de ſon bonheur que de ſa gloire, & placeroit le Miniſtre qui en ſeroit l'auteur, au-deſſus de tous les grands hommes que leurs talens ont fait appeller à l'adminiſtration des affaires.

L'ART de cultiver les muriers blancs, d'élever les vers à ſoye & de tirer la ſoye des cocons, avec figures. *A Paris*, chez la veuve *Lottin*, & J. H. *Butard*, rue S. Jacques, 1754, 1 vol. *in*-8°.

L'ouvrage que nous annonçons, eſt diviſé en trois parties. La premiere regarde les muriers; la ſeconde, les vers; la troiſieme, le tirage de la ſoye. Dans la premiere partie on expoſe en général les propriétés du murier & ſes différentes eſpeces. On donne auſſi divers moyens de le multiplier, & on enſeigne la maniere de le cultiver, ſoit dans les pépinieres, ſoit quand il eſt planté à demeure. La ſeconde partie traite de tout ce qui regarde les vers

à ſoye, du logement qui leur convient, du tems & de la maniere de les faire éclorre, de les nourrir & de les gouverner en ſanté & en maladie, de les faire filer & d'en recueillir de la graine pour l'année ſuivante. Enfin dans la troiſieme partie, ſur le tirage de la ſoye, on enſeigne divers moyens de tuer les papillons dans les coques, pour qu'ils ne les percent pas. On donne la deſcription de pluſieurs tours inventés pour le tirage de la ſoye, avec la maniere de la tirer. Ces trois traités renferment un grand nombre de choſes neuves, qu'on chercheroit inutilement dans les autres traités ſur cette matiere. L'excellent citoyen auquel nous devons cet ouvrage, n'a rien négligé ni pour le fond ni pour la forme. Tout ce qu'il eſt important de ſçavoir ſur la matiere qui y eſt traitée, s'y trouve, & s'y trouve écrit avec préciſion, avec ordre & avec clarté.

ABREGÉ de la Philoſophie ou diſſertation ſur la certitude humaine, la Logique, la Métaphyſique & la Morale. *A Paris*, chez *Delaguette*, rue S. Jacques, 1754. 2 vol. *in*-12.

Cet ouvrage eſt de feu M. l'Abbé de la Chambre, fort connu par un grand nombre de livres ſur des matieres qu'il feroit

à souhaiter qu'on agitât peu. Voici le portrait qu'on nous trace de lui.

Il avoit l'esprit extrêmement juste, les idées fort nettes, & beaucoup de précision; sçachant faire valoir une objection, sans négliger de mettre dans tout son jour la réponse. Complaisant, facile & parlant très-peu, il n'avoit le ton ni imposant ni décisif. La douceur dans la société & la tranquillité d'ame formoient le fond de son caractere. Si la conversation l'engageoit dans quelque dispute, il soutenoit son sentiment sans âcreté & sans amertume. Cette complaisance de caractere, cette indifférence & pour ainsi dire, cette tiédeur qu'il avoit pour ses propres sentimens, étoient même en lui quelquefois portées trop loin, & l'ont engagé dans une occasion au-delà de ce qu'il pensoit véritablement. Mais quel est le Sage & le Philosophe, l'homme le plus profond & du plus solide jugement, qui n'ait pas fait dans sa vie quelque fausse démarche? Heureux celui qui sent ses fautes, mais plus heureux ceux qui ont le courage de les réparer!

Publii Virgilii Maronis opera ordine perpetuo, interpretationibus Gallicis & dictionariis illustrabat Antonius Bourgeois, Parochus Sancti Germani, & in Collegio

Crespiaco

Crespiaco Vallensi primarius ; ad usum Scholarum. Sylvanecti, *apud Nicolaum* Desroques ; & Parisiis, *apud Carolum* Hochereau *natu-majorem, ripâ de Conti*, 1754, 1 vol. *in*-8°.

Quelque Auteur latin, quelque recueil même, dit M. Bourgeois, que l'on mette entre les mains des commençans, ils y trouveront toujours des difficultés de cinq sortes, & qui consistent, 1°. à faire ou à retenir la construction de chaque phrase. 2°. A trouver de soi-même les mots sous-entendus. 3°. A trouver la signification propre des expressions figurées. 4°. A choisir dans un dictionnaire la signification propre de chaque mot. 5°. Enfin à trouver un tour françois convenable pour traduire les phrases latines, qu'on peut rendre mot à mot. M. Bourgeois s'est appliqué à faire disparoître ces difficultés ; voici comment il s'y est pris.

1°. A côté & vis-à-vis du texte est la construction de chaque phrase. Les mots y sont à peu près rangés comme ils doivent l'être pour former une phrase françoise, quand on les aura traduits les uns après les autres. L'auteur ne s'écarte de ce sentier que par rapport aux mots qu'on ne peut déranger sans pécher contre les régles de la Grammaire, qui apprend elle-

même où il faut les placer quand il est question de traduire. La même construction offre encore tous les mots sous-entendus dans le texte.

2°. Avec le secours des interprétations placées au bas des pages, il sera aisé d'apprendre la signification juste des expressions figurées. Elles y sont toutes expliquées & traduites d'abord à la lettre, & ramenées ensuite au sens naturel & simple.

3°. Des remarques sur le sujet, sur les personnages & sur le texte de chaque églogue composent la troisieme partie de l'ouvrage de M. Bourgeois. Comme elle est inutile aux commençans, l'Auteur l'a écrite en latin. On y trouve de la sagacité, des idées neuves & des systêmes vraisemblables.

4°. La quatrieme difficulté qui consiste à trouver dans un dictionnaire la signification propre de chaque mot, est tout-à-fait insurmontable pour les commençans, à cause du grand nombre des significations diverses dont le même mot est communément suivi. Pour remédier à cet inconvénient, M. Bourgeois a composé le petit dictionnaire qui termine le volume, & ne laisse rien à désirer à la jeunesse. Ce dictionnaire, outre qu'il est fort exact, est encore fait de façon qu'on ne peut se trom-

per dans le choix de la ſignification dont on a beſoin.

Nous croyons en avoir aſſez dit pour faire ſentir le mérite du travail de M. Bourgeois. Il y a apparence que l'Auteur qui ne publie aujourd'hui que les Eglogues, ſera encouragé par des ſuffrages importans & déciſifs à nous donner tout le Virgile.

Les livres de Ciceron, de la Vieilleſſe, de l'Amitié, traduction nouvelle; ſur l'édition latine de Grævius, avec le latin à côté. *A Paris*, chez Joſeph *Barbou*, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Benoît, aux Cicognes, 1754, *in*-12.

On ne ſçauroit trop multiplier les traductions des bons livres, des livres de morale ſur-tout. Il eſt rare que le bien reſte long-tems dans l'eſprit, ſans tomber, ſi l'on peut parler ainſi, dans le cœur. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé qu'une lecture qui n'avoit été entrepriſe que par curioſité, ſoit devenue une leçon de vertu? Nous ſouhaitons cette deſtinée à la traduction que nous annonçons.

Memoires hiſtoriques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au thrône de l'Em-

pire, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. *A Amsterdam*, chez *Arkstée & Merkus*; & se vend *à Paris*, chez *Durand*, rue S. Jacques, au Griffon, 1754.

J'ai donné dans le Mercure dernier l'extrait du premier volume de mon ouvrage, je vais continuer celui du second qui renferme l'histoire des guerres de Charles-Quint & de François I, depuis 1521 jusqu'en 1544.

» L'Italie, ce théatre continuel & malheureux de tant de guerres, en a peu vu d'aussi singulieres par les motifs & d'aussi surprenantes par les événemens que celles qu'on va développer. Le lecteur en saisira mieux l'esprit, & en suivra plus agréablement les détails lorsqu'on l'aura fait remonter jusqu'à leurs causes les plus éloignées.

Depuis la chute de l'Empire Romain, l'Italie ne s'étoit jamais trouvée dans la situation heureuse & brillante où elle étoit en 1492. Une paix profonde, un commerce étendu & florissant, la culture des sciences & des arts, inconnus ou méprisés ailleurs, y faisoient regner des mœurs douces, aimables & polies. Tranquille, peuplée,

riche & magnifique au-dedans, elle avoit au-dehors une assez grande considération.

Cette situation si rare étoit particulierement l'ouvrage de Laurent de Médicis, qui de simple citoyen de Florence en devint le chef & le bienfaiteur. Sa mort fut l'époque des troubles de l'Italie.

Ludovic Sforce méditoit d'usurper la Souveraineté du Milanès sur Jean Galéas son neveu ; mais comme il prévoyoit que le Roi de Naples traverseroit son projet, il engagea la France à faire valoir les droits qu'elle avoit par la Maison d'Anjou sur le Royaume de Naples.

» Charles VIII qui n'avoit ni la pénétration nécessaire pour connoître le bien de l'Etat, ni le sentiment qui le fait deviner, & qui confondoit d'ailleurs, comme presque tous les Souverains, un fond méprisable d'inquiétude avec une passion très-louable pour la gloire, s'entêta de la conquête de Naples dès qu'on lui en eût fait la premiere ouverture. La nécessité de peupler son Royaume que les guerres contre les Anglois avoient devasté, de réformer le gouvernement dont les troubles civils venoient d'augmenter le desordre, de rétablir les finances épuisées par les bizarreries du dernier régne, ne balança pas une résolution si dange-

» reuſe. Tout fut rapporté à une entrepriſe » dont le ſuccès même devoit être un mal- » heur. Le deſir de réuſſir, tout vif qu'il » étoit, peut-être même parce qu'il l'étoit, » n'éclaira pas ſur les moyens.

Charles commença par gagner Ferdinand & Maximilien, en leur abandonnant des pays qui valoient mieux que ce qu'il ſe propoſoit d'acquerir. Il regarda ſon triomphe comme infaillible, lorſqu'il crut s'être aſſuré qu'il n'auroit à combattre que des Italiens. Il eſt vrai que quand les différens Etats de l'Italie n'auroient pas été diviſés entr'eux, ils ne pouvoient oppoſer qu'une foible réſiſtance. » Leurs troupes n'étoient » compoſées que de gens ſans honneur, » ſans talent & ſans aveu, que quelques » Seigneurs qui jouiſſoient d'une eſpece » d'indépendance dans l'Etat eccléſiaſtique » ou dans d'autres états, raſſembloient » pour le ſervice des Puiſſances qui en » avoient beſoin. Ces chefs de bande, maî- » tres abſolus des corps qu'ils avoient for- » més, y diſpoſoient à leur gré de tous les » emplois, & faiſoient avec leurs ſubalter- » nes le marché qu'ils vouloient, ſans que » l'Etat qui les avoit à ſa ſolde, prît con- » noiſſance de ces conventions. La diffi- » culté ou la dépenſe des recrûes déter- » minoit ces aventuriers à n'agir que de

» concert ; & quoiqu'ils fussent dans des
» camps ennemis, ils travailloient plutôt
» à se faire valoir les uns les autres qu'à
» tenir les engagemens qu'ils avoient con-
» tractés. Un si vil intérêt avoit réduit la
» guerre à n'être qu'une comédie. On ne la
» faisoit jamais que de jour, & l'artillerie
» même se taisoit pendant la nuit, pour
» que le repos du soldat ne fût pas troublé.
» Dans les occasions même qui sont les
» plus vives, il n'y avoit gueres de sang
» répandu que par inadvertance, & les
» combattans ne cherchoient réciproque-
» ment qu'à faire des prisonniers dont la
» rançon pût les enrichir. Machiavel nous
» a laissé le récit exact & détaillé des deux
» plus mémorables actions de son siécle,
» celle d'Anghiari & celle de Castracaro.
» On y voit des aîles droites & gauches
» renversées & victorieuses, un centre
» enfoncé, le champ de bataille perdu &
» regagné plusieurs fois. Ces descriptions
» annoncent un carnage horrible ; il n'y
» eut cependant ni mort ni blessé dans le
» premier combat, & dans le second il
» ne périt qu'un seul homme d'armes qui
» fut foulé par les chevaux.

Charles ne trouva aucun obstacle dans sa marche ; il se vit maître du Royaume de Naples sans avoir tiré l'épée, & en

moins de tems qu'il n'en auroit fallu pour le parcourir. Mais la facilité & l'éclat de cette conquête ne firent qu'aigrir la jalousie des autres Puissances. Le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne, les Vénitiens & les Milanois s'unirent pour dépouiller Charles qui, effrayé de cette ligue, laissa une partie de ses troupes pour défendre sa conquête, & reprit la route de ses Etats avec le reste.

Cette retraite enhardit le Roi déthrôné, qui vint avec des secours considérables pour chasser les François de ses Etats ; les conquerans se défendirent long-tems avec assez de bonheur, mais ils furent enfin obligés de céder & d'abandonner les places dont ils étoient les maîtres, & il ne resta à la France que la honte d'avoir formé une entreprise considérable sans fin déterminée, ou sans moyens pour y parvenir.

Les mauvais succès de Charles VIII ne rebuterent point son successeur. Louis XII fut à peine parvenu au thrône qu'il tourna ses vûes vers le Milanès sur lequel il avoit quelques droits ; la conquête en auroit été difficile, s'il n'avoit été sécondé par les Vénitiens. Le Milanès ne pouvoit pas résister à ces forces réunies, & il fut subjugué en quinze jours. Louis ne bornoit pas son ambition à cette conquête, il convint

avec les Espagnols d'attaquer à frais communs le Royaume de Naples & de le partager après la victoire. Fréderic ne fit qu'une très-foible résistance; mais les vainqueurs n'eurent pas plutôt accablé l'ennemi commun, qu'ils devinrent irréconciliables. Cette division eut des suites funestes aux François; les avantages qu'avoient sur eux les Espagnols assurerent, après bien des combats & des négociations, Naples à Ferdinand, sans que Louis, que les événemens n'éclairoient jamais, apprît à connoître les hommes, ni même à se défier de son rival. Un aveuglement si extraordinaire le précipita bientôt dans de nouveaux malheurs à l'occasion que nous allons rapporter.

» La République de Venise jettoit en » 1508 un éclat qu'elle n'avoit pas eu auparavant, & qu'elle n'a pas eu depuis. » Sa domination s'étendoit sur les isles de » Chypre & de Candie, sur les meilleurs » ports du Royaume de Naples, sur les places maritimes de la Romagne & sur la » partie du Milanès qui se trouvoit à sa » bienséance. Des possessions si fort éloignées les unes des autres étoient en quelque maniere réunies par les flottes nombreuses & bien équippées de cette Puissance, la seule qui en eût alors. Les dé-

» penses qu'exigeoient ces armemens con-
» sidérables ne l'épuisoient pas ; & son
» commerce qui embrassoit tout le monde
» connu, la mettoit encore en état d'avoir
» beaucoup de troupes de terre & de les
» mieux payer que les autres nations. Ces
» forces n'étoient ni les seules ni même
» les plus grandes ressources de l'Etat : il
» pouvoit compter sur l'affection des sujets.
» qui trouvoient un avantage sensible à vi-
» vre sous un gouvernement qui entrete-
» noit l'abondance au-dedans, & qui paf-
» soit au-dehors pour le plus sage & le plus
» profond de tous les gouvernemens.

» Pour se maintenir dans cette position
» brillante, Venise travailloit sans relâche
» à mettre les forces de ses voisins dans un
» tel équilibre, qu'elle pût rendre toujours
» supérieur le parti qu'il lui conviendroit
» d'embrasser. Le desir d'établir cette ba-
» lance de pouvoir, la chimere de tant de
» celebres politiques, l'empêchoit d'être fi-
» dele à ses alliances les plus solemnelles,
» & de respecter les droits les plus évidens
» des autres Souverains. Ses amis fatigués
» par ses défiances, & ses ennemis aigris
» par ses hauteurs, prirent peu à peu pour
» elle les mêmes sentimens. Comme cette
» disposition ne pouvoit pas être long-tems
» secrette, on ne tarda pas à se faire réci-

» proquement confidence de son aversion,
» & cette confidence aboutit à une conspi-
» ration générale contre la République.

L'histoire ne fournit gueres que le congrès de Cambrai où plusieurs Puissances se soient réunies contre une Puissance moins considérable que chacune d'elles. Cette fameuse ligue étoit composée du Pape, du Roi Catholique, de l'Empereur & de Louis XII. Le Roi de France toujours fidele à ses engagemens, entra en 1509 sur le territoire de la République dans le tems dont on étoit convenu, & avec les forces qu'il devoit fournir. Il gagna par l'imprudence du Général Vénitien qu'on lui opposa, une bataille complette, qui mit Venise à deux doigts de sa perte.

La division des Princes confédérés sauva la République. Louis vit tourner contre lui les forces de la ligue, celles des Suisses & du Roi d'Angleterre. Malgré les efforts réunis de tant d'ennemis, les François se soutinrent en Italie par des succès tous les jours plus éclatans, jusqu'à la mort du Duc de Nemours, qui se fit tuer en soldat à la bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée en Général. Les vainqueurs déconcertés par la mort de leur chef, s'affoiblissant tous les jours par les divisions, les maladies & les désertions, furent obligés

d'aller défendre le Milanès ; mais trop foibles pour s'y maintenir, ils en furent chassés par les Suisses en 1512. Louis ne perdit pas courage, il vint à bout d'amener les Venitiens à son alliance, & de recouvrer ce qu'il avoit perdu au-delà des Alpes.

» Cette conquête fut facile. Les Mila-
» nois qui jusqu'alors avoient regardé les
» François comme des Tyrans, les reçu-
» rent comme leurs libérateurs : ce qu'ils
» éprouvoient de Sforce & sur-tout des
» Suisses depuis la révolution, leur avoit
» appris que l'orgueil, l'injustice & le mé-
» pris des loix & des bienséances étoient
» moins les vices d'une nation en particu-
» lier que de la prospérité en général. Ces
» réflexions les avoient conduits au paral-
» lele de leurs anciens & de leurs nou-
» veaux maîtres ; & ils avoient jugé que
» ceux qui rachetoient les défauts des con-
» querans par la bonté de leur cœur & la
» facilité de leurs mœurs, devoient être
« préférés à ceux qui n'offroient pas les
» mêmes compensations. » Malgré ces dispositions favorables, les François furent encore chassés de leur conquête.

François I suivit les vûes de son prédécesseur avec la même vivacité que si elles eussent été ses propres vûes. Il entra en Italie, dont les Suisses gardoient le passa-

ge, & gagna contr'eux la célebre bataille de Marignan, qui lui ouvrit la conquête du Milanès, où les François furent tranquilles jusqu'en 1521.

La guerre que commencerent alors à se faire Charles-Quint & François I, fut vive, sur-tout en Italie. Le Pape & l'Empereur s'unirent pour chasser les François du Milanès dont ils étoient restés les maîtres. Lautrec qui y commandoit, sçavoit la guerre, mais il n'avoit aucun talent pour le gouvernement. On le trouvoit généralement haut, fier & dédaigneux. Ses vices & la dureté de son administration le rendirent odieux aux Milanois, qui chercherent à sortir de l'oppression. Lautrec qui vit les suites de cette fermentation, demanda des secours à la France, mais il ne fut pas assez fort pour se défendre contre les confédérés qui le chasserent du Milanès. Une bataille que ce Général perdit ensuite, acheva la ruine des François en Italie.

François I ne fut point découragé. Il vit toute l'Europe se liguer contre lui sans que cela changeât rien à ses projets. Il ne réfléchissoit pas assez pour voir le péril, & avoit d'ailleurs trop de courage pour le craindre. Il se disposoit à passer les Alpes avec une armée redoutable, lorsque la conspiration du Connétable de Bourbon

l'arrêta dans ses Etats. Il chargea Bonnivet de la conquête du Milanès.

» Prosper Colonne fut le Général que » la ligue lui opposa. Cet Italien qui passa » pour un des plus grands Capitaines » de son siécle, faisoit la guerre avec » moins d'éclat que de sagesse, & avoit » pour maxime de ne rien abandonner à la » fortune, même dans les cas les plus pres» sans. Il combinoit extrêmement toutes » ses démarches, & dans la crainte de les » déranger, il laissoit échapper souvent » des occasions décisives que la négligence » ou la foiblesse de l'ennemi lui présen» toient. Sa maniere de faire la guerre » étoit bonne en général, mais elle avoit » le défaut d'être toujours la même; il » ignoroit l'art de varier ses principes sui» vant les lieux, les tems, & les circons» tances. Il fut lent sans être irrésolu, & » s'il manqua de l'activité nécessaire pour » fatiguer ou pour surprendre l'ennemi, » il fut assez vigilant pour n'être jamais » surpris. Le brillant & la gloire des ba» tailles ne le tentoient point, même dans » sa jeunesse; son ambition dans tous les » âges fut de défendre ou de conquérir » des provinces sans répandre de sang. » Exempt de l'inquiétude qu'on remarque » dans la plûpart des Généraux, il atten-

» doit sans impatience le fruit de ses ma-
» nœuvres, & un succès, pour venir len-
» tement, n'en étoit pas moins un succès
» pour lui. Si la politique qui le porta à
» changer si souvent de parti le décria du
» côté de la probité, elle lui donna la con-
» noissance du génie militaire de plusieurs
» peuples, une autorité suffisante pour les
» conduire, & l'adresse nécessaire pour les
» accorder.

La moindre partie de ces talens eût suffi pour fermer l'entrée de l'Italie à Bonnivet, vif, imprudent, présomptueux & inappliqué. Ce Général fit presque autant de fautes que de pas. Les François qui avoient le pays contr'eux, un Général qu'ils n'estimoient pas, un ennemi qui devenoit tous les jours plus fort, & à qui on faisoit faire une guerre lente & à l'Italienne, se découragerent. Bonnivet qui avoit formé un blocus devant Milan, fut obligé de se retirer. La mort de Colonne ne rétablit pas les affaires des François. L'Amiral voyant son armée ruinée par les désertions, ne songea plus qu'à en ramener les débris en France. Le Connétable de Bourbon le poursuivit dans sa retraite, & entra en France avec une armée Espagnole; il ne réussit pas, & il fut forcé de regagner l'Italie. Les François l'y suivirent, & vinrent assiéger Pavie.

» Antoine de Leve qui y commandoit,
» avoit autant de génie que de valeur, &
» plus d'expérience encore que d'activité.
» Né dans un état obscur & d'abord sim-
» ple soldat, il étoit parvenu au com-
» mandement par d'utiles découvertes, &
» une suite d'actions, la plûpart hardies &
» toutes heureuses. Un extérieur bas, igno-
» ble même, ne lui ôtoit rien de l'auto-
» rité qu'il devoit avoir, parce qu'il avoit
» le talent de la parole, & une audace
» noble à laquelle les hommes ne résis-
» tent pas. Ce qu'il y avoit d'inquiet,
» d'austere, & d'un peu barbare dans son
» caractere, étoit corrigé ou adouci, se-
» lon les occasions, par son ambition, qui
» étoit vive, forte & éclairée. Il ne con-
» noissoit de la religion & de la probité
» que les apparences. Sa fortune & la vo-
» lonté ou les intérêts du Prince, étoient
» pour lui la suprême loi.

Les efforts des François pour prendre cette place étoient inutiles : l'armée diminuoit tous les jours par le feu continuel de la place, les maladies, les désertions, les rigueurs de la saison, & le défaut des vivres. Malgré tant de raisons d'abandonner le siége, François s'y opiniâtra. Il ne pouvoit pas se résoudre à abandonner une entreprise qui lui avoit déja beaucoup cou-

té, qui fixoit depuis long-tems l'attention de toute l'Europe, & qu'il croyoit devoir décider de sa réputation. Cette opiniâtreté lui fut funeste. Il fut vaincu à Pavie, & fait prisonnier.

Ce Prince étoit d'un caractere trop vif & trop impatient pour soutenir ses malheurs avec fermeté. Il succomba autant sous le poids de sa foiblesse que sous celui de ses revers, & il fut attaqué d'une maladie dangereuse. Sorti de sa prison après sa guérison, il recommença la guerre.

Il conclut un traité avec le Pape, les Vénitiens & le Duc de Milan; mais cette ligue, dont le but étoit de rendre la liberté aux Enfans de France qui étoient restés en ôtage à Madrid, d'affermir Sforce dans ses Etats, & de remettre l'Italie entiere dans la situation où elle étoit avant la guerre, n'eut qu'une issue funeste. Le Duc d'Urbin qui commandoit les troupes des confédérés, ruina les affaires par ses fautes & ses incertitudes.

» Ce Général étoit lent & irrésolu: » il voyoit toujours tant de raisons d'a» gir, & de n'agir pas, qu'il passoit à dis» cuter le tems qu'il auroit dû employer à » combattre. Son imagination qui se frap» poit aisément, grossissoit toujours à ses » yeux les forces de l'ennemi, & dimi-

» nuoit le nombre de ses propres trou-
» pes. Il avoit le défaut ordinaire aux
» hommes timides, d'ôter le courage à ses
» soldats en ne leur en croyant point, &
» d'enfler celui de l'ennemi en lui en sup-
» posant trop. Les avantages qu'il avoit
» pour attaquer, & ceux que lui procu-
» reroit la victoire ne se présentoient ja-
» mais à lui : son esprit ne voyoit que les
» hazards d'une action & les suites d'une
» défaite. Tout, jusqu'à la réputation qu'il
» avoit de sçavoir supérieurement la guer-
» re, nuisit à la cause qu'il défendoit : ses
» maîtres éblouis par l'éclat de son nom,
» approuvoient aveuglément toutes ses dé-
» marches ; & les subalternes accablés par
» le poids de son autorité, n'osoient être
» d'un avis différent du sien, ou crai-
» gnoient de le soutenir.

Avec le caractere que nous venons de tracer, il n'étoit pas possible de rien faire qui exigeât un peu de hardiesse ou d'activité. Bourbon s'étant soutenu quelque tems avec fort peu de troupes & sans argent, reçut enfin d'Allemagne des secours considérables, avec lesquels il alla faire le siége de Rome, & y périt ; mais la ville fut prise & abandonnée pendant plusieurs mois à la licence & la cruauté du soldat.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle ligue contre l'Empereur, composée des Rois de France & d'Angleterre, des Vénitiens & des Florentins, des Ducs de Milan & de Ferrare, & du Marquis de Mantoue. Lautrec commanda leurs forces réunies : il passa les Alpes à la tête d'une belle armée, & s'en servit pour réduire la plus grande partie du Milanès sous les loix de Sforce ; ses opérations furent vives, sages & sçavantes. Il marcha ensuite à Naples pour en faire le siége ; il fut long, difficile, meurtrier, & donna occasion à un événement qui eut des suites importantes.

» André Doria, le plus grand homme » de mer de son siécle, étoit entré au ser» vice de François I. & y avoit apporté la » hauteur, le courage & les mœurs d'un » Républicain. Les Ministres accoutumés » aux déférences & aux bassesses des cour» tisans, conçurent aisément de la haine » contre un étranger qui ne vouloit rece» voir des ordres que du Roi. Comme l'ha» bitude de dépendre d'eux n'étoit pas en» core bien formée parmi les Grands, ils » craignirent qu'un exemple comme celui» là ne retardât les progrès de la servitude » générale qu'ils introduisoient avec suc» cès dans le Royaume. Pour prévenir le » péril qui menaçoit leur autorité naissan-

» te, ils conspirerent la perte d'un hom-
» me dont ils n'étoient devenus ennemis
» que parce qu'il n'avoit pas voulu être
» leur esclave. On ne pouvoit y parvenir
» qu'en dégoûtant le Roi de lui, ou en le
» dégoûtant du Roi. Ces deux moyens se
» prêtant de la force l'un à l'autre, ils ne
» furent pas séparés. Doria se vit insensi-
» blement négligé, oublié, insulté mê-
» me.

D'autres injustices ayant augmenté le mécontentement de Doria, il alla porter aux Impériaux son crédit, ses conseils, sa réputation & son expérience, & parut bientôt devant Naples pour la secourir. Ce contre-tems acheva d'abbattre Lautrec, qui luttoit depuis long-tems contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. Il mourut en détestant les mauvais citoyens dont l'Etat, l'armée & lui étoient les victimes. Le Marquis de Saluces qui remplaça Lautrec, manquoit de vûes, d'audace & d'activité : il se retira de devant Naples, se laissa battre, & fut lui-même prisonnier.

L'armée des confédérés qui étoit en Lombardie, fut détruite peu de tems après par Antoine de Leve. Cet événement avança les négociations pour la paix, qui étoient commencées, mais qui languissoient ; la

paix fut faite à Cambray. L'Empereur ne tarda pas à former le plan d'une ligue contre le Roi de France, qui de son côté ne négligeoit rien pour susciter des ennemis à son rival. Un événement singulier prépara le dénouement de ces intrigues.

Un Gentilhomme Milanois, nommé Merveille, qui vivoit ordinairement en France, étoit retourné dans sa patrie sous prétexte de quelques affaires particulieres; mais en effet pour cimenter l'union qui commençoit à se former entre Sforce & François I. Le secret perça; l'Empereur fut instruit de cette intelligence; le Duc de Milan qui redoutoit son ressentiment, chercha tous les moyens imaginables de l'appaiser. Le hazard ou son imprudence lui en fournirent un affreux. Quelques domestiques de Merveille ayant tué dans une querelle un Milanois, l'Agent de France fut arrêté & décapité. Cet attentat, un des plus crians que l'histoire fournisse contre le droit des gens, fit sur l'esprit de François I. toute l'impression qu'il y devoit faire; mais il en différa la vengeance, & il attendit l'instant que Charles Quint allât porter la guerre en Afrique contre le Pirate Barberousse pour satisfaire son ressentiment, réparer sa gloire, humilier Sforce, & recouvrer le Milanès. Il envoya par la

Savoye une armée nombreuse, qui débuta par les plus brillans succès, & resta tout-à-coup dans une inaction dont on connoît peu les motifs. Les Impériaux s'étant fortifiés, elle fut obligée de repasser en France; l'Empereur l'y suivit. Montmorenci, chargé de l'arrêter avec une armée bien inférieure, s'étoit déterminé, malgré les murmures des peuples & les railleries des courtisans, à sacrifier la Provence entiere au salut du reste de l'Etat. Il avoit mis son armée sous Avignon, couverte par le Rhône & par la Durance. L'Empereur, après avoir fait quelques tentatives inutiles sur Arles & sur Marseille, essaya de faire sortir Montmorenci de ses retranchemens, & de l'engager à une bataille; mais ce Général fut ferme dans ses principes de rester sur la défensive, & les Impériaux quitterent la Provence, consumés par la faim, par les maladies, par la honte & par le chagrin.

L'yvresse où étoit François I. de ses derniers succès, devoit entraîner nécessairement l'abus de la victoire, & cela arriva d'une maniere qui me paroît devoir être remarquée.

» Les Comtés de Flandre & d'Artois re-» levoient de tems immémorial de la Fran-» ce. Charles-Quint en avoit rendu l'hom-

» mage comme ses prédécesseurs, jusqu'à
» ce qu'on lui en eût cédé la souveraineté
» à Cambray. Ce Prince ayant depuis vio-
» lé ce traité en recommençant la guerre,
» on prétendit qu'il étoit déchu de tous
» les avantages qu'on lui avoit faits, qu'il
» étoit redevenu vassal de la Couronne,
» que cette qualité le rendoit coupable de
» félonie, & devoit faire confisquer ses
» Fiefs. Ce raisonnement exposé en plein
» Parlement au Roi, aux Princes du Sang,
» à tous les Pairs du Royaume, par l'Avo-
» cat Général Cappel, dans le mois de
» Janvier 1537, fit ordonner que l'Empe-
» reur seroit cité sur la frontiere, pour ré-
» pondre lui-même, ou du moins par ses
» Députés. Le tems prescrit pour compa-
» roître s'étant écoulé sans que personne
» se fût présenté, la Flandre & l'Artois fu-
» rent déclarés réunis à la Couronne.

» François étoit sans doute assez éclairé
» pour regarder cette procédure comme
» une vaine formalité; mais cette con-
» viction, loin de le justifier, comme le
» prétendent ses panégyristes, le rendoit
» évidemment plus blâmable. Il ne tiroit
» qu'une vengeance inutile de l'Empereur,
» qui par des calomnies semées adroite-
» ment, l'avoient décrié dans toute l'Eu-
» rope, & il perdoit la réputation de

» générosité qu'il avoit eue jusqu'alors ;
» sans qu'il lui en revînt aucun avantage.
» Cette conduite étoit la preuve que ce
» Prince ne faisoit la guerre qu'à Char-
» les, tandis que Charles la faisoit à la
» France. Qu'on y prenne garde, & on
» trouvera dans cette observation, qui
» pour être nouvelle, n'est pas moins fon-
» dée, la raison des avantages que la
» Maison d'Autriche remporta sur celle de
» France, dès les premiers tems de leur
» concurrence. Le Chef de la premiere n'é-
» toit déterminé à agir que par des inté-
» rêt d'Etat, & celui de la seconde n'a-
» voit en vûe ordinairement que des pas-
» sions particulieres. Il portoit ce motif
» petit & bas qui entraîne toujours l'hu-
» miliation ou la ruine des Empires, jus-
» ques dans des événemens qui parois-
» soient partir d'une politique profonde &
» lumineuse ; tel, par exemple, que l'al-
» liance qu'il contracta avec Soliman.

Dès que ce traité fut conclu, le Grand Seigneur entra en Hongrie à la tête de cent mille hommes, & envoya une flotte sur les côtes de Naples. Ces deux armées eurent quelques avantages, qui auroient pû conduire plus loin si François eût passé les Alpes en même tems avec une nombreuse armée : la lenteur gâta tout. Le Roi, malgré

gré d'assez grands avantages qu'il remporta en Italie où il étoit enfin passé, quitta par légereté les armes qu'il avoit prises par ressentiment, & conclut une treve de dix ans avec l'Empereur.

Une fermentation dangereuse qui commençoit déja à agiter les Pays bas, rendoit cet accomodement très-important pour Charles-Quint. Ce Prince sentoit la nécessité de passer aux Pays-bas pour appaiser les troubles : Montmorenci lui fit accorder ce passage par la France, à des conditions que ce Prince ne tint pas. La chûte du Connétable suivit une infidélité dont il avoit été cause. La disgrace de ce favori tout puissant fut-elle un bonheur ou un malheur pour la France ? le Lecteur en pourra juger.

» Montmorenci, un des hommes les » plus célébres de son siécle, avoit les » mœurs austeres, mais de cette austérité » qui naît plutôt d'un esprit chagrin que » d'un cœur vertueux. Plus ambitieux de » dominer que jaloux de plaire, il ne re- » doutoit pas d'être haï, pourvû qu'il fût » craint ; sa fierté & de faux principes » qu'il s'étoit faits, lui faisoient regarder » comme des bassesses des ménagemens rai- » sonnables qui lui auroient concilié l'esti- » me & l'amour des peuples. L'ordre qu'il

» établissoit par-tout où il avoit de l'au-
» torité, n'étoit pas précisément de l'or-
» dre, c'étoit de la gêne : on y démêloit
» une certaine pédanterie qui n'est guere
» moins commune à la Cour & à l'armée
» qu'ailleurs, quoiqu'elle y soit infini-
» ment plus ridicule. Il n'estimoit & n'a-
» vançoit les hommes qu'à raison du plus
» ou du moins de ressemblance qu'ils
» avoient avec lui, & il confondoit les
» citoyens sans talens avec les citoyens
» qui en avoient d'autres que les siens,
» ou qui les avoient autrement que lui.
» Naturellement despotique, il punissoit
» le crime sans observer les formalités que
» prescrit sagement la loi, & il se croyoit
» dispensé de récompenser les actions uti-
» les à la patrie, sous prétexte qu'elles
» étoient d'obligation. Le surnom de *Ca-
» ton de la Cour* qu'on lui donna, étoit
» plutôt la censure de ses manieres que
» l'éloge de son cœur : il l'avoit si aigre
» que la religion même n'avoit pû l'a-
» doucir, & qu'il étoit passé en proverbe
» de dire : *Dieu nous garde des patenôtres du
» Connétable.* Il eut toute sa vie de fausses
» idées sur la grandeur ; il la faisoit con-
» sister à gêner ceux qui l'approchoient, à
» faire éclater ses ressentimens, à éviter les
» amusemens publics, à tenir des discours

» fiers & insultans, à outrer les dépenses » qui étoient purement de faste. La nature » lui avoit refusé la connoissance des hom» mes, & à plus forte raison le talent de » les former : il ne voyoit pour les gou» verner que la crainte ; maniere basse, qui » avilit les ames les plus élevées, & qui » pour un crime qu'elle empêche, étouffe » le germe de mille vertus. A juger de » Montmorenci par les places qu'il occu» pa, les affaires dont il fut chargé, l'au» torité qu'il eut, on croiroit qu'il fut » très intrigant ou très-habile ; cependant » il étoit sans manége, & sa capacité étoit » médiocre : le hazard & sa naissance con» tribuerent beaucoup à son élévation. » Comme tous les Ministres accrédités, il » voulut se mêler des finances, & par une » erreur malheureusement trop commune, » il crut qu'il suffisoit d'avoir un caractere » dur pour les bien administrer. On ne le » soupçonna jamais de rien détourner des » deniers publics ; mais il abusoit de la » facilité de ses maîtres pour se faire don» ner : sorte de malversation moins crimi» nelle peut-être que la premiere, mais » qui n'est gueres moins odieuse. Toutes » les négociations dont il fut chargé réus» sirent mal : il y portoit de la hauteur, » de l'entêtement, de l'aigteur, des idées

» étroites, un goût trop marqué pour le cé-
» rémonial. Son talent pour la guerre se bor-
» noit presque à une prudence lente, qui est
» le plus souvent la marque d'un esprit froid,
» timide & stérile : il réussit quelquefois
» à se défendre, mais il ne sçut jamais ni
» attaquer ni vaincre. Ce qui distingua le
» plus sa vie des vies ordinaires, c'est la
» maniere dont il soutint les disgraces
» qu'il essuya : sa fermeté auroit frappé
» davantage, si l'ostentation dont elle étoit
» accompagnée n'eût annoncé plus d'or-
» gueil que de vertu.

Cependant on chercha les moyens de tirer une vengeance sûre & éclatante de l'Empereur; la guerre lui fut déclarée en 1542. Les François ouvrirent la campagne par le Roussillon & les Pays-Bas, où ils eurent quelques succès. M. d'Enguien gagna en Piémont la bataille de Cerisoles dont il perdit les fruits, parce qu'on ne pût pas lui envoyer des secours. L'Empereur & le Roi d'Angleterre s'unirent pour entrer en France en même tems avec une armée nombreuse; la jalousie & les divisions de ces deux Princes sauverent le Royaume : l'Empereur même, par le défaut des vivres qui lui manquerent par la sage attention qu'on eut de tout dévaster, se seroit vû réduit à périr ou de se rendre

prisonnier, si les intrigues de la Cour n'avoient avancé la conclusion de la paix qui fut signée à Crépy en 1544, & à laquelle François I. ne survêcut pas long-tems.

» Ce Prince joignoit à un goût décidé » pour tous les exercices du corps, l'adresse » nécessaire pour y exceller, & assez de » santé pour s'y livrer sans risque. Il n'a- » voit pas cet air imposant qui a fait le » plus grand mérite de quelques Souve- » rains; mais il régnoit dans toutes ses ma- » nieres une franchise qui préparoit à l'a- » mour & qui inspiroit la confiance. Pour » trouver accès auprès de lui, il n'étoit pas » nécessaire d'avoir des places, de la ré- » putation ou de la naissance; il suffisoit » d'être François ou même homme. Sa con- » versation réunissoit les agrémens que » doivent donner la gaieté, le naturel, la » vivacité & les connoissances. Il parloit » beaucoup; & quand il auroit été un par- » ticulier, on n'auroit pas trouvé qu'il » parlât trop. Le desir de la louange qui » rend quelquefois grands les Rois qui » l'ont, mais qui ne fait le plus souvent » qu'avilir ceux qui les entourent, fut une » de ses passions : son caractere autorise à » penser qu'il s'en seroit rendu digne, si » les flateurs ne l'avoient perdu.

» Contre l'ordinaire des hommes nés

» pour gouverner, qui ne forment presque
» jamais de projets dont le défaut même
» de succès ne soit suivi de quelque avan-
» tage, il ne s'occupoit que de ce que les
» événemens avoient d'éclatant : on ne l'a-
» mena jamais à sentir que dans des coups
» d'état la gloire & l'utilité sont le plus
» souvent inséparables. Les partis violens
» qui ne sont permis que dans des situa-
» tions desespérées, ou quand on se sent
» assez de force & de génie pour les soute-
» nir, ne lui coutoient rien à prendre : l'es-
» prit romanesque de son siécle & son im-
» prudence particuliere l'empêchoient de
» voir les difficultés attachées aux affaires
» & celles que son caractere y ajoûteroit.

» Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin
» d'étendre son autorité, il ne gouverna
» jamais lui-même. L'Etat fut successive-
» ment abandonné aux caprices de la Du-
» chesse d'Angoulême, aux passions des
» Ministres, à l'avidité des favoris. Il eut
» une probité d'ostentation qui ne lui per-
» mettoit pas de manquer de parole à ses
» ennemis : des principes vrais & réels se
» seroient étendus jusqu'à ses sujets, &
» l'auroient empêché de les dépouiller de
» droits essentiels fondés sur les conven-
» tions & sur la nature. La jalousie qui est
» aussi ordinaire & plus dangereuse sur le

» thrône que dans les conditions privées,
» n'effleura pas seulement son ame : il étoit
» soldat, il se croyoit Général, & il louoit
» sans effort, avec plaisir même, tous ceux
» qui avoient fait à la guerre une action
» de valeur ou d'habileté. Le feu qu'il met-
» toit d'abord dans ses entreprises, s'étei-
» gnoit tout-à-coup sans pouvoir être nour-
» ri par le succès, ni rallumé par les dis-
» graces. Il n'étoit donné à ce Prince, si
» l'on peut parler ainsi, que d'avoir des
» demi-sentimens & de faire des demi-ac-
» tions. Comme il avoit beaucoup d'éléva-
» tion & qu'il réfléchissoit peu, il dédai-
» gnoit l'intrigue & négligeoit trop les ap-
» parences : son rival moins délicat & plus
» appliqué, profita de cette imprudente
» hauteur, pour lui ôter dans l'Europe en-
» tiere une réputation de probité qui lui
» auroit donné des alliés fideles & parmi
» les François même, une réputation d'ha-
» bileté qui auroit affermi leur courage.
» La franchise, la sensibilité, la générosi-
» té, qui ont été dans tous les siécles la base
» des réputations les plus pures, furent la
» ruine de la sienne : la premiere de ces
» vertus lui fit trahir ses secrets; la seconde
» ne lui inspira qu'une compassion stérile
» pour des peuples surchargés qu'il devoit
» soulager; la derniere lui fit prodiguer à

» des Courtisans ce qui étoit dû à ceux qui » servoient l'Etat. Son administration fut » accompagnée de tous les desordres qui » deshonorent le regne des Souverains cré» dules, vains, inconstans, sans principes, » sans expérience, sans connoissance des » hommes & sans fermeté.

EXPÉRIENCES Physico-méchaniques sur différens sujets, & principalement sur l'Electricité, produites par le frottement des corps, traduites de l'Anglois de M. Hauksbée; par feu M. de Bremond, de l'Académie royale des Sciences; revûes, mises au jour, avec un discours préliminaire, des remarques & des notes par M. Desmarest, avec des figures; 2 vol. *in*-12. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils, rue S. Jacques, au Lys d'or, 1754.

La réputation dont jouissent en Angleterre les expériences de M. Hauksbée, le dégré d'authenticité qu'elles y ont acquis d'abord & que le tems n'a point affoibli, sont des titres qui assurent à la traduction un accueil favorable de tous ceux qui aiment à puiser dans des sources sûres. Feu M. de Bremond qui connoissoit les bons ouvrages de Physique Anglois, & qui étoit si zélé pour les faire connoître par ses traductions, s'attacha dans ses premiers essais

aux expériences que nous annonçons; mais des travaux plus importans dont le public a recueilli les fruits, ne lui ont pas permis de les revoir & de les publier. M. Desmarest qui s'en est chargé, a revû & retouché exactement la traduction, & l'a accompagnée de notes & de remarques. A mesure qu'il travailloit sur cet ouvrage, ses réflexions se sont multipliées, & il les a développées dans un discours préliminaire, qu'il a placé à la tête du recueil. Dans la premiere section à laquelle nous nous bornerons dans cet extrait, M. D. établit les raisons des principes qui ont guidé M. Hauksbée dans un grand nombre de ses expériences, & il mêle à cette discussion quelques détails historiques qui concernent le Physicien Anglois. Nous allons commencer par exposer ces faits en abrégé, & nous suivrons ensuite M. Desmarest dans l'exposition des principes.

M. Hauksbée s'annonça vers 1704 comme un Physicien d'une dexterité très-grande dans le manuel des opérations, & d'une exactitude scrupuleuse dans la discussion des phénomenes. Il peut être regardé comme le premier qui à Londres ait exposé les phénomenes de la Physique expérimentale aux yeux d'une nation sérieuse & capable de saisir les objets susceptibles de précision.

Ce Physicien ne se borna pas à présenter au public d'anciennes observations un peu rajeunies, ou par le procédé ou par les machines ; il se fit à lui-même un fonds d'expériences nouvelles & très-curieuses, qui forment le recueil que nous annonçons. C'étoit aussi le Physicien de la Société royale. Cette illustre compagnie le chargea de répéter dans plusieurs occasions importantes des expériences délicates, & il a toujours justifié cette distinction, en ne faisant pas moins admirer un coup d'œil sûr & la finesse de son tact, que sa pénétration & sa sagacité, qualités dont la réunion forme le physicien.

Il avoit un grand talent pour toutes les machines propres aux expériences de Physique, & il en fournissoit à la Société royale & aux Sçavans d'Angleterre ; mais il n'abusoit pas de cette confiance pour faire de ces machines un objet de commerce dont il auroit abandonné la direction à des ignorans. Il veilloit à tout, & tout ce qui portoit son nom portoit aussi l'exactitude & l'empreinte de son génie. Il réforma la machine pneumatique ; il inventa une machine de rotation très-commode pour communiquer du mouvement aux corps placés dans le vuide ; il construisit un thermometre que la Société royale adopta.

Ce mérite n'échappa pas à M. Newton. M. Hauksbée fut lié étroitement avec ce grand homme. Un commerce aussi intime mit notre Physicien à portée de s'instruire des vûes qu'avoit Newton, en introduisant *l'attraction de cohésion* dans la Physique expérimentale ; il lui fournit aussi une occasion favorable de présenter à cet illustre Géometre des expériences délicates très-propres à établir solidement la marche de l'agent qu'on substituoit à la matiere subtile, &c. Témoin de la révolution que la physique expérimentale éprouva pour lors en Angleterre, par rapport à *l'attraction de cohésion*, M. Hauksbée ne parut pas pour lors comme un spectateur oisif, qui attend le succès pour se décider, ou comme un adversaire incommode, qui ne sçait qu'obscurcir les questions par une métaphysique contentieuse : il y prit part, il fit des expériences. Il sçavoit que les phénomenes pouvoient seuls lui découvrir les loix ausquelles les attractions étoient soumises ; il varia les observations pour en saisir la marche, & ce fut dans ces vûes qu'il suivit avec zéle les expériences sur l'ascension des liqueurs dans les espaces capillaires ; expériences qui se trouvent toutes dans ce recueil, & dont Newton adopta les plus curieuses dans son Traité d'Optique.

M. Hauksbée ne s'attacha pas témérairement au parti naissant, sans y être entraîné par des raisons solides. Il considéra d'abord, comme l'observe M. Desmarest, que la physique expérimentale ne consiste pas dans la connoissance sterile des choses possibles, mais qu'elle s'occupe de la discussion des effets réels, & qui peuvent servir à notre instruction ou à nos besoins. Il eut soin de la distinguer de la physique systématique qui en retarde les progrès, parce qu'elle confond le plus souvent des assemblages d'idées abstraites avec des vérités de fait. Il se convainquit facilement que faire des systêmes, c'étoit combiner le plus souvent ce que la nature nous daigne montrer, avec ce que notre imagination croit devoir y suppléer, sans doute pour se dédommager de l'ignorance du vrai, en se forgeant une brillante chimere qui lui en tienne lieu.

Il n'avoit garde au reste de taxer d'inutilité tous les systêmes que l'on a formés sur différens points de la physique expérimentale; mais il distingua avec soin l'esprit systématique qui s'occupe à saisir les rapports mutuels; les analogies des principaux faits qui se présentent à ses recherches, d'avec l'esprit de systême qui malheureusement s'étoit emparé de toute la

physique, & qui présuma tout voir, tout éclaircir, parce qu'il croyoit tout deviner.

M. Hauksbée crut devoir éviter des inconvéniens qui regardoient les progrès de la Physique ; les vûes éclairées qui le guiderent dans ses demarches, lui firent sentir qu'un Physicien devoit consulter plutôt la nature que son imagination, être plus porté à discuter qu'à décider : aussi s'occupa-t-il à rechercher les loix constantes & uniformes ausquelles les phénomenes étoient assujettis, à évaluer l'étendue des effets, persuadé que rien n'est bien connu en physique que ce qui est réduit à des mesures précises, & que l'art de mesurer est d'autant plus ingénieux qu'on l'applique à des objets qui en paroissent moins susceptibles. A la lecture des expériences de M. Hauksbée on reconnoît qu'il fut guidé par ces principes : il se contente de développer ce qu'il a observé, d'en indiquer la liaison avec d'autres faits avérés qu'il rapproche, & il ne se livre à l'analogie que lorsque l'ensemble des circonstances parle en sa faveur. S'il hazarde des conjectures il ne les porte pas au-delà des détails principaux de ses observations ; il s'en sert comme d'échaffaudage pour bâtir quelque chose de plus solide, ou comme de *doutes méthodiques* pour sonder la nature ; mais

il se souvient que ses conjectures ne sont pas plus de la physique qu'un échaffaudage n'est un bâtiment, ou que le doute méthodique n'est un principe de conduite.

Dans les questions de physique où les causes ne se décelent par aucun endroit, M. Hauksbée, disciple éclairé de Newton, se borne aux effets, dont il sçait varier les circonstances pour démêler les loix des agens inconnus qui concourent à leur production. Il étoit persuadé que dans ces matieres les faits doivent seuls attirer notre attention, & qu'un Physicien judicieux ne s'aventure pas au-delà. Cette prudence, cette réserve, si opposées à la confiance téméraire & au charlatanisme de quelques Physiciens, M. Hauksbée l'avoit puisée dans les ouvrages & le commerce de M. Newton. Un esprit aussi conséquent que ce grand Géométre, comprit en examinant une infinité de phénomenes, qu'il falloit s'en tenir aux faits, & ce fut dans ces vûes qu'il admit l'*attraction de cohésion* dont nous avons parlé plus haut.

On observe dans les petites particules des corps une tendance à se réunir. Cette tendance réciproque qu'elles ont les unes vers les autres, presque insensible lorsque la distance est appréciable, devient d'autant plus considérable que le contact est

plus immédiat & plus étendu. Comme la cause de ces mouvemens est cachée à ceux qui sont de bonne foi, le mot *attraction* marque le fait de la tendance. Outre cette considération qui détermina Newton à introduire cette expression, il y fut porté encore lorsqu'il eut été convaincu que les liquides ne s'attachoient pas aux solides, que les gouttes d'eau ne se réunissoient pas par un effet de la pression d'un fluide ambiant, dont on les supposoit gratuitement enveloppées. Il prouva que deux gouttes d'eau ne pouvoient jamais se réunir dans cette hypothèse, parce que la figure d'une portion de fluide soumise à la pression uniforme d'un autre fluide ne pouvoit être altérée par cette pression. Newton reconnut d'ailleurs que ces petites masses s'arrondissoient par une tendance fort approchante de celle qui arrondit la surface immense de la mer autour de notre globe. Enfin ce qui achevoit de convaincre Newton, c'est que la force nécessaire pour un tel arrondissement est de beaucoup supérieure à celle de la pesanteur, puisqu'une goutte de mercure posée sur une table s'applatit à peine par le point de contact.

Suivant ces principes, les faits que l'on rangea pour lors sous les loix de l'attrac-

tion de cohésion purent être la matiere des recherches physiques ; mais les Cartésiens de ce tems là qui soutenoient l'impulsion exclusivement à tout autre agent, s'opposerent à l'introduction de cette force ; cependant, si nous en croyons M. Desmarest, ce ne fut qu'avec de foibles armes qu'une métaphysique brillante qui les séduisoit, leur mit en main. En vain nous représentent-ils le méchanisme de la nature dépendant de la seule impulsion, il se plaint que l'expérience refléchie n'a pas présidé à la construction d'un aussi beau plan ; & il avance même que bien loin qu'il ait été formé d'après ces précautions, c'est en les employant qu'on découvre combien il est imaginaire & hazardé.

Newton ne peut dissimuler ses allarmes en voyant les Physiciens de son tems se tourmenter inutilement pour réduire tous les effets à des agens méchaniques. Selon lui, la fonction des Physiciens est de raisonner sur les faits, d'en suivre les loix constantes, & non d'admettre des causes, parce qu'ils en peuvent imaginer. Les défenseurs de l'impulsion exclusive tomberent dans ces inconvéniens : ils soumettoient les opérations les plus cachées de la nature à des agens invisibles, mais qu'ils décorerent de propriétés copiées sur des

ugens palpables. Fiers de ces ressources, ils se vanterent d'être seuls en possession d'un méchanisme intelligible, & publierent même que les Newtoniens ne tendoient à rien moins qu'à le détruire : c'étoit l'imagination qui rendoit témoignage à la beauté de ses productions.

M. Desmarest soutient au contraire que tout bien apprécié, les partisans de l'impulsion exclusive détruisoient le méchanisme de la nature, & il appuye cette prétention en faisant observer, 1°. que les impulsionnaires se trouvent visiblement en défaut, lorsqu'ils entreprennent d'expliquer avec une certaine étendue & une certaine précision quelque fait de l'ordre de ceux que les Newtoniens attribuent à l'*attraction*. Il renvoye ceux qui voudront s'en convaincre, à une histoire critique des systêmes sur la cause de l'ascension des liqueurs dans les tubes capillaires, qu'il a placée dans le second volume du recueil. » Tout impulsionnaire, ajoute-t-il, fait » voir par son peu de succès, ou qu'il n'y » a pas de méchanisme dans la nature, ce » qui est absurde ; ou qu'il ne le sçait pas » saisir, ce qui est palpable. Les attraction» naires au contraire sont heureux dans les » détails ; ils nous assignent des loix, des » proportions, des analogies, & tout ceci

» bien développé nous présente pour les
» effets dont nous venons de parler, le vrai
» méchanisme de la nature : ainsi, nous di-
» sent-ils, les hauteurs d'une même li-
» queur en divers tubes capillaires sont en
» raison inverse des diametres de ces tubes.
» Les impulsionnaires eussent-ils trouvés
» cette analogie par le secours de leurs
» principes compliqués ? elle explique plus
» de choses, elle présente plus de lumiere
» que tout le long tissu des imaginations
» cartésiennes sur les mêmes effets. Ainsi
» lorsqu'on sera parvenu (& on le peut
» sans le secours d'agens méchaniques) à
» découvrir les proportions qui peuvent se
» rencontrer entre les différens phénome-
» nes, à fixer les limites & l'étendue des
» effets, à suivre les loix générales qui les
» maîtrisent, à en déterminer la marche,
» ne les aura-t-on pas expliqués ? Peut-on
» regarder ceux qui sont en état de faire
» valoir de tels succès, & qui les doivent
» à la maniere dont ils envisagent les phé-
» nomenes, comme ayant un plan de phy-
» sique barbare & copié sur le péripate-
» tisme ? Peut-on se persuader que l'ins-
» trument de leurs découvertes, l'attrac-
» tion, soit une chimere en physique &
» une qualité occulte ?

M. D. appuye cette considération en re-

marquant que Dieu est libre de pouvoir établir plus d'un principe primitif, & que tout ce qu'il nous plaît de décorer du nom de cause, se réduit en derniere analyse à une maniere d'agir de la part de Dieu, par laquelle il s'est assujetti très-librement à donner de l'activité à quelque loi constante : c'est, ajoute-t-il, la découverte de cette loi qui doit faire l'objet de nos recherches & la gloire de nos succès.

En 3[e] lieu, notre Editeur considere qu'on n'a pu refuser d'admettre l'existence de la pesanteur comme une force particuliere, quoiqu'on n'ait pu trouver jusqu'à présent un méchanisme d'impulsion satisfaisant, qui donnât le dénouement des différens phénomenes de la pesanteur. Galilée lui-même n'a découvert les loix de l'accélération qu'en soustrayant tout fluide, toute impulsion ; & quelques impulsionnaires rigides qui ont tenté d'introduire dans cette question leur machine favorite, ont contredit les loix découvertes par Galilée. Voilà un abus & en même tems une impuissance de l'impulsion bien avérées.

De toutes ces raisons M. D. conclut que les attractionnaires, en suivant les phenomenes & s'y bornant, s'en tiennent à des évaluations précises qui astreignent les effets à des loix exactes. Il ne dissimule pas

qu'elles laissent quelque obscurité dont l'imagination peut s'allarmer : » mais ne » vaut-il pas mieux, dit-il, préférer des » traits lumineux & vifs accompagnés de » certains nuages qui les enveloppent, à des » opinions qui saisissent par un air de clar- » té, mais certainement fausses, à un sys- » tême brillant & intelligible, mais qui » n'est qu'une illusion ? Des faits singuliers » se présentent à nous, nous en étudions » les rapports, nous n'allons pas d'abord » au-delà, ayant lieu de reconnoître par » expérience que la nature nous montre » insensiblement ses secrets & ne se décou- » vre à nous que sous de très-petites faces. » Une affinité, une attraction sera pour » moi un effet dont je chercherai à varier » les circonstances & à établir les loix en » les ramenant à des précisions solides & » instructives ; tandis que pour ceux qui » veulent rapporter à des agens subordon- » nés d'un méchanisme intelligible, ce sera » un paradoxe, une source de contradic- » tions & d'erreurs.

Les Cartésiens qui ne saisirent pas les vûes de Newton & de ses disciples, crurent qu'ils vouloient ramener les *qualités occultes* du péripatetisme ; mais il est aisé de se convaincre que l'attraction de cohésion, dont M. Hauksbée a observé les loix dans

plusieurs expériences délicates, étoient aussi manifestes que les qualités des péripatéticiens étoient cachées. Ces discoureurs oisifs abandonnoient la considération des effets qu'ils auroient dû discuter, pour imaginer & supposer des causes dont ils n'avoient nulle idée; bien différens en cela des Newtoniens, qui se bornent aux phénomenes & qui en examinent scrupuleusement les différentes circonstances. Les Cartésiens au contraire n'étoient-ils pas plus dans le cas du péripatetisme, puisqu'on ne peut dissimuler que dans beaucoup de questions ils ne supposent des agens très-occultes, & dans leur nature & dans leurs fonctions? M.D. cite pour exemple la Physique de Regis, où la plûpart des phénomenes sont expliqués d'une maniere ennuyeuse & monotone, par l'entremise de la matiere subtile, &c.

Par rapport à l'obscurité qui environne la maniere d'agir de l'attraction, on peut répondre que l'impulsion n'est pas sans difficulté, & dès lors ces deux forces se trouveront à peu près au même niveau, si on les considere d'une vûe métaphysique: cependant M. Desmarest voudroit qu'on fût réservé dans l'application de l'attraction aux phénomenes. Il ne suffit pas, selon lui, d'annoncer cette force comme

cause d'un effet, pour avoir satisfait à ce que les progrès de la physique demandent de nous; on ne peut y avoir recours qu'en indiquant les loix qu'elle suit dans les effets qu'on lui soumet; & en général il faut plus s'appliquer à approfondir les loix de cet agent qu'à étendre son empire sans spécifier ses droits. Nous parlerons du corps de l'ouvrage dans le Mercure prochain.

On trouvera dans le discours que nous venons d'extraire, un style net & concis, de grandes recherches, des principes lumineux, une Logique exacte. L'Auteur, homme appliqué, modeste, vertueux, a des connoissances qui devroient le faire rechercher par les gens en place.

La pratique universelle pour la renovation des terriers & des droits seigneuriaux, contenant les questions les plus importantes sur cette matiere, & leurs décisions, tant pour les pays coutumiers que ceux régis par le Droit écrit; Ouvrage utile à tous les Seigneurs, tant laïques qu'ecclésiastiques, à leurs Intendans, Gens d'affaires, Receveurs & Régisseurs, de même qu'aux Notaires & Commissaires à terriers & autres Officiers : dans lequel on trouvera tout ce qui est nécessaire de sçavoir concer-

nant les péages & leur établissement; les foires & marchés, & leur origine; les chemins, les fleuves & rivieres; la pêche, tant des rivieres navigables que des étangs; la chasse & son origine; les garennes, les colombiers, & tout ce qui doit être pratiqué sur tes objets par les Apanagistes, Engagistes, Douairiers, Usufruitiers, Bénéficiers, Commandeurs de Malthe, Communautés ecclésiastiques & laïques, & tous gens de main-morte, Seigneurs particuliers; le tout accompagné de modeles & styles des procès verbaux de délits, saisies & reconnoissances à terriers. Par M. Edme de la Poix de Frémenville, Bailli des ville & Marquisat de la Palisse, Commissaire aux droits seigneuriaux; *in*-4°. *A Paris*, chez *Gissey*, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.

Cet ouvrage est si connu & si nécessaire, qu'il suffit de l'annoncer pour le faire rechercher.

Dictionnaire portatif des Théatres, contenant l'origine des différens théatres de Paris; le nom de toutes les pieces qui y ont été représentées depuis leur établissement, & des pieces jouées en province, ou qui ont simplement paru par la voie de l'impression depuis plus de trois siécles;

avec des anecdotes & des remarques sur la plûpart. Le nom & les particularités intéressantes de la vie des Auteurs, Musiciens, & Acteurs ; avec le catalogue de leurs ouvrages, & l'exposé de leurs talens. Une chronologie des Auteurs, des Musiciens & des Opéra ; avec une chronologie des pieces qui ont paru depuis vingt-cinq ans. *A Paris*, chez *Jombert*, rue Dauphine, à l'image Notre-Dame, 1754, *in*-8°. 1 vol. petit caractere, prix cinq livres.

Quelques corrections & des additions qu'on vient de joindre à ce Dictionnaire, le rendent encore plus intéressant, & nous engagent à l'annoncer de nouveau. On peut voir ce que nous en avons déja dit dans le Mercure du mois de Septembre de cette année.

Toute la France connoit le plan d'une Maison d'association. Il a rendu respectable M. de Chamousset aux yeux même de ceux qui ont trouvé ses idées chimeriques. Cet excellent citoyen vient de répondre à une critique qui a été faite de son projet. Sa lettre qui est de seize pages *in*-4°, est écrite avec cette force de raisonnement que pouvoit lui donner la bonté de sa cause, & avec cette chaleur de sentiment dont il a déja donné tant de preuves.

MÉMOIRES

MÉMOIRES du Marquis de Benavidès, dédiés à S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans; par M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon; troisieme & quatrieme parties. *A Paris*, chez *Jorry*, quai des Augustins; & chez *Duchesne*, rue S. Jacques, 1754.

On trouvera dans ce Roman de grands sentimens, & un style convenable au sujet.

DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût, vient de réimprimer l'Architecture des voûtes, ou l'art des traits & coupes des voûtes. Par le Pere Derand, Jésuite. Cet ouvrage qui jouit d'une grande réputation, & dont on a retouché les planches, est très-nécessaire à tous les Architectes, Maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de pierre, & à tous ceux qui se mêlent de l'Architecture militaire.

Le même Libraire distribue pour l'année 1755, les Almanachs suivans.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier historique & chronologique de tous les théatres: quatrieme partie, 1755. Chaque partie se vend séparément.

La France littéraire, ou Almanach des beaux Arts, contenant les noms & ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement.

Almanach des Corps des Marchands, arts, métiers & communautés du royaume.

Almanach ecclésiastique & historique.

Almanach de perte & gain, avec une table alphabétique de tous les Jeux qui se jouent en Europe.

Almanach dansant, chantant.

Almanach chantant du beau sexe, ou nouvelle Ethomancie des Dames.

Almanach chantant, ou nouvelles allégories & autres chansons sur tout ce qui appartient au Calendrier.

Nouvelle Lotterie d'Etrennes magiques.

Deux Almanachs de Fables en Vaudevilles.

Le Nostradamus moderne, en Vaudevilles.

Nouveau Calendrier du destin, précédé de tous les amusemens de Paris.

Nouvelles tablettes de Thalie, ou les promenades de Paris.

L'Oracle de Cythere, ou l'Almanach du Berger.

Etrennes des Amans.

Almanach des Francs-Maçons.

La Bagatelle ou Etrennes à tout le monde.

GISSEY, rue de la vieille Bouclerie, à l'arbre de Jessé, donne pour l'année 1755, les deux Almanachs suivans.

Etrennes hiſtoriques, ou mêlange curieux pour l'année 1755, contenant plusieurs remarques de chronologie & d'hiſtoire; enſemble les naiſſances & morts des Rois, Reines, Princes & Princeſſes de l'Europe, accompagnées d'époques & de remarques que l'on ne trouve point dans les autres calendriers; avec un recueil de diverſes matieres variées, utiles, curieuſes & amuſantes.

Almanach des curieux pour la même année, où les curieux trouveront la réponſe agréable des demandes les plus divertiſſantes, pour ſe réjouir dans les compagnies.

LETTRE écrite à M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon; par M. le Marquis d'Argens, Chambellan de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.

J'Ai été vivement mortifié, Monſieur, en apprenant le juſte ſujet que vous avez de vous plaindre de ce qui ſe trouve encore dans la nouvelle édition des Lettres Juives dont vous me parlez. Je vous jure, Monſieur, que je n'ai eu aucune connoiſſance de cette édition; & elle

me ſurprend d'autant plus, que j'étois à la veille d'en faire faire une par un Libraire d'Amſterdam, qui a acheté le droit de copie de cet ouvrage, & à qui cet accident ne peut être que très-deſavantageux. J'avois réſolu de mettre à la tête de mon ouvrage une préface que j'ai déja envoyée en Hollande, dans laquelle je rends à votre mérite perſonnel, à vos talens & à votre politeſſe la juſtice que leur doit tout homme équitable & éclairé. Mais comme il pourroit arriver aujourd'hui que l'édition d'Amſterdam fût retardée, & que je ſuis intéreſſé encore plus que vous ne l'êtes, que ma façon de penſer ſoit connue du public, & qu'il ſçache que la réflexion, un jugement plus mûr & la lecture de pluſieurs ouvrages très-ingénieux que vous avez compoſés depuis quinze ans, m'ont évidemment convaincu de la précipitation & du peu de juſteſſe de mon jugement; je vous prie, Monſieur, de vouloir communiquer la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, à M. l'Abbé Raynal, qui me fait la grace de m'accorder ſon amitié, & qui aura la bonté de vouloir la faire inſérer dans le premier Mercure.

Je ne ſçaurois vous exprimer, Monſieur, quel eſt mon chagrin. Je me rappelle ſans ceſſe que bien éloigné de ſuivre la maxime

des Auteurs qui cherchent à accabler d'injures ceux qui ont osé blâmer leurs ouvrages, j'ai toujours trouvé en vous, Monsieur, un défenseur; & dans le tems que vous aviez à vous plaindre de moi, vous ne vous en vengiez qu'en me rendant service. Votre conduite, Monsieur, m'a plus puni de mon impolitesse que les réponses les plus piquantes, & elle m'a convaincu que je ne pouvois trop dans toutes les occasions vous donner des marques de mon sincere attachement. Jugez donc de ma douleur, lorsque j'ai vû que l'imprudence de certains Libraires, en imprimant un livre sans consulter l'Auteur, renouvelloit une chose que je voudrois mettre, s'il étoit possible, dans un éternel oubli.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis d'Argens.

A Postdam, ce 5 *Octobre* 1754.

M. Morand, de l'Académie des Sciences, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, qui a autant de zéle pour le bien de l'humanité que de talent pour le procurer, nous a communiqué une ordonnance rendue par l'Impératrice de Russie, qui porte que » toutes les Sages femmes, tant à Moscou qu'à Petersbourg,

» devront être examinées par des Médecins
» & Chirurgiens experts, ainsi que par
» des Sages femmes jurées, après quoi on
» leur fera prêter serment suivant le for-
» mulaire joint à la même ordonnance. Le
» nombre de ces Sages femmes est fixé à
» quinze pour Moscou, & à dix pour Pé-
» tersbourg. A mesure qu'il y en aura de
» surnuméraires, on en fera passer une
» dans chaque ville du Gouvernement, &
» successivement dans les villes provincia-
» les, afin qu'avec le tems tout l'Empire
» soit pourvû de Sages femmes. Leur salai-
» re est reglé par une liste annexée à ladite
» Ordonnance, & chacun sera tenu de le
» payer sans contradiction. Outre les Sages
» femmes ordinaires, il y en aura deux à
» Moscou & deux à Pétersbourg pour tou-
» tes sortes de cas extraordinaires, lesquel-
» les seront aux gages de la Couronne.
» Celles de Moscou auront, la premiere
» deux cens roubles, & la seconde cent
» cinquante; celles de Pétersbourg, la pre-
» miere trois cens, & la seconde deux
» cens roubles par année. Chaque Sage
» femme jurée tiendra deux apprentives.
» Pour l'instruction fondamentale & la
» confirmation réguliere des Sages fem-
» mes, on établira tant à Moscou qu'à Pé-
» tersbourg, dans chacune de ces deux vil-

» les, une école sous l'inspection d'un Mé-
» decin & d'un Chirurgien, lesquels Méde-
» cins & Chirurgiens seront nommés *Pro-*
» *fesseurs en l'art d'accoucher*, & les Chirur-
» giens, Accoucheurs; ils seront aussi aux
» gages de la Couronne. Les premiers au-
» ront depuis trois cens jusqu'à six cens
» roubles, & les derniers entre deux cens
» & quatre cens roubles par année. Le Col-
» lége de Médecine ne demande pour tous
» ces frais & autres qu'une simple somme
» annuelle de trois mille roubles; laquelle
» somme devant être, comme de raison,
» supportée par le public, l'on a formé
» une taxe, dont la liste est de même join-
» te à l'Ordonnance, & en conséquence de
» laquelle chacun sera obligé de payer sui-
» vant le rang du mari de l'accouchée, sans
» exception de qui que ce soit, sous peine
» d'exécution. Cette somme sera avancée
» en trois termes annuellement par le tré-
» sor de la Couronne, au Collége de Mé-
» decine, qui en fera ensuite la restitution
» du produit de la taxe. Tout cet établis-
» sement est soumis à la direction du même
» Collége, qui est chargé aussi de la per-
» ception des deniers affectés à son usage.

BEAUX ARTS.

MEDAILLE pour la Place que l'on doit faire devant l'Eglise de S. Sulpice.

D'Un côté, la tête du Roi, avec cette inscription :

LUDOVICUS PIUS MUNIFICUS.

Revers. L'Eglise de S. Sulpice, avec la nouvelle place qu'on doit faire devant cette Eglise.

Legende. *Basilica & urbi additum decus.*
Exg. *S. Sulpitii area.*
M. D. LCCIV.

DÉCOUVERTE IMPORTANTE.

M. le Comte de Caylus, qui aime, qui pratique les Arts depuis long-tems, & qui leur a été utile de toutes les manieres possibles, a fait part au public dans l'Assemblée publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tenue le 12 Novembre dernier, d'une des plus belles découvertes qui ayent été faites depuis plusieurs siécles : il a retrouvé une des manieres de peindre des anciens. C'est le fruit de ses immenses recherches, & en-

core plus de ses profondes réflexions. Dès l'an 1745 il avoit donné une dissertation sur quelques passages de Pline qui concernoient les arts dépendans du dessein. Un de ces passages roule sur la facon de peindre pratiquée dans l'antiquité, mais inconnue de nos jours, que Pline nomme *peinture encaustique* *, & dont il distingue jusques à trois espéces.

Ces trois espéces, dans lesquelles le feu étoit nécessaire, n'ont aucun rapport avec l'émail, quoiqu'en disent les interpretes de Pline, plus sçavans que connoisseurs. M. de Caylus, après les avoir combattus dans sa dissertation de 1745, proposoit des conjectures vagues sur chacune des espéces de

* Le passage suivant est un de ceux qui ont mis M. de Caylus sur les voies qui l'ont mené à sa belle découverte.

Ceris pingere, ac picturam inurere qui primus excogitaverit, non constat. Quidam Aristidis inventum putant, postea consummatum à Praxitele. Sed aliquanto vetustiores encaustica pictura extitere, ut Polygnoti, & Nicanoris, & Arcesilai Pariorum. Lysippus quoque Æginæ picturæ suæ incripsit, ἐνέκαυσεν, quod profectò non fecisset, nisi encaustica inventa.

Pamphilus quoque Apellis præceptor non pinxisse tantum encausta, sed etiam docuisse traditur. Pausian Sicyonium primum in hoc genere nobilem. Brietis filius hic fuit, ejusdemque primo discipulus. Plinius, lib. 35. cap. XI.

peinture encaustique. Il entrevoyoit pourtant qu'il pourroit retrouver un jour la maniere de les pratiquer. Les expériences qu'il a faites depuis, & une lecture très-refléchie de Pline, lui ont fait découvrir la premiere des trois espéces. Nous en parlons avec d'autant plus d'assurance que nous avons vû, & que tout Paris a vû à l'Académie la démonstration de ce que nous avançons. M. de Caylus y a exposé un tableau qui a été dessiné d'après un buste antique de Minerve qui lui appartient, & colorié d'après nature. M. Vien, jeune Peintre, de grande réputation, n'y a employé que des cires chargées de couleurs : elles l'ont mis en état d'opérer avec autant de facilité que le mêlange de l'huile en peut procurer.

Quelque vif qu'ait été le desir que le public a montré pour connoître les détails d'une opération si curieuse, M. de Caylus a été forcé de les renvoyer, à cause de leur longueur, à un autre tems. Il s'est contenté d'avertir que cette façon de peindre oubliée depuis tant de siécles, fournit plus de secours que la maniere ordinaire pour la vérité de l'imitation, qu'elle donne plus d'éclat & de solidité aux couleurs où l'air ni les années ne doivent causer aucune altération, & qu'enfin on pourra retoucher

les ouvrages de ce genre long-tems après qu'ils auront paru, & même aussi souvent qu'on le voudra, sans craindre de faire jamais appercevoir la retouche, ni de fatiguer, moins encore de tourmenter la couleur.

De tels avantages paroissent à M. de Caylus confirmer ce que les auteurs ont écrit sur les effets de cette ancienne peinture. Il a observé que ces mêmes avantages pourront être mieux sentis par une plus longue suite de pratique. Dans tous les arts, les premiers essais ont des difficultés que levent enfin le genie des artistes. Cependant, les préparations une fois trouvées, M. Vien a réussi sans peine & promptement.

Les amateurs des arts & de l'antiquité doivent voir reparoître avec plaisir les moyens que plusieurs grands peintres de la Grece ont employés pour charmer & pour instruire les Grecs, c'est-à-dire les hommes dont le goût a été le plus délicat, le plus juste & le plus épuré.

On pourroit regarder, ce me semble, la gravûre comme une langue que tout le monde parle, mais dont peu de personnes connoissent les finesses. Comme on voit beaucoup de gens conserver des mots

d'habitude, ne ſçavoir pas ſuſpendre leur ton, s'exprimer avec monotonie, &c. on voit beaucoup de Graveurs qui prennent un trait ſans conſiderer l'eſprit de l'auteur, copient le trait ſervilement, mettent enſuite des ombres & des clairs à-peu-près dans les endroits indiqués par l'original, & croyent avoir fait une eſtampe ; on ne pourra même en douter, car le nom du Peintre ſera écrit au bas de la planche.

Les maîtres dont le talent eſt facile & l'ordonnance agréable, ſont d'autant plus expoſés au malheur de ces mauvaiſes traductions, que leurs compoſitions ſont plus deſirées, & que ces artiſtes étant aimés, on veut avoir tout ce qu'ils ont produit. J'ai vû plus d'une fois des hommes, même aſſez éclairés, rougir des mauvaiſes choſes qu'ils avoient raſſemblées, & dire pour excuſe : *il faut bien tout avoir*. On me dira que cette néceſſité pouſſée par-delà les bornes dans les recueils d'eſtampes, eſt un avantage pour ſoutenir & élever de jeunes Graveurs ; mais le plus ſouvent ils en abuſent ; ils travaillent ſans attention, & diſent, pour ſe conſoler de leur peu d'application ou de leur ignorance, le maître eſt aimé, on a déja beaucoup de ſes morceaux, il faudra que celui-ci entre dans la ſuite ; & l'ignorant ou le pareſſeux ſe

trouve en effet récompensé d'un travail dont il auroit mérité d'être puni, du moins du côté de l'argent. Ces raisons font que M. Boucher se trouve plus exposé qu'un autre à de pareils inconvéniens, & je le crois trop amateur de son talent pour n'être pas persuadé qu'il seroit charmé d'avoir toujours été aussi bien rendu qu'il vient de l'être par M. Daullé dans les deux ovales qui me restent à décrire. Ils représentent la *Musique Pastorale & les Amusemens de la campagne*; ce sont leurs titres.

Le jeune homme qui tient, dans le dernier, la corde d'un filet tendu pour prendre des oiseaux, n'allarme point le spectateur pour leur liberté; il n'est occupé avec raison, que de la jeune personne auprès de laquelle il est assis; elle paroît à son égard dans la même situation, & sur-tout ne point aimer cette chasse, à laquelle elle tourne absolument le dos. Le brillant des chairs, la dégradation du paysage, le travail des terrasses, & celui d'une fabrique placée au-dessus du filet, ne peuvent être mieux traités. Cependant il faut convenir que les mêmes beautés se trouvent non-seulement dans le morceau de la musique pastorale, mais que le grouppe des deux jeunes gens de sexe différent, dont il est composé, est plus riche de lumiere

qu'elle eſt répandue avec plus d'art & moins d'interruption. Ces deux pendans, traités en ovale dans le quarré, feront l'ornement de plus d'un cabinet, aujourd'hui que le nombre des eſtampes montées fait une riante décoration pour un très-grand nombre de perſonnes qui ne ſont point en état de ſatisfaire leur goût ſur une curioſité plus conſidérable.

On trouvera ces deux eſtampes chez *Daullé*, rue du Plâtre S. Jacques, & chez *Buldet*, rue de Geſvres.

BULDET, rue de Geſvres, au Grand cœur, vient de mettre en vente trois eſtampes gravées par Pelletier. La premiere d'après M. Natoire, repréſente *Jupiter & Caliſto*; la ſeconde & la troiſiéme d'après M. Pierre, repréſentent le *Marché de Tivoli*, & *l'Inconſtance punie*.

DANS le grand nombre d'amateurs qui ne poſſedent des chef-d'œuvres que pour eux, il s'en trouve quelques-uns qui cherchent à répandre le goût des arts, & qui communiquent volontiers au public tout ce qui peut l'éclairer. Un des plus ardens à répandre la lumiere, c'eſt M. le Comte de Vence. Son cabinet eſt ouvert à tous les Graveurs qui ont du talent & de la

probité. Il ne leur donne pas indifféremment ses tableaux ; mais il distribue à chacun ce qu'il peut bien rendre. Quoique ses choix ayent été fort heureux jusqu'ici, il en a peu fait qui ayent été aussi généralement approuvés que celui de M. Wille, Allemand, pour rendre un des plus beaux tableaux de Netscher.

Ce Peintre Allemand, établi dans les Pays-bas, n'a gueres fait que des portraits ; il jouit pourtant d'une très-grande réputation : c'est qu'il a réussi si parfaitement dans la maniere de traiter les étoffes, les satins sur-tout, que ses portraits ont mérité d'être mêlés avec les ouvrages des plus grands maîtres dans les principaux cabinets de l'Europe.

Quelque talent qu'eût Netscher pour le portrait, il ne s'y est pas tout-à-fait fixé, & il s'est quelquefois élevé jusqu'à l'histoire. La mort de Cléopatre est celui de ses tableaux qui est le plus connu. Outre le mérite qu'il a dans ses autres ouvrages, il y a jetté une expression & une noblesse qu'on cherchoit vainement dans les autres Peintres de son école.

M. Wille, déja très-connu par la beauté de son burin, a rendu ce beau tableau avec toute la force & les graces possibles. Cet habile Graveur demeure *quai*

des Augustins, à côté de l'Hôtel d'Auvergne.

Nos Graveurs auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont en Europe, s'ils s'attachoient plus souvent à rendre les tableaux des grands maîtres. On voit donc avec plaisir que P. B. Audran, qui porte un nom si recommandable dans l'art qu'il professe, s'est appliqué à nous donner deux planches, l'une d'après le Titien, qui représente *l'Apparition de Jesus-Christ aux Pelerins d'Emaüs*, & l'autre une *Descente de Croix*, dans laquelle le Poussin a fait sentir tout le mérite de son expression. Ces deux estampes sont dédiées à M. le Comte de Brulh. Ce Ministre & le Roi son maître, possédent les trésors de l'Italie; ils l'augmentent tous les jours, & bientôt on sera contraint de faire le voyage de Dresde pour acquerir les plus sûres connoissances dans la maniere des grands maîtres. Le jugement & les yeux ne sont formés que par la comparaison.

Audran demeure rue S. Jacques, à la ville de Paris, entre les rues de la Parcheminerie & du Foin.

LETTRE sur la statue de S. Augustin, par M. Pigalle.

MOn amour pour les Arts exige de moi, Monsieur, que j'annonce au Public les productions des grands hommes lorsque je les découvre : celle de M. Pigalle mérite les éloges de tous les connoisseurs. Il fit placer le 23 Août, dans l'Eglise des Petits Peres, une figure en marbre représentant S. Augustin en rochet, étole & chappe, avec sa mitre & sa crosse. Ce célébre Peré de l'Eglise tient sur la main gauche un livre ouvert, où on lit ces deux mots, *Augustini opera* ; & de la main droite il les offre au Seigneur dans son Temple. Cette statue a huit pieds de hauteur, & paroît cependant de grandeur naturelle : elle est d'un marbre de Gênes blanc, d'autant plus précieux qu'il n'y a pas une seule tache. Tout ce que la sagesse & la sagacité du plus habile artiste étoient capables d'exécuter, s'y trouve rendu avec la plus parfaite précision. On sent dans le caractere de la tête cet esprit divin qui animoit S. Augustin, & cette force avec laquelle il terrassoit les Hérétiques de son tems. Il n'étoit pas possible de mieux dé-

velopper cette figure. La correction du dessein & la hardiesse de l'exécution ne pouvoient pas être portées plus loin.

Quelques personnes avec lesquelles je me rencontrai aux Petits Peres, lorsque j'y vis cette admirable figure, trouverent mauvais que M. Pigalle ne l'eût point polie. Je leur représentai que c'étoit au contraire l'effet d'une supériorité de génie & de réflexion, en ce que le poli général d'une figure ôte les graces de l'expression ; qu'il seroit, par exemple, totalement contraire au bon goût de polir le linge, comme le rochet qui devoit être mat de couleur, & qu'il n'y avoit de susceptible du luisant du poli, que de certaines parties d'étoffes, telle que les paremens d'une chappe, sans quoi on remarqueroit une desagréable confusion entre le linge & les étoffes.

Cet ornement considérable de l'Eglise des Petits Peres est dû à la pieuse générosité de plusieurs personnes de très-grande considération : générosité sollicitée & obtenue par le Reverend Pere Felix, ancien Prieur de la Maison.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOISIN, Avocat en la Cour, rue du Four S. Eustache.

Méthode du Bureau typographique pour la Musique. Par M. Dumas.

CETTE invention qui date de l'année derniere, a eu des censeurs & des partisans. Nous allons discuter avec impartialité les raisons des uns & des autres. Il résultera de cet examen une lumiere suffisante pour mettre nos lecteurs en état de prononcer.

On impute à la méthode que nous annonçons, 1°. un ordre brouillé dans sa distribution. 2°. On prétend qu'elle exige dix années d'étude. 3°. On croit trouver la cause de cette perte de tems dans les opérations de double emploi dans les leçons. 4°. On dit la dépense du bureau indispensable à toute personne pour apprendre la Musique. Voici la réponse à ces objections.

Le Bureau typographique est divisé en trois parties. La premiere contient les élémens de la Musique renfermés dans trois colonnes. La seconde parcourt dix-huit colonnes, qui contiennent les cartes servant à l'usage convenable pour tracer les leçons notées dans la méthode. La troisieme remplit les neuf dernieres colonnes, qui font voir la preuve du progrès que l'on doit

avoir fait lorſqu'on y eſt parvenu ; & enfin la méthode de chanter dans la partition.

On a vû juſqu'à préſent au commencement du livre de M. Dumas, une grande carte qui préſentoit le plan général de ſon entrepriſe : elle ſera ſupprimée à l'avenir, pour ôter le prétexte qu'on a pris de faire entendre au public la néceſſité de la comprendre pour apprendre la Muſique.

Dans la premiere diviſion, on trouve à la premiere colonne les inſtructions concernant l'uſage des deux tables qui renferment les monoſyllabes ainſi rangées en forme d'échelle, la, ſi, ut, re, mi, fa, ſol, la, qui donnent à entendre par les plans ſuivans, qu'il s'agit dans la Muſique de dégrès & d'intervalles pour diſtinguer les ſons, & pour enſeigner le premier langage qui les caracteriſe.

La ſeconde colonne contient les inſtructions du détail de la portée muſicale. L'on y voit l'application des mêmes monoſyllabes pour enſeigner à un éleve le nom de chacun de ſes dégrès & du ſon qu'il indique. On y voit ſucceſſivement les huit poſitions des trois clefs de la Muſique, le tout en ordre dans chaque caſe, qui forme le plan général de cette colonne. L'Auteur a la ſatisfaction de voir que par ces ſimples monoſyllabes ſes éleves forment

aiſément toute eſpece de ſons, tant naturels que tranſpoſés, ſoit en montant ou en deſcendant, par les échelles des deux tons naturels d'a-mi-la & de c-ſol-ut, avantage qui eſt de la derniere conſéquence.

La troiſieme colonne ſubſtitue les notes de la Muſique aux monoſyllabes que l'on vient de pratiquer ſur la portée. On y fait connoître leur valeur par leurs différentes figures & par un détail très-bien circonſtancié.

L'Auteur n'a pas négligé de ſimplifier le moyen important de rendre ſenſible l'application du mouvement convenable à chaque note de différente figure. Dans cette vûe il a eu recours aux monoſyllabes dont nous avons parlé. Il ſuffit de les lire dans l'ordre qu'il preſcrit, pour remporter en peu de tems tout ce qu'il y a de plus difficile à apprendre dans les commencemens de la Muſique par toute autre voie.

Voilà qui ne s'accorde pas avec l'imputation d'une méthode brouillée dans ſa diſtribution, non plus qu'avec les dix années d'étude, puiſqu'on apprend dans cette méthode à pratiquer par de ſimples monoſyllabes, 1°. la nomination hardie des notes. 2°. La formation des ſons, tant naturels que tranſpoſés. 3°. Enfin les mouvemens précis & convenables à toutes les

différentes valeurs de notes. Ces difficultés levées, le reſte de la méthode devient un amuſement.

La ſeconde diviſion compriſe dans dix-huit colonnes, renferme le moyen de pratiquer un premier cours de leçons dans les tons naturels & tranſpoſés, ainſi que dans leur mode, pour perfectionner un éleve dans tout ce qu'il vient d'apprendre par les monoſyllabes, je veux dire, la plus parfaite exécution, tant du chant que des mouvemens qu'il puiſſe acquerir ſelon les ſignes de meſures, tant ſimples que composés.

L'accuſation du double emploi qu'on prétend être dans les leçons de M. Dumas, nous paroît hazardée par des perſonnes qui n'ont pas ſenti que la leçon naturelle que l'Auteur place au-deſſous d'une autre leçon tranſpoſée, doit ſervir à un éleve de modele dans la progreſſion de ſon échelle. D'ailleurs, il a prétendu favoriſer les perſonnes qui ne ſont pas dans l'uſage ou l'habitude de chanter ſans tranſpoſer.

Les nouvelles tables que M. Dumas préſente ici touchant les tranſpoſitions & leur origine, nous paroiſſent d'un très-bon uſage, ſur-tout celles par leſquelles il enſeigne la Muſique à toutes perſonnes, quelle voix qu'elles ayent, par le moyen d'une ſeule clef.

L'Auteur donne des regles distribuées par leçons dans l'ordre de demandes & de réponses, qui traitent non seulement des transpositions, mais encore des principes fondamentaux de la Musique, que tout habile concertant ne doit pas ignorer, ce qui n'a jamais été donné au public. Il fait précéder les deux tables qui présentent l'origine des transpositions, dans les exemplaires qu'il délivre à présent, par des instructions qui démontrent certains défauts où l'on est tombé pour n'avoir pas encore fait attention au principe qui les établit. Il donne ensuite la maniere de remédier à ces défauts.

Il termine enfin cette seconde partie par les régles, qui font connoître les tons naturels & transposés à l'aspect de la clef & des transpositions, lorsqu'elles lui sont appliquées, & non par la derniere note d'une leçon. Ce qui lui a donné lieu de représenter un plan des douze demi-tons, qui porte la preuve des instructions qu'il y a établi; comme aussi celle des vingt-quatre tons que la Musique renferme.

Par les deux tables suivantes il donne la derniere conviction de la véritable quantité de dièzes & de bémols qui convient aux tons; la relation tonique qu'elles font voir, en est la preuve. Elles sont établies

avec tant de solidité & de lumiere qu'elles donnent le moyen de baisser ou d'élever une piece de Musique un demi-ton plus haut ou plus bas qu'elle n'a été composée.

Enfin la troisieme division qui parcourt les neuf dernieres colonnes du Bureau, contient un second cours de leçons de Musique, qui servent de preuve au progrès qu'on doit avoir fait lorsqu'on y est parvenu. Ici on apprend à chanter, comme on appelle improprement, sans transposer. Nous disons improprement, parce qu'il paroît avec évidence que la transposition est inséparable du chant, & qu'il n'y a que la lecture qui puisse être naturelle. Le progrès en question consiste à sçavoir appliquer la clef & la transposition convenable à ces leçons, comme aussi les signes de mesures. Il y a encore deux tables à la fin du livre, par lesquelles on peut élever ou baisser toutes les leçons de ce second cours, dans tous les tons de la Musique.

Il ne reste donc plus qu'à refuter la prétendue nécessité de faire la dépense du Bureau, pour apprendre la Musique. Voici comment s'exprime l'Auteur dans le feuillet de sa méthode qui précéde la grande carte. *L'usage du Bureau ayant été imaginé en faveur de la jeunesse, les personnes plus avancées en âge peuvent parfaitement apprendre*

la

Aux piéges de l'erreur la vérité ravie,
Par la vivacité de ses feux éclatans,
Répandra sa splendeur même au-delà des tems.

CHANSON.

Dialogue entre deux Bergeres.

JE crains que Tircis ne m'engage,
Je ne réponds plus de mon cœur;
En vain l'amoureux esclavage
Me fait peur;
Je le sens trop, ah je partage
Son ardeur.

Réponse.

Tircis vous aime, il faut se rendre;
Calmez d'un regard ses soupirs.
Mais pour augmenter d'un cœur tendre
Les desirs;
Faites-lui quelque tems attendre
Les plaisirs.

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique continue *les Fêtes de Thalie*. Ce spectacle, depuis le brillant début de Mlle Cohendet, attire plus de monde qu'il n'en attiroit d'abord. Le goût du Public pour la voix & le talent de la nouvelle Actrice est toujours très-vif. On retirera le 3 Décembre *les Fêtes de Thalie*, pour mettre *Thésée*.

Les Comédiens François sont tous réunis depuis le 18 de Novembre. Tandis qu'une partie faisoit les délices de la Cour à Fontainebleau, ceux qui étoient restés à Paris, soutenoient le théatre avec succès; & ils avoient de très-fortes représentations, quoiqu'ils ne donnassent que des pieces de répertoire. Mlle Clairon a beaucoup joué, & toujours supérieurement. Les rolles qu'elle a représentés pendant l'absence, sont *Agrippine* dans *Britannicus*, *Zaïre*, *Roxane* dans *Bajazet*, *Cléopatre* dans *Rodogune*, *Ariane*, *Pauline* dans *Polieucte*, *Phédre*, *la Reine* dans *Gustave*, *Alzire*, *Penelope* & *Médée*. Ces deux dernieres tragédies sont très-médiocres; on les donne moins fréquemment que celles des bons Auteurs. Penelope eut une chute marquée dans la nouveauté, à peine put-elle supporter six représentations, & elle a eu bien de la peine à se relever. Il y a apparence que cette tragédie auroit été abandonnée, si Baron, à sa rentrée au théatre, n'avoit voulu jouer les trois reconnoissances qui se trouvent dans le rolle d'Ulysse. Les deux premiers actes de Penelope sont extrêmement froids, la versification de toute la

piece est dure, prosaïque & presque toujours platte, les rolles épisodiques sont insupportables; il y a un personnage d'Yphise qu'on devroit supprimer, il est absolument inutile; & l'amour de Telemaque pour cette Princesse est ridicule. Il y a des endroits touchans dans les trois derniers actes; la reconnoissance du cinquiéme fait sur-tout un grand effet. Cette piece est difficile à bien rendre; elle exige le plus grand soin de la part des Acteurs, & principalement de la part de Penelope. Mlle Clairon y ravit tous les spectateurs. M. Lanoue qui est chargé du rolle d'Ulysse, s'en acquitte aussi très-bien. Le dénouement de Penelope devroit être en action au lieu d'être en récit. Il y a un autre défaut dans ce dénouement, c'est qu'Ulysse n'y paroît pas : on seroit bien aise de le revoir triomphant de ses ennemis, & paisible possesseur de ses Etats.

Il nous paroît que les connoisseurs estiment plus Médée que Penelope; les deux grands ressorts de la tragédie, la terreur & la pitié, s'y font sentir plus vivement. Il n'y a point de personnage épisodique; l'action en est simple & grande, & le sujet bien traité. Il y a des beautés dans tous les actes. Le quatrieme est frappant. Médée prête à poignarder ses enfans, & retenue par l'amour maternel, remplit tous les spectateurs d'effroi. Il seroit à souhaiter que le rolle de Jason fût moins foible & moins odieux. Les prétextes dont il se sert pour abandonner Médée, sont misérables; ils excitent une indignation générale. Les rolles de Créon & de Créuse ne sont gueres mieux faits, Longepierre a tout sacrifié à celui de Médée. Il y a quelquefois de l'élévation dans les vers de cette piece, il y a même des tours naturels & heureux, mais le style n'est pas soutenu. On voit que

l'Auteur s'est fatigué quand il a voulu mettre de la force & de la noblesse dans l'expression; son imagination s'épuise promptement. La tragédie de Médée fut reçue froidement lorsqu'elle fut mise au théatre en 1694, & cet ouvrage étoit presque oublié, lorsque les Comédiens en risquerent une reprise au mois de Septembre 1728. Mlle Balicour y remplissoit le principal rolle, & le succès en fut prodigieux, quoiqu'on ne le représentât que les Mardis & Vendredis, les deux jours de la semaine où la Comédie est le moins fréquentée. Depuis la retraite de Mlle Balicour, la tragédie de Médée s'est soutenue par les talens de Mlles Dumesnil & Clairon; & tant qu'il y aura de grandes Actrices au théatre, elle s'y maintiendra.

M. Molé a continué son début par les rolles d'Horace dans l'Ecole des femmes, de Scleucus dans Rodogune, de Fréderic dans Gustave, du Chevalier dans le Distrait, & de Charmant dans l'Oracle.

On a donné le Samedi 16, à la suite du *Mahomet* de M. de Voltaire, la petite Comédie de *la Pupille*. Mlle Guéant y a débuté pour la troisieme fois par le rolle de la Pupille; elle a joué le lendemain Mélite dans *le Philosophe marié*. On a trouvé qu'elle avoit la figure plus agréable & plus noble que jamais, & qu'elle avoit beaucoup acquis du côté du sentiment & de l'expression. Le public paroît desirer qu'elle soit reçue pour les rolles de seconde amoureuse.

Les Comédiens Italiens ont fait l'ouverture de leur théatre le Mercredi 13 Novembre par *l'Heureux stratagême*, très-ingénieuse Comédie Françoise, en trois actes, de M. de Marivaux; elle a été suivie de *Bastien & de Bastienne*. Le Jeudi 14

Ils ont repris, toujours avec succès, la *Servante Maîtresse*, dont voici l'extrait.

ACTEURS.

Pandolfe, vieillard,	*M. Rochard.*
Zerbine, sa servante,	*Mlle Favart.*
Scapin, son valet,	*Personnage muet.*

Pandolfe ouvre la scene par le monologue suivant ; il est assis devant une petite table.

AIR.

Long-tems attendre
Sans voir venir ;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir ;
Grand'peine prendre
Sans parvenir ;
Sont trois sujets d'aller se pendre.
C'est aussi se mocquer des gens ;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma servante enfin m'apporte
Mon chocolat ; elle n'a pas le tems.
Cependant il faut que je sorte :
Elle me dira, que m'importe ?
Oh ! c'en est trop ; je suis trop bon ;
Mais je vais prendre un autre ton.

Le vieillard appelle Zerbine de toutes ses forces. En se retournant il apperçoit Scapin, qui est entré sans dire mot, & qui se tient tranquillement derriere lui. Comme malgré les cris de son

maître, il ne s'empresse pas d'aller chercher Zerbine, Pandolphe est obligé de le pousser dehors par les épaules. Il continue ensuite de se plaindre de sa servante.

Récitatif accompagné.

Voilà pourtant, voilà comment
On fait soi-même son tourment.
Je trouve cette enfant qui me paroît gentille;
Je la demande à sa famille;
On! me la donne, & depuis ce moment
Je l'éleve comme ma fille.
Que m'en revient-il à présent?
Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente;
Capricieuse, impertinente,
Qu'il faut avant qu'il soit long-tems,
S'attendre enfin que la servante
Sera la maîtresse céans.
Oh! tout ceci m'impatiente.

Zerbine entre en disputant avec Scapin, & lui dit:

A I R.

Eh bien, finiras-tu, deux fois, trois fois;
Je n'en ai pas le tems, cela te doit suffire.

Pandolfe, à part.

Fort bien.

Zerbine.

Combien de fois faut-il te le redire?

Si ton maître est pressé faut-il que je le sois ?

Pandolfe, à part.

A merveille.

Zerbine.

Finis, Scapin; si tu m'en crois,
Ma patience enfin se lasse;
Si tu la réduis aux abois,
Je vais faire pleuvoir vingt soufflets sur ta face.

Elle se met en devoir de souffleter Scapin : Pandolfe l'arrête, & lui demande ce qui peut la mettre si fort en courroux; elle lui répond qu'elle ne veut pas souffrir que Scapin lui donne des leçons. Pandolfe a beau lui dire que c'est de sa part, & qu'il veut avoir son chocolat. Ce chocolat n'est point fait, & Zerbine n'a pas le tems d'en faire. Pandolfe impatienté, & hors de lui-même, fait beaucoup rire Scapin; Zerbine s'en offense, & Pandolfe avoue qu'on a raison de se mocquer de lui, mais il assure que tout ceci finira.

AIR.

Sans fin, sans cesse,
Nouveaux procès;
Et si, & mais,
Et oui, & non,
Tout sur ce ton;
Jamais, jamais, au grand jamais,
On n'est en paix.

à Scapin.

Mais que t'en semble à toi ?
Dois-je en crever, moi ?
Non, par ma foi.
Un jour viendra,
Qu'on se plaindra;
Qu'on gémira,
Quand on sera
Dans la détresse ;
On maudira
Son triste sort,
On sentira
Qu'on avoit tort.

à Scapin.

Qu'en penses-tu ? n'est-il pas vrai ?
Hai,
Dis, toi,
Quoi !
Oui, oui sur ma foi.
Sans fin, sans cesse, &c.

Pandolfe demande à Scapin sa canne & son épée pour sortir. Zerbine s'y oppose ; il faut encore que le vieillard en passe par là. L'insolence de sa servante lui fait prendre la résolution de se marier, fût-ce à une guenon. Zerbine le raille sur ce prétendu mariage, & lui dit que s'il se marie, il n'aura pas d'autre femme qu'elle. Cette imprudence redouble la colere de Pandolfe ; Zerbine insiste sur son projet.

Ma foi l'affaire est en bon train.

Zerbine demande ensuite à Pandolfe la permission de lui présenter son prétendu ; Pandolfe y consent. Cet homme lui fait peur par son air bourru & par ses grimaces. Le vieillard commence à plaindre Zerbine de tomber en de pareilles mains. Le Capitaine garde un silence obstiné en présence de Pandolfe, qui s'en étonne. Zerbine promet en le tirant à l'écart de le faire parler ; la réponse qu'elle rapporte est que le Capitaine demande à Pandolfe la dot de sa future, puisqu'il lui a tenu lieu de pere : Pandolfe, plus surpris que jamais, dit qu'il aille se promener. Le faux Capitaine fait semblant d'entrer en fureur, & menace Pandolfe en grinçant les dents. Pandolfe appelle Scapin à son secours : Scapin qui ne songe plus au personnage de Capitaine qu'il étoit obligé de faire, veut accourir, & Zerbine le retient. Pandolfe qui a perdu tout à fait la tête, se propose pour époux à Zerbine si elle veut congédier le Capitaine.

Zerbine, en le regardant tendrement.

Vous, Monsieur !

Pandolfe, vivement.

Oui, ma chere, il n'est plus tems de feindre ;
A cet aveu tu sçais à la fin me contraindre.
Je t'aime, je t'adore, & je suis comme un fou ;
Prends ma main, prends mon cœur, prends mon bien, & renvoie
Ce maudit spadassin, ce franc oiseau de proie,
A qui Satan puisse tordre le cou.

Zerbine.

Ah ! mon cher maître, en conſcience,
Vous méritez la préférence ;
Je vous la donne, & c'eſt de très-grand cœur ;
Voilà ma main, vous êtes le vainqueur.

Pandolfe.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ;
Attends qu'il ſoit ſorti de ma maiſon.

Zerbine.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ;
Je vais d'un mot le mettre à la raiſon.
à Scapin.
Scapin, tu peux quitter cet attirail fantaſque ;
Nous n'avons plus beſoin de maſque.
Scapin ſe découvre en riant aux éclats.

Pandolfe.

Comment, coquin, c'eſt toi !

Zerbine.

De quoi vous plaignez-vous ;
Quand vous devez ma main à ſon adreſſe ?

Pandolfe.

Il eſt vrai, je ne puis me fâcher d'une piece
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.

Zerbine.

Elle remplit aussi les miens, mon cher époux.

à part.

J'étois servante, & je deviens maîtresse.

La piece finit par un duo en dialogue de Pandolfe & de Zerbine.

Tous les amateurs ont été si contens de la traduction de la *Serva padrona*, qu'ils invitent M. Borans à vouloir bien traduire les autres intermedes Italiens qui ont réussi.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert Spirituel qui fut exécuté le premier Novembre, fête de tous les Saints, commença par une symphonie de M. Labbé fils ; ensuite *Cantate Domino*, motet à grand chœur de Lalande, dans lequel Mlle Cohendet chanta le récit *Viderunt*. Mlle Lepri chanta un air Italien. M. Palanca joua un concerto de la composition del Signor Bessozzi. Mlle Lepri chanta un second air Italien. Le Concert finit par *De profundis*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, le 19 Septembre.

Les diverses secousses de tremblement de terre qu'on a essuyées ici pendant quatorze jours, ont fait de grands ravages dans cette ville. Il y a des rues dans lesquelles il ne subsiste plus aucune maison. Presque tous les bâtimens du Serail ont considérablement souffert, & deux pavillons, situés à l'extrêmité des jardins, sont totalement renversés. Par la secousse du 3, plusieurs Mosquées, entre autres celle de Sainte Sophie, ont été fort endommagées, ainsi qu'un grand nombre d'autres édifices publics. Le tremblement du 14 a ruiné la moitié du quartier des Janissaires. En quelques endroits la terre s'est entr'ouverte, & des Palais entiers ont été abîmés. On compte que par ces différens accidens il a péri deux mille personnes. La crainte d'un semblable sort a fait fuir la plupart des habitans, & le Grand Seigneur suivi du grand Visir & des principaux Officiers de la Porte, partit le 16, pour se retirer dans une de ses maisons sur le bord du grand canal.

DU NORD.

De Petersbourg, le 3 Octobre.

Avant-hier sur le midi, la Grande Duchesse sentit quelques douleurs. Une demi-heure après elle

accoucha d'un Prince, dont la naissance fut annoncée au peuple par les salves réitérées du canon de la citadelle & de l'Amirauté. La Grande Duchesse se porte aussi bien qu'on puisse le desirer, de même que le jeune Prince, qui a été ondoyé, & nommé *Paul*.

De Coppenhague, *le 27 Octobre*.

Le 23 de ce mois, le Roi fit l'honneur au Président Ogier, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, de dîner chez lui dans une maison de plaisance, que ce Ministre a fait orner avec beaucoup de goût. La table étoit de quinze couverts. Sa Majesté fit placer l'Ambassadrice à sa droite, & l'Ambassadeur à sa gauche. Les autres places furent remplies par les Ministres d'Etat, & par quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour. Une magnifique illumination & un très-beau feu d'artifice terminerent la fête. La décoration du feu représentoit un arc de triomphe, sur le fronton duquel étoit le chiffre du Roi, avec cette inscription : *Friderico V. Pio, Felici, P. P. Optimo Principi.* De chaque côté de cette décoration s'élevoient cinq grandes pyramides. Elles étoient liées ensemble par des guirlandes, & chargées chacune d'un cartouche contenant quelque enblême relatif aux vertus de Sa Majesté, ou le tableau allégorique de quelqu'un des établissemens qu'elle a faits pour l'augmentation du commerce, & pour le progrès des arts. Des vases à l'antique étoient placés dans les entre-deux des pyramides. L'artifice occupoit toute la longueur de la décoration; & du milieu, ainsi que des extrêmités, on voyoit sortir sans interruption des gerbes de feu. On découvroit à travers les arcades de l'arc de triomphe une perspec-

tive de pots à feu, de trois cens pas de longueur. Le Roi, en se retirant, témoigna à l'Ambassadeur & à l'Ambassadrice combien il étoit satisfait de la réception qu'ils lui avoient faite.

ALLEMAGNE.

De Schloshoff, le 27 Septembre.

Les fêtes que le Prince de Saxe Hildburghausen a données à leurs Majestés Impériales, ont été si éclatantes, que le public en verra sans doute avec plaisir la relation. L'Empereur & l'Impératrice étant arrivés le 23 de ce mois vers une heure après midi au Château de Hoff, dînerent à une table de quarante-deux couverts. Après le repas, le Prince de Saxe-Hildburghausen conduisit l'Empereur & l'Impératrice dans le parc. Leurs Majestés Impériales s'étant promenées pendant quelque temps dans des allées pratiquées en forme de labyrinthes, furent agréablement surprises de voir paroître tout à coup un théâtre de verdure. Une symphonie se fit entendre, & elle fut suivie d'une pastorale italienne, intitulée *Il vero Omaggio*. Des cors de chasse, des trompettes, des hautbois, & des flutes, répétoient par intervalles, dans les bosquets voisins, les airs que deux Actrices avoient chantés. Sur le soir l'Empereur & l'Impératrice retournerent au Château, où leurs Majestés Impériales virent représenter un Opera, qui avoit pour titre *l'Isola dishabitata*. Le lendemain après-midi, elles se rendirent en carrosse sur les bords de la riviere de Mark; elles y trouverent une barque construite sur le modele du *Bucentaure* de Venise, dans laquelle elles entrerent. L'appartement qu'on y avoit préparé pour leurs Majestés,

avoit trente-deux croisées, ornées de rideaux de moire d'argent, garnis de franges & de houppes d'or. La peinture, la sculpture & la dorure concouroient à l'embellissement de toutes les parties, tant intérieures qu'extérieures, de cet appartement. De chaque côté de la barque pendoit un riche tapis avec des franges d'argent, flottant sur la surface des eaux. Quarante bateaux sculptés & dorés, dont chacun étoit conduit par un pilote & quatre rameurs habillés en matelots Vénitiens, suivoient cette barque. Toute cette petite flotte étoit précédée d'une autre barque, représentant le Jardin des *Hespérides*, sur laquelle quatre Nymphes, accompagnées d'un harmonieux orchestre, chantoient des vers à la louange de leurs Majestés. Lorsqu'on eut navigé une demi-heure, on apperçut à droite sur le rivage une salle de verdure, qu'entouroit une galerie soutenue par une colonade. L'Empereur & l'Impératrice ayant mis pied à terre, découvrirent de l'autre côté de la riviere, au bas d'une haute montagne, trois arcs de triomphe, composés chacun de trois arcades. Sur celui du milieu on voyoit la statue de *Diane*, qui sembloit donner ses ordres pour la chasse. Plusieurs trompettes, cors & autres instrumens, placés sur diverses collines, firent retentir les airs de leurs fanfares. Aussi-tôt il partit du haut de la montagne six cens cinquante cerfs, qui, chassés par une armée de paysans vêtus uniformément, se précipiterent au travers des arcades des arcs de triomphe dans la riviere, la traverserent à la nage, & se réfugierent dans la prairie, où étoit la salle dont nous venons de parler. Leurs Majestés pendant une heure s'amuserent de ce spectacle. Comme elles ne voulurent tuer aucun de ces animaux, on baissa les toiles qui formoient l'en-

teinte, & ils se sauverent dans les bois des environs. Quelques momens après on vit sortir d'un palais élevé dans le fond de la prairie, un nombre prodigieux de loups, de renards & de marcassins, dont une partie fut tuée par leurs Majestés & par les Archiducs. La chasse étant finie, l'Empereur & l'Impératrice retournerent au Château, pour assister à un nouvel Opera, intitulé *I Cinesi*. Les décorations qui formoient un cabinet chinois, étoient toutes de crystal; l'art avec lequel elles étoient éclairées excita l'admiration de toute la Cour. L'Opera fut suivi d'un souper splendide & d'un grand bal. Le 25 le Prince de Saxe Hildburghausen après le dîner, donna à leurs Majestés Impériales le divertissement d'une joûte sur un étang, dont la situation étoit des plus favorables par les collines qui l'environnent. De part & d'autre l'étang étoit bordé d'arcades de verdure, soutenues par deux rangs de colonnes, & surmontées par des pyramides. Au milieu de la chaussée on avoit construit des loges pour leurs Majestés & pour leur suite. Vis-à-vis, à la queue de l'étang, une perspective peinte trompoit tellement les yeux, qu'on croyoit voir des jardins d'une immense étendue. Vers le centre de l'étang s'élevoient neuf arcades. On avoit placé sur celle du milieu un orchestre rempli de toutes sortes d'instrumens. Plus loin étoient six rochers, sur lesquels on voyoit divers animaux déguisés en arlequins, en polichinelles & en pantalons. Dès que les timballes & les trompettes eurent donné le signal, huit bateaux chargés de masques de différens caracteres, se mirent en mouvement. La joûte commença, & l'adresse avec laquelle les Joûteurs exécuterent leurs manoeuvres charma tous les spectateurs. Après ce divertissement la

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

SECOND VOLUME.

A PARIS,

Chez
- CHAUBERT, rue du Hurepoix.
- JEAN DE NULLY, au Palais.
- PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-neuf.
- DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'ADRESSE du Mercure est à M. LUTTON, Commis au recouvrement du Mercure, rue Ste Anne, Butte S. Roch, vis-à-vis la rue Clos-Georgeot, entre deux Selliers, au second; pour remettre à M. de Boissy, de l'Académie Françoise.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la Poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit Sr Lutton, Commis au Mercure; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'ils payeront; sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet Ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le Sr Lutton les Mardi, Mercredi & Jeudi de chaque semaine, l'après-midi.

PRIX XXX SOLS.

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE. 1754.

SECOND VOLUME.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE

A M. ***

A Vous l'apôtre du plaisir,
A vous l'enfant de la paresse,
Damon, dont le premier soupir
Fut en naissant pour la sagesse ;
Je vous écris, moi paresseux,
Moi, comme vous, voluptueux ;
Mais qui dans la fleur de mon âge

N'ayant pas l'honneur d'être un sage,
En suis peut-être plus heureux.
A mes Lares je sacrifie ;
Venez, le front orné de fleurs,
Ami, célébrer cette orgie.
Bacchus, Thémire & la Folie
En doivent faire les honneurs.
Cette Thémire si brillante,
Aimable & chere à tous les deux ;
Mene la troupe sémillante
Des ris, des graces & des jeux ;
Et pour assurer la victoire
Que lui promettent ses beaux yeux ;
Elle prétend d'un bon vin vieux
Chez moi demain verser à boire.
Que de voluptés, que de feux
Naîtront de la mousse légere
Du Frontignan, du Condrieux
Et des regards de la Bergere !
Le vieux Seneque, par humeur ;
Médit du vin, de la tendresse
Et des plaisirs de toute espéce ;
Je suis son humble serviteur.
Moi je ne trouve mon bonheur
Que dans le changement d'yvresse.
Soyons bien fous, bien amoureux :
Que loin de nous le Diable emporte
Ces gens de bien si vertueux :
Quand nous boirons demain, je veux

Que la raison reste à la porte
Pour écarter tous les fâcheux . . . :
Traiter ainsi votre Déesse,
Ah ! je vous demande pardon :
Dans les beaux siécles de la Grece
Le Goût naquit de la Raison :
Il étudia sous Platon,
Et vint se polir chez Pétrone.
Maintenant dans votre maison
Il va fonder une Sorbonne
Pour professer cette leçon :
» Donnez à l'aimable sagesse
» Chez les Amours un libre accès ;
» En banissant la folle yvresse,
» Mere du trouble & des excès,
» Elle ménage à la tendresse
» De nouveaux feux & des desirs,
» Et dans le sein de la molesse
» Fait naître la délicatesse
» Pour embellir tous nos plaisirs.

VERS

Pour mettre sur le collier d'un petit chien.

D'Iris je suis le chien fidele ;
Elle est mon plaisir , moi le sien :
A me voler vous ne gagneriez rien ;
Car je ne vivrois pas sans elle.

Autres sur le même sujet.

JE ne dis point, *cent écus à gagner* ;
Si tu me portes chez Hortense :
Un plus grand prix je te veux assigner ;
Tu la verras, voilà ta récompense.

IDÉE DES PROGRÈS

De la Philosophie en France.

LA Philosophie est de toutes les sciences celle qui a fait les progrès les plus rapides de nos jours ; les autres connoissances n'ont pas été portées à un dégré de perfection plus haut que dans les beaux siécles de la Grece & de Rome. Les ressources de l'art sont bornées ; l'esprit humain ne faisant que se replier sur lui-même, a bientôt parcouru la petite sphere de ses idées, & trouvé les limites que la main éternelle a prescrites à son activité. Au lieu que la nature est un abysme où l'œil du Philosophe se perd sans en trouver jamais le fond ; c'est une carriere immense & dont l'immensité semble augmenter à mesure qu'on y pénétre plus avant. Les Philosophes modernes, qui semblent avoir marché à pas de géans dans cette carriere, & qui ont laissé les anciens si loin derriere eux, n'ont fait que nous montrer le but ; les nouvelles lumieres qu'ils ont portées dans la nuit de la nature n'ont pas été assez vives pour nous conduire à la vérité, & n'ont guere servi qu'à

nous éclairer sur l'intervalle énorme qui nous en séparoit encore. Mais si le méchanisme de l'univers est toujours un secret pour nous, du moins pouvons-nous nous flatter d'être sur la bonne route pour le découvrir ou pour sentir l'impossibilité d'y réussir. Les François ne sont pas ceux qui ont eu le moins de part aux progrès de la philosophie; le grand Descartes qui a si bien mérité d'en être appellé le pere, a ouvert le premier la carriere, & a servi de guide aux philosophes qui l'ont suivi.

On sçait assez le despotisme avec lequel la philosophie d'Aristote regnoit sur les bancs de l'école; le fanatisme pour ses décisions étoit monté au plus haut point de l'extravagance; on ne cherchoit plus à concilier ses principes avec les phénomenes de la nature qui les contredisoient, c'étoit les phénomenes que l'on vouloit adapter à ces principes. Quelques bons esprits avoient connu les absurdités du péripatetisme, & avoient fait de vains efforts pour en réformer les abus: cette philosophie qu'on avoit eu raison d'admirer dans des siécles d'engourdissement & de barbarie de l'esprit humain, avoit été consacrée par le tems, l'ignorance & le pédantisme. Bacon parut; ce grand homme vit les entraves que cette supersti-

tion ridicule mettoit à la raison ; il osa proposer de refondre le systême des connoissances humaines, & démontra la nécessité d'une nouvelle méthode pour étudier la nature. Ce que l'illustre Anglois n'avoit fait qu'entrevoir, Descartes l'exécuta : il détruisit de fond en comble le péripatétisme, & chercha à élever un nouveau systême sur d'autres fondemens.

Il n'y avoit alors que l'astronomie & les mathématiques qui fussent cultivées avec succès, les autres parties de la philosophie étoient presque abandonnées ; d'ailleurs elles étoient entierement détachées les unes des autres, & traitées séparément : un astronome n'étoit qu'astronome, un géometre n'étoit que géometre, un médecin n'étoit que médecin, un métaphysicien n'étoit rien. Descartes apperçut les rapports qui lioient ces différentes connoissances, & les secours qu'elles devoient se prêter l'une à l'autre ; il rapprocha ces membres épars, & n'en fit qu'un seul corps de science.

Il appliqua l'algebre à la géométrie, & la géométrie à la physique : c'est à cette idée sublime, à ce coup de génie qu'il faut rapporter les progrès étonnans qu'on a fait dans les sciences physico-mathématiques. On peut dire qu'il a créé la métaphysique,

par la diſtinction auſſi ſimple que lumineuſe des deux ſubſtances ; diſtinction qui anéantit les diſputes frivoles & ridicules des métaphyſiciens ſcholaſtiques ſur la nature de l'ame, & par ſon admirable méthode, à laquelle nous devons peut-être cet eſprit philoſophique qui s'eſt développé dans ſon ſiécle, & a fait des progrès ſi ſenſibles dans le nôtre. Il a pris la géométrie où les anciens l'avoient laiſſée, & en a reculé bien loin les limites. Enfin il a répandu une nouvelle lumiere par-tout ; mais elle n'a guere ſervi qu'à ceux qui ſont venus après lui, & ne l'a pas empêché de s'égarer. Il auroit deviné la nature ſi elle avoit pû ſe deviner ; mais il falloit l'obſerver, & il n'en a pas eu le tems : ſes erreurs appartiennent à la foibleſſe de l'humanité & à l'ignorance de ſon ſiécle ; mais ſes découvertes ne ſont qu'à lui : ainſi en abandonnant ſes idées fauſſes, reſpectons toujours ſon génie, admirable même lorſqu'il s'eſt trompé. L'hypotheſe brillante des tourbillons, ſi célébre, ſi combattue, & ſi bien détruite par les nouvelles obſervations, ne ſeroit ſûrement pas entrée dans la tête d'un homme médiocre ; ſon ſyſtême ſur l'ame des bêtes, regardé communément comme une plaiſanterie, & ridicule aux yeux de bien des

gens, est à mon avis une idée plus sérieuse, & qui s'étend plus loin qu'on ne pense, lorsqu'on la considere dans tous ses rapports : demandez-le à Bayle, & au médecin Lami.

Je me suis beaucoup étendu sur Descartes, parce qu'on commence à oublier tout ce qu'on lui doit. Comme la plupart de ses ouvrages ne sont plus d'une grande utilité, parce qu'on a été plus loin que lui, on ne se souvient plus que sans lui, peut-être on seroit encore dans les ténébres. Lorsqu'il a paru, la philosophie étoit une terre en friche : elle n'a pas produit beaucoup de fruits sous ses mains ; mais il en a arraché les ronces, il l'a préparée, & a appris à la rendre féconde : en est-ce trop peu pour mériter notre reconnoissance ? Je ne peux m'empêcher de le regarder comme un homme rare, qui subjugué par l'impulsion du génie, étoit né pour faire une révolution, & dont les découvertes seront une des plus brillantes époques de l'histoire de l'esprit humain.

Gassendi, contemporain de Descartes, mérite aussi une place honorable dans l'histoire de la philosophie, quoiqu'il n'ait pas travaillé avec beaucoup de succès pour elle. Né avec un génie extrêmement méthodique & une sagacité peu commune, il fut

révolté, comme Descartes, des absurdités de la scholastique : il la combattit avec vivacité, & voulut relever le systême d'Epicure, pour l'établir sur les débris de celui d'Aristote. Il employa beaucoup d'adresse & de subtilité pour expliquer la formation & la conservation de l'univers par le mouvement direct & la déclinaison des atômes. Il donna à cette hypothese un vernis d'orthodoxie, & toute la probabilité dont elle étoit susceptible ; mais cette secte des *atomistes* modernes ne fut pas nombreuse ; chimere pour chimere, on garda celle qui étoit déja établie, quoique plus absurde encore.

Le cartésianisme n'eut pas le même sort, parce qu'il étoit mieux fondé ; il fit une fortune étonnante dans toute l'Europe, il eut les adversaires & les sectateurs les plus distingués ; il fut proscrit en France, rétabli ensuite, & adopté avec empressement dès qu'il fut mieux connu.

Mrs Rohault & Regis furent les premiers qui le professerent en France, & ils le firent avec un succès & des applaudissemens singuliers. Mais le plus illustre partisan de Descartes fut sans doute le P. Malebranche, de l'Oratoire, physicien, géometre, & plus grand métaphysicien encore ; il ne prit que les principes de son

maître, & s'en servit en homme de génie. Il adopta son systême des tourbillons, après y avoir reformé beaucoup de choses, & le défendit avec vigueur. Dans la métaphysique il alla beaucoup plus loin que Descartes; ses principes le conduisirent à nier l'existence des corps, & s'il l'admit, ce fut parce que l'Ecriture Sainte le lui enseignoit : quelque singuliere que soit cette conclusion, on ne peut presque pas douter qu'il n'ait été de la meilleure foi du monde. Il prétendit démontrer que nous ne pouvions pas voir les objets hors de nous, encore moins dans nous, & que nous ne pouvions les appercevoir que dans Dieu. Il étaya ces idées abstraites de la métaphysique la plus subtile, d'une élocution pleine de force & de noblesse, & de l'imagination la plus brillante : mais malgré ces avantages, la profondeur & l'obscurité de ses idées garantirent de la séduction. Il faut une grande contention d'esprit & un grand goût de métaphysique pour le suivre dans ses spéculations; *ce sont des espéces de points indivisibles*, dit M. de Fontenelle : *si on ne les attrappe pas tout-à-fait juste, on les manque tout-à-fait.* Aussi le P. Mallebranche se plaignit-il beaucoup de n'être pas compris par ceux qui le critiquoient. On sçait que M. Arnaud attaqua son systême avec un acharnement des

moins philosophiques. M. Arnaud ne m'entend pas, disoit Mallebranche : *eh qui voulez-vous donc qui vous entende ?* lui répondit-on.

Le mallebranchisme a fait naître la secte des *immatérialistes*, fort peu reçue en France, mais qui a fait plus de progrès en Angleterre ; ces philosophes nient l'existence de la matiere, telle que nous la concevons, & même sa possibilité ; les illusions des sens sont leur grand argument ; ils prouvent très-bien que les qualités que nous regardons comme inhérentes aux corps, telles que la couleur, l'étendue, &c. ne sont que de pures idées de notre ame, qui n'existent point hors d'elle, & qui n'ont aucune analogie avec la nature des objets qui les excitent en nous. Les dialogues de Berkeley, ouvrage singulier, où l'on trouve une logique subtile avec beaucoup de simplicité, font voir combien ce systême est séduisant, quelque absurde qu'il paroisse au premier coup d'œil, & combien sont pressans les argumens sur lesquels il est établi. Quelques-uns poussent encore ces idées plus loin, & prétendent que chaque individu n'est sûr que de sa propre existence, & qu'il pourroit avoir toutes les idées & les sensations dont il est affecté, sans qu'il y eût aucun autre être

hors de lui ; c'est la secte des *Egoïstes* : quelque inaccessible qu'elle soit aux traits de la métaphysique, elle révolte trop les notions les plus simples pour trouver beaucoup de sectateurs.

M. de Fontenelle a peut-être mieux mérité de la philosophie que beaucoup de ceux qui l'ont enrichie de découvertes. *On ne voit que des dévots qui dégoûtent de la dévotion*, dit un de nos moralistes. Avant M. de Fontenelle on voyoit des philosophes qui dégoûtoient de la philosophie ; il fit voir que ce n'étoit pas la faute de la philosophie : il la dépouilla de cet air sauvage qui la rendoit si peu traitable ; il l'embellit des graces de son imagination, & il fit naître des fleurs où l'on ne soupçonnoit que des épines : son livre *de la pluralité des mondes* est un monument qui lui fera autant d'honneur qu'à l'esprit de la nation.

Qu'on me permette une digression à laquelle je ne peux me refuser, & que l'esprit de patriotisme m'arrache. Il y a long-tems qu'on accuse les François d'être legers & superficiels, & de ne faire qu'effleurer les sciences : les Anglois, dit-on, sont bien plus philosophes que nous : pourquoi ? parce qu'ils traitent la philosophie d'un air grave & serieux. Et moi je crois

que nous le sommes pour le moins autant qu'eux, précisément parce que nous la traitons légerement; il faut posséder bien nettement une matiere philosophique, pour la dégager des termes barbares, des idées abstruses, & des épines du calcul sous lesquels d'autres sont obligés de l'envelopper, & pour la réduire à un raisonnement simple, à des images sensibles, & aux expressions les plus communes, pour lui prêter même des ornemens : c'est ce que M. de Fontenelle, & d'autres après lui ont fait avec succès. Il y a des gens qui croyent que la sécheresse est essentielle aux ouvrages scientifiques, comme il y en a eu jadis qui ne croyoient pas qu'on pût être philosophe sans avoir une barbe sale & un manteau déchiré. Cet esprit de superficie qu'on nous reproche, n'est que le vernis de nos ouvrages qui ne nuit point à leur solidité. La raison toute nue a souvent l'air rebutant; nos écrivains la rendent aimable en la parant de fleurs : c'est le vase dont on frotte les bords de miel, pour faire avaler à un enfant un remède salutaire : aux yeux du philosophe, les hommes ordinaires sont-ils autre chose que des enfans ?

Le cartésianisme commençoit à être reçu assez généralement, sur tout en France, lorsque le newtonianisme parut, & vint

partager les esprits. Comme les ouvrages de Newton paroissoient inaccessibles sans le secours de la plus sublime géométrie, son systême ne fut pas répandu d'abord, & resta quelque tems entre les mains de quelques adeptes. M. de Maupertuis a été le premier qui en a donné quelques essais dans notre langue; mais il étoit réservé à un homme qui ne s'étoit fait qu'un jeu de la physique & de la géométrie, de le produire au grand jour : c'est M. de Voltaire. Il donna ses *Elémens de la philosophie de Newton*, ouvrage écrit avec la précision, l'élégance & la netteté qui lui sont propres. Ce livre fit une sensation prodigieuse, & par le nom de l'Auteur, & par les nouveautés philosophiques qu'il mettoit sous les yeux du public. D'abord les géometres que M. de V. humilioit, & les beaux esprits qu'il avoit humiliés dès long-tems, se déchaînerent à l'unisson contre lui; il paroissoit inconcevable qu'un homme qui avoit fait de beaux vers pût être géometre & physicien : on ne peut pas mieux parler, disoit-on, de ce qu'on n'entend pas; comme si l'esprit, en philosophie, pouvoit suppléer aux lumieres. Pour apprécier le mérite de cet ouvrage & la prévention ridicule de certaines gens qui ne sont pas même en état de le lire, il faut

jetter les yeux sur les critiques qu'on en fit dans le tems. Cette multitude de fautes énormes qu'on devoit mettre au grand jour, se réduisirent à des erreurs légeres, à quelques mauvaises épigrammes, à des objections vagues, & dont la plûpart tomboient sur Newton, & non pas sur M. de Voltaire. D'ailleurs quand il n'auroit pas bien saisi Newton dans quelques détails, quel est le physicien qui puisse se flatter de ne l'avoir jamais manqué ? Le reproche le mieux fondé qu'on ait fait à M. de Voltaire, c'est peut-être sur la maniere peu avantageuse dont il a parlé de Descartes : je ne peux pas mieux faire que de rapporter ici quelques reflexions du P. Castel à ce sujet (Mem. de Trev. Octob. 1739.).

» M. de Voltaire a si fort honoré notre » nation par ses propres talens, qu'elle » peut bien lui pardonner le peu d'hon» neur qu'elle lui enleve en rabaissant » Descartes. En faveur de M. de Voltaire » poëte, on devroit juger moins rigoureu» sement M. de Voltaire philosophe ; & » en prenant les choses du bon côté, en» core est-ce une louable entreprise d'avoir » osé s'enfoncer si avant dans des matie» res si épineuses, au mépris de toutes ces » fleurs qu'il pouvoit s'amuser à cueillir si » agréablement, & toujours prêtes à éclore

» sous sa main ; & n'est-ce rien que la cé» lébrité qu'il a donnée à la philosophie ; » & par conséquent aux philosophes ; l'oc» casion même qu'il donne aux cartésiens » de triompher du grand Newton ?

Le Newtonianisme une fois mis au grand jour, fit sur les esprits des impressions bien différentes ; il fut adopté des uns & attaqué par d'autres avec une égale vivacité. Comme il battoit en ruine le cartésianisme, les Cartésiens se mirent sur la défensive. M. Privat de Molieres, bon géometre & assez subtil physicien, fut celui qui défendit les tourbillons avec le plus de succès : il sentit bien qu'ils étoient en défaut dans beaucoup de phénomènes, & il les réforma en habile homme ; il les adapta aux nouvelles expériences avec adresse, & il fit servir à confirmer son systême les mêmes observations que les Newtoniens apportoient pour le détruire. Malgré tous ses efforts cependant, les tourbillons tomberent dans un discrédit total, & on peut dire qu'ils ont poussé les derniers soupirs entre les mains de M. de Fontenelle, dont *La Théorie des tourbillons* sera vraisemblablement le dernier ouvrage qu'on fera en leur faveur.

Quelque absurdités métaphysiques que le Newtonianisme entraîne après lui, on

ne peut nier que ce ſyſtême ne ſoit bien ſéduiſant ; il ſemble n'être fondé que ſur des faits & des démonſtrations. La facilité admirable avec laquelle il explique les mouvemens des corps céleſtes & beaucoup de phénomenes juſques-là inacceſſibles, la fineſſe & la mutitude des obſervations qui en font la baſe, & un grand étalage de calcul, en ont imposé ; on n'a pas voulu voir l'illuſion de quelques expériences, & le peu de liaiſon de certains faits avec les inductions que Newton en tire pour établir ſes principes ; enfin la ruine des tourbillons & la néceſſité d'un ſyſtême pour le vulgaire des philoſophes, tout cela a beaucoup favoriſé l'établiſſement de la nouvelle phyſique.

Peu de tems après, Madame la Marquiſe du Chaſtelet vint auſſi ſe mettre ſur les rangs, & oppoſer Leibnitz à Newton. Leibnitz, commenté par M. Wolf, avoit fait beaucoup de fortune en Allemagne ; quelques idées métaphyſiques, de ſimples projections éparſes dans ſes ouvrages, ſe ſont étendues ſous la main de M. Wolf, & ont donné matiere à beaucoup de gros volumes, dans leſquels il a remis en honneur le goût des définitions, & les termes barbares de l'école combinés avec une méthode ſéchement géométrique. Leibnitz

n'a pas été si heureux en France, quoique Madame du Chastelet lui eût donné un air plus François dans ses *Institutions de physique.* Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode, de noblesse & de précision; mais il ne fit pas beaucoup de prosélites, & on ne jugea pas à propos de croire aux *Monades* sur la parole de Madame du Chastelet. Cette femme illustre a laissé entre les mains de M. de Clairault une traduction Françoise du grand ouvrage de Newton, avec des commentaires très-profonds sur ce que les mathématiques ont de plus sublime; ce livre est prêt à paroître. Madame du Chastelet & cette célébre Mlle *Agnesi*, qui professe les mathématiques à Boulogne, & qui a donné il y quelques années un excellent ouvrage d'analyse, sont des phénomenes qui feront honneur au beau sexe, à la géométrie & notre siécle.

Quoique Newton l'ait emporté sur Descartes & Leibnitz, il s'en faut cependant bien qu'il ait subjugué tous les esprits; il a encore en France des adversaires bien redoutables. Il y a trop de choses dans son systême qui font de la peine à la raison, pour ne pas révolter tous ceux qui croyent encore que la méthode de Descartes est la seule qui puisse nous conduire à la vérité,

s'il nous eſt donné d'y atteindre.

Toutes ces diſputes philoſophiques ont éclairé les eſprits, le goût des ſyſtêmes s'eſt perdu, & a fait place à un ſcepticiſme raiſonné & modéré, fort généralement répandu, & d'autant mieux établi qu'il n'eſt ni l'effet de l'ignorance, ni une affectation de ſingularité; c'eſt peut-être auſſi ce qui nuira le plus aux progrès de la philoſophie. Il faut donner l'eſſor à l'imagination pour aller loin : les plus grandes découvertes de ſpéculation ne ſont gueres que des heureuſes témérités du génie, & les plus habiles philoſophes ont été des gens à ſyſtêmes : ce n'eſt qu'à force de s'égarer en eſſayant différentes routes, que l'on rencontrera la bonne.

Il eſt vrai que la voye des expériences, quoique la plus lente, eſt bien plus sûre & plus commode; c'eſt auſſi celle qu'a priſe l'Académie des Sciences : elle a déclaré qu'elle n'adoptoit aucun ſyſtême. Le tems d'en faire un n'eſt pas encore arrivé, il faut attendre que l'on ait aſſez de matériaux pour bâtir un ſyſtême général de l'univers; ce n'eſt qu'en amaſſant des obſervations & en établiſſant des faits, que l'on pourra y parvenir. On s'eſt donc jetté principalement du côté de la phyſique expérimentale, comme la partie de la philo-

sophie dont l'utilité est plus sensible.

Bacon, Galilée & Torricelli ont jetté les fondemens de la physique expérimentale; le premier par des vûes neuves & sublimes; Galilée par sa théorie de l'accélération du mouvement dans la chûte des corps; & Torricelli par ses expériences sur la pesanteur de l'air. Ces découvertes importantes ont porté dans la physique une nouvelle lumiere, que les Boyle, les Pascal, les Newton, &c. ont encore étendue bien au-delà : ce sont des veines heureuses qui ont conduit à des mines fécondes.

Le goût des expériences s'est répandu chez toutes les nations sçavantes, & il est cultivé aujourd'hui avec beaucoup de soin & de succès. Parmi ceux qui peuvent être cités dans ce genre, on s'attend bien à voir le nom de M. de Reaumur, qui a fait des recherches approfondies sur plusieurs parties de la physique, & principalement sur l'histoire naturelle. Observateur exact & infatigable, les plus petits détails n'échapperent pas à la finesse & à la sagacité qu'il porte dans tous ses procédés : son *Histoire des insectes*, avec beaucoup de longueurs, est remplie de choses neuves, utiles & délicates. Zélé pour le bien public, il n'a pas dédaigné de consacrer ses talens à des objets, petits en apparence, mais qui tendent

à perfectionner les arts méchaniques, ou à prévenir quelques besoins de la société. Les moyens de faire une nouvelle teinture, d'augmenter la fécondité des terres, de garantir les étoffes des teignes, de conserver des œufs frais pendant trois à quatre mois, voilà les objets de sa curiosité & de son travail. Des vûes aussi sages & aussi estimables devroient servir d'exemple à beaucoup de sçavans, qui croiroient s'avilir par de semblables détails, & qui sacrifient à des recherches brillantes des recherches plus utiles, mais obscures. M. de Reaumur ne trouve pas dans tous ses concitoyens les mêmes dispositions à rendre justice à ses travaux, mais il les trouvera dans sa nation; & sa réputation ne peut être blessée par les petites épigrammes & le mépris affecté de quelques personnes qui, ce me semble, n'ont pas pris conseil de leurs lumieres & de leur philosophie.

C'est bien ici le lieu de rendre à un philosophe citoyen l'hommage que méritent ses talens & l'emploi respectable qu'il en fait; je parle de M. Duhamel, de l'Académie des Sciences, à qui nous devons l'excellent *Traité de la culture des terres*, dont les principes sont si peu connus & mériteroient tant de l'être. Il a réuni ses lumieres & ses observations aux découvertes

des

des Anglois, qui dans cette partie essentielle sont bien faits pour être nos maîtres & nos modeles. Il a cherché les moyens de conserver les grains dans les greniers ; il a imaginé une charrue d'une construction neuve & fort commode, qui abrege beaucoup les travaux des laboureurs, cette portion du peuple la plus nécessaire & la plus misérable. Les principes de M. Duhamel sont simples & évidens ; on lui a rendu justice : mais c'est peu d'être loué, il veut être utile ; & ce ne seroit pas la premiere fois qu'un philosophe auroit parlé, qu'on auroit trouvé qu'il a raison, & que ses avis n'auroient pas été suivis. Quoiqu'il en soit, on ne doit pas se lasser de travailler à la perfection de l'agriculture, qui en ouvrant dans l'Etat une nouvelle source de richesses réelles & permanentes, donneroit à notre commerce le plus grand avantage, & presque le seul qui lui manque sur celui de nos voisins.

Si quelqu'un a eu l'esprit de systême dans notre siécle, je crois que c'est M. de Buffon : une tête philosophe, des vûes grandes, une imagination forte & lumineuse, & l'art de saisir les analogies ; voilà ce qu'il m'a semblé appercevoir dans l'*Histoire naturelle*, & ce qui forme, si je ne me trompe, l'esprit de systême. M. de Buf-

ſon, qui par un ſtyle riche, élégant, harmonieux, plein de nobleſſe & de poëſie, efface Platon & Mallebranche ; & donne à la philoſophie un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu, n'a pas été plus heureux que Deſcartes dans ſes conjectures ſur l'origine du monde & la génération des animaux. Mais ſi l'hiſtoire de notre globe par M. de Buffon eſt un roman, c'eſt celui d'un habile phyſicien : ſon hypotheſe ſur la génération marque les bornes de nos lumieres dans cette matiere ténébreuſe, le deſeſpoir de la phyſique : ſes obſervations microſcopiques ſi délicates & ſi ſingulieres, ſeront peut-être plus utiles, parce qu'il eſt toujours utile de détruire des erreurs. Les anciens avoient cru, ſur de ſimples apparences peu approfondies, que la corruption pouvoit engendrer des animaux. Lorſque le microſcope, qui a élargi l'univers aux yeux des philoſophes, eut découvert à Hartzoeker & à Lewenhoek les animalcules qui ſe meuvent dans les liqueurs, on ſe moqua beaucoup des anciens, & il ne parut plus douteux que tous les êtres vivans ſont déja organiſés dans la ſemence, & qu'ils ne font que ſe développer & augmenter de volume. Mais ce principe reçu ſans conteſtation & avancé avec ce ton de confiance que donne trop ſouvent

la chaleur des premieres découvertes, s'est trouvé en défaut dans la reproduction merveilleuse des polypes, & il est anéanti aujourd'hui par les expériences de MM. de Buffon & de Needham; la production des petites anguilles qu'ils ont vû se former dans le bled niellé & dans d'autres infusions, remet en honneur l'opinion des anciens; nous avons cru voir une étincelle de lumiere, & nous rentrons dans une nuit plus sombre. Les animalcules spermatiques ne sont plus que de petites machines organisées & sans vie; il est vrai que les observations microscopiques sont trop susceptibles d'illusion pour qu'on ne s'en défie pas: celles de Lewenhoek ont été détruites par celles de M. de Buffon, celles-ci peuvent être détruites par d'autres; dans cette matiere obscure on finit, comme dans presque toutes les autres, par douter.

Les sectateurs de la philosophie corpusculaire ne pardonneront pas aisément à M. de Buffon d'avoir établi la possibilité de ses *moules intérieurs* sur la ruine du méchanisme universel, & d'avoir mieux aimé expliquer la circulation du sang, le jeu des muscles, en général toute l'économie animale par des qualités occultes semblables aux causes de la pesanteur, des attractions magnétiques, &c. que par des principes

purement méchaniques ; cela pourroit faire craindre, disent-ils, le retour du siécle d'Aristote. Epicure créa la physique corpusculaire ; ne voyant dans la nature que de la matiere & du mouvement, il ne chercha pas d'autres causes pour expliquer tous les phénomenes ; mais n'ayant pas encore assez de faits & d'observations, ce principe lui manqua dans l'application ; on crut pour lors que ce qu'on ne pouvoit pas expliquer par les loix du méchanisme ne s'opéroit pas par ces loix ; de là l'*horreur du vuide*, de-là l'*attraction*, *&c.*

L'attraction, *ce monstre métaphysique*, dont on ne peut plus se passer dans la physique céleste, s'est introduite aussi dans la chymie. Les affinités de M. Geoffroi ne sont que le même terme déguisé ; elles paroissent présenter une idée plus simple, & n'en sont pas moins inintelligibles. Nous devons aux Anglois cet abus de l'attraction, aussi bien que celui du calcul : ils réduisent tout en problêmes algébriques ; l'antique superstition sur la science mystérieuse des nombres semble renaître. Jean Craig a osé calculer les dégrés de probabilité des principes du christianisme, & le décroissement de cette probabilité : selon ses calculs, la religion ne peut plus durer que 1400 ans. L'estimable auteur de l'*Histoire*

critique de la philosophie a calculé aussi les dégrés de force de la certitude morale. Le Chevalier Petty, créateur de l'arithmétique politique, a cru pouvoir soumettre à l'algebre l'art même de gouverner les hommes. Le résultat de quelques-uns de ses calculs peut faire juger de leur solidité; il croit avoir démontré que le grand nombre des impôts ne sçauroit être nuisible à la société & au bien d'un Etat. Il a calculé ce que valoit un homme en Angleterre, & il l'a évalué à 1300 livres environ de notre monnoie. Un Philosophe sublime qui connoît bien le prix des hommes, ajoute qu'il y a des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien (*a*). La médecine n'a pas été à l'abri des excursions de la géométrie: aux aphorismes d'Hypocrate & de Boerhaave on a substitué des formules algébriques; on a voulu évaluer le mouvement des fluides dans le corps humain, la force des nerfs & des muscles considérés comme des cordes, des leviers d'un certain genre, des pistons, &c. Mais qu'avons nous gagné à ces abus de la géométrie? on l'a détournée de son véritable objet, & elle a eu le sort de l'esprit de notre nation: elle

(*a*) Esprit des loix, liv. XXIII. chap. XVII.

a perdu en profondeur ce qu'elle a gagné en superficie, & je ne doute pas qu'elle ne touche au moment de sa décadence, qui vient d'être prédite par un homme de beaucoup d'esprit. Cette science qui n'étoit qu'un instrument entre les mains de Descartes & de Newton, & qui n'est faite que pour en servir, étoit devenue une science orgueilleuse qui s'étoit élevée sur les débris des autres, sur ceux de la métaphysique sur tout, parce qu'il est bien plus facile d'apprendre à calculer qu'à raisonner. Il est bien à souhaiter que le goût abusif du calcul ne fasse plus d'obstacle au retour de la métaphysique, dont le flambeau peut seul nous éclairer sur les nouvelles erreurs que de fausses lumieres ont introduites, & qui retardent sensiblement les progrès de la philosophie.

MADRIGAL.

J'Avois brisé mes fers, & juré hautement
De n'aimer plus Climene ;
Mais en la revoyant j'ai renoué ma chaîne ;
Et rompu mon serment.
Ce n'étoit donc qu'un jeu que mon ressentiment ?
Climene a sur mon cœur conservé sa victoire,

Et je n'avois fait un serment
Que pour sa gloire.

L'Auteur de l'Esprit des loix nous a permis d'imprimer le morceau suivant qu'il a fait pour l'Académie de Nancy : cette fiction est si intéressante & si noble qu'il n'est pas possible de la lire sans aimer & sans admirer le grand Prince qui en est l'objet.

LISIMAQUE.

LOrsqu'Alexandre eut détruit l'Empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il étoit fils de Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce Prince rougir d'avoir Philippe pour pere : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils le virent prendre les mœurs, les habits & les manieres des Perses, & ils se reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriser ; mais on murmuroit dans l'armée, & l'on ne parloit pas.

Un Philosophe nommé Calisthene, avoit suivi le Roi dans son expédition : un jour qu'il le salua à la maniere des Grecs ; d'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne

m'adores pas ? Seigneur, lui dit Calisthene, vous êtes le maître de deux nations ; l'une esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, Seigneur, & ce nom vous l'avez élevé si haut que sans vous faire tort, il ne vous est plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ses vertus ; il étoit terrible dans sa colere, elle le rendoit cruel : il fit couper les pieds, le nez & les oreilles à Calisthene, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, & le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimois Calisthene, & de tous tems lorsque mes occupations me laissoient quelques heures de loisir, je les avois employées à l'écouter ; & si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisoient sur mon cœur. J'allai le voir : je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer, comme on enferme les bêtes féroces, pour avoir été le seul homme de l'armée.

Lisimaque, me dit-il, quand je suis

dans une situation qui demande de la force & du courage, je me crois en quelque maniere à ma place; en vérité si les Dieux ne m'avoient mis sur la terre que pour y mener une vie molle & voluptueuse, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une ame grande & immortelle : jouir des plaisis des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables; & si les Dieux ne nous ont fait que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, & ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas : quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage; mais au nom des Dieux, que ce soit pour la derniere fois, laissez-moi soutenir mes malheurs, & n'ayez pas la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Calisthene, lui dis-je, je vous verrai tous les jours : si le Roi vous voyoit abandonné des gens vertueux il n'auroit plus de remords, & commenceroit à vous croire coupable. Ah! j'espere qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que la crainte de ses châtimens me fait abandonner un ami.

Un jour Calisthene me dit : les Dieux immortels m'ont consolé, & depuis ce

tems je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines ; j'ai vû en songe le grand Jupiter, vous étiez auprès de lui, vous aviez un sceptre à la main & un bandeau royal sur le front ; il vous a montré à moi, & m'a dit : il te rendra heureux. L'émotion où j'étois m'a réveillé ; je me suis trouvé les mains au Ciel, & faisant des efforts pour dire : grand Jupiter, si Lisimaque doit regner, fais qu'il regne avec justice. Lisimaque, vous regnerez, croyez un homme qui doit être agréable aux Dieux, puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misere de Calisthene, que j'allois le voir, & que j'osois le plaindre, entra dans une nouvelle fureur : va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda j'écrivois ces mots à Calisthene : je vais mourir, toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit ; j'aurois souhaité d'adoucir les malheurs d'un homme tel que vous... Prexaque, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponse.

Lisimaque, si les Dieux ont résolu que vous regniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie; car les hommes ne resistent pas à la volonté des Dieux.

Cette lettre m'encouragea, & faisant réflexion que les hommes les plus heureux & les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, & de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avoit de si grandes promesses.

On me mena dans la carriere; un peuple immense étoit accouru pour être témoin de mon courage ou de ma frayeur: on me lâcha un lion furieux. J'avois plié mon manteau autour de mon bras; je lui présentai ce bras, il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai, & le jettai à mes pieds.

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuses, il admira ma résolution, & ce moment fut celui du retour de sa grande ame. Il me fit appeller, & me tendant la main: Lisimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne; ma colere n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. Je reçus les graces du Roi, j'adorai les décrets des Dieux, & j'attendis

leurs promesses sans les chercher ni les fuir.

Alexandre mourut, & toutes les nations furent sans maître. Les fils du Roi étoient dans l'enfance, & son frere Aridée n'en étoit pas encore sorti. Olimpias n'avoit que la hardiesse des ames foibles, & tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage. Roxane, Euricide, Statire étoient perdues dans la douleur ; tout le monde dans le Palais sçavoit gémir, & personne ne sçavoit regner. Les Capitaines d'Alexandre leverent donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'Empire, & chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues. Le sort me fit Roi d'Asie, & à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Calisthene. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, & ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre moi & les Dieux, je le retrouve entre mon peuple & moi. Je suis le Roi d'un peuple qui m'aime ; les peres de famille esperent la longueur de ma vie, comme celle de leurs enfans ; les enfans craignent de me perdre, comme ils craignent de perdre leur pere ; mes sujets sont heureux, & je le suis.

MADRIGAL.

De votre ſort, Iris, ſoyez charmée ;
Vos yeux brillent de mille appas :
Vous les avez trop beaux pour n'être point aimée,
Et trop tendres pour n'aimer pas.

COMPLIMENT

Fait à Mademoiſelle de Richelieu, par les Dames Religieuſes de l'Abbaye du Tréſor, dont elle avoit été quelques mois abſente.

Lorſque nous avons quitté le monde il n'y en a pas une de nous qui n'ait crû s'être ſauvée de toutes les agitations, de tous les attachemens, de toutes les inquiétudes qu'on y contracte, de toutes les ſortes d'intérêts qui viennent y ſurprendre : la paix de l'ame, diſions nous, eſt la récompenſe de celles qui habitent notre ſainte retraite ; nous n'y appartenons plus qu'à nos tranquilles & religieux exercices ; tout le reſte eſt étranger pour nous. Cependant nous nous trompions, Mademoiſelle ; vous

nous avez appris qu'il n'y a point d'asyle contre la nécessité de s'attacher à vous, quand on a le bonheur de vous connoître ; point d'asyle contre l'affliction de ne vous plus voir quand on vous a vûe ; point d'abri contre la douce impression que laissent les qualités de votre belle ame, les graces de votre esprit, & le charme de votre caractere. Enfin, Mademoiselle, vous nous avez appris qu'il falloit encore être plus chrétienne pour souffrir d'être privée de vous, qu'il n'est besoin de l'être pour oublier toute la terre : il est vrai qu'en nous affligeant de votre abscence, notre excuse auprès de Dieu étoit de regretter ce qu'il a fait de plus aimable & de plus digne d'être aimé, & ce qu'en toutes façons on peut appeller son plus bel ouvrage ; & sans doute que nos pleurs ne l'ont point offensé, puisqu'il vous rend à nos vœux. Sans doute il nous pardonnera l'excès de la joie où nous sommes, comme il nous a pardonné l'excès de la douleur où votre départ nous avoit plongées, & que justifioit aussi la tristesse de notre chere & respectable Abbesse, dont la satisfaction redouble encore la nôtre.

MADRIGAL.

Vous vous plaignez, Tircis, de ma rigueur ?
Hélas, n'en dois-je pas l'apparence à ma gloire !
Cependant j'ai beau faire ; on vous croit mon vainqueur :
Serez-vous donc, Tircis, le dernier à le croire ?

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Ces dialogues qu'on donne au public, sont très-anciens. Un Seigneur qui hérita, il y a quelque tems, d'un de ses parens, les trouva dans le château où ce parent étoit mort ; ils étoient confondus avec d'autres papiers extrêmement anciens aussi ; on n'en a changé que le langage gaulois, par lequel il paroît, au jugement de quelques sçavans, qu'il y a pour le moins quatre siécles qu'ils sont écrits. On ne sçait point non plus quel en est l'auteur ; tout ce qu'on en peut croire, c'est qu'ils ont servi à l'éducation de quelqu'un de nos Rois, ou de quelques Princes destinés à regner. Quoiqu'il en soit, en voici le premier, dont les détails sont assez simples. C'est un

Gouverneur & un jeune Prince qui s'entretiennent ensemble, tous deux apparemment sous des noms supposés, puisque le Prince a celui de *Théodose*, & le Gouverneur celui de *Théophile*.

PREMIER DIALOGUE.

Théophile.

Voici un lieu fort champêtre, Prince ; voulez-vous que nous nous y arrêtions ?

Théodose.

Comme il vous plaira.

Théophile.

Vous me paroissez aujourd'hui bien sérieux ; la promenade vous ennuie-t-elle ? Auriez-vous mieux aimé rester avec ces jeunes gens que nous venons de quitter ?

Théodose.

Mais je vous avoue qu'ils m'amusoient.

Théophile.

Vous me sçavez donc bien mauvais gré de vous avoir amené ici : n'est-il pas vrai que vous me trouvez dans mille momens un homme bien incommode ? je pense que

vous ne m'aimerez gueres quand vous serez débarrassé de moi.

Théodose.

Pourquoi me dites-vous cela ? vous vous trompez.

Théophile.

Combien de fois me suis-je apperçu que je vous fatiguois, que je vous étois desagréable ?

Théodose.

Ah ! desagréable, c'est trop dire : vous m'avez quelquefois gêné, contrarié, quelquefois fait faire des choses qui n'étoient pas de mon goût ; mais votre intention étoit bonne, & je ne suis pas assez injuste pour en être fâché contre vous.

Théophile.

C'est-à-dire que mes soins & mes attentions ne m'ont point encore brouillé avec vous ; que vous me pardonnez tout le zele & même toute la tendresse avec laquelle j'ai travaillé à votre éducation : voilà précisément ce que vous voulez bien oublier en ma faveur.

Théodose.

Ce n'est point là ma pensée, & vous

me faites une vraie chicanne ; je viens d'avouer que vous m'avez quelquefois chagriné, mais que je compte cela pour rien, que je n'y ſonge plus, que je n'en ai point de rancune ; que puis-je dire de plus ?

Théophile.

Jugez-en vous-même. Si quelqu'un vous voyoit dans un grand péril, qu'il ne pût vous en tirer, vous ſauver la vie qu'en vous faiſant une légere douleur, ſeroit-il juſte lorſque vous ſeriez hors de danger, de vous en tenir à lui dire, vous m'avez fait un petit mal, vous m'avez un peu trop preſſé le bras, mais je n'en ai point de rancune, & je vous le pardonne ?

Théodoſe.

Ah ! vous avez raiſon, il y auroit une ingratitude effroyable à ce que vous me dites là ; mais c'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion ici : je ne ſçache pas que vous m'ayez jamais ſauvé la vie.

Théophile.

Non, le ſervice que j'ai tâché de vous rendre eſt encore plus grand ; j'ai voulu vous ſauver du malheur de vivre ſans gloire. Je vous ai vû expoſé à des défauts qui auroient fait périr les qualités de votre

ame, & c'est à la plus noble partie de vous-même que j'ai, pour ainsi dire, tâché de conserver la vie. Je n'ai pû y réussir qu'en vous contrariant, qu'en vous gênant quelquefois : il vous en a coûté de petits chagrins ; c'est là cette légere douleur dont je parlois tout-à-l'heure : vous contentez-vous encore de dire, je n'y songe plus.

Théodose.

Non, Théophile, je me trompois, & je me dédis de tout mon cœur ; je vous ai en effet les plus grandes obligations.

Théophile.

Point du tout, je n'ai fait que mon devoir, mais il y a eu du courage à le faire : vous m'aimeriez bien davantage si je l'avois voulu ; il n'a tenu qu'à moi de vous être extrêmement agréable, & de gagner pour jamais vos bonnes graces ; ce n'eût été qu'à vos dépens, à la vérité.

Théodose.

A mes dépens, dites-vous ?

Théophile.

Oui, je n'avois qu'à vous trahir pour vous plaire, qu'à négliger votre instruction, qu'à laisser votre cœur & votre es-

prit devenir ce qu'ils auroient pû, qu'à vous abandonner à vos humeurs, à vos impatiences, à vos volontés impétueuses, à votre dégoût pour tout ce qui n'étoit pas dissipation & plaisir. Convenez-en, la moindre petite contradiction vous irritoit, vous étoit insupportable; & ce qui est encore pis, j'ai vû le tems où ceux qui vous entouroient, n'étoient précisément pour vous que des figures qui amusoient vos yeux; vous ne sçaviez pas que c'étoit des hommes qui pensoient, qui vous examinoient, qui vous jugeoient, qui ne demandoient qu'à vous aimer, qu'à pouvoir vous regarder comme l'objet de leur amour & de leur espérance. On peut vous dire cela aujourd'hui que vous n'êtes plus de même, & que vous vous montrez aimable; aussi vous aime-t-on, aussi ne voyez-vous autour de vous que des visages contens & charmés, que des respects mêlés d'applaudissement & de joie; mais je n'en suis pas mieux avec vous, moi, pour vous avoir appris à être bien avec tout le monde.

Théodose.

Laissons là ce que je vous ai répondu d'abord; je le desavoue; mais quand vous dites qu'il n'y avoit qu'à m'abandonner à mes défauts pour me plaire, que sçavez-

vous si je ne vous les aurois pas reprochés quelque jour ?

Théophile.

Non, Prince, non, il n'y avoit rien à craindre, vous ne les auriez jamais sçus ; il faut avoir des vertus pour s'appercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être fâché de n'en point avoir ; & des vertus, vous n'en auriez point eu : la maniere dont je vous aurois élevé y auroit mis bon ordre ; & ce lâche Gouverneur qui vous auroit épargné la peine de devenir vertueux & raisonnable, qui vous auroit laissé la misérable douceur de vous gâter tout à votre aise, vous seroit toujours resté dans l'esprit comme l'homme du monde le plus accommodant & du meilleur commerce, & non pas comme un homme à qui vous pardonnez tout au plus le bien qu'il vous a fait.

Théodose.

Vous en revenez toujours à un mot que j'ai dit sans réflexion.

Théophile.

Oui, Prince, je soupçonne quelquefois que vous ne m'aimez gueres, mais en revanche on vous aimera, & je suis content ; voilà ce que je vous devois à vous,

& ce que je devois à tout le monde. Vous souvenez-vous d'un trait de l'histoire romaine que nous lisions ce matin ? *Qu'il me tue, pourvû qu'il regne*, disoit Agrippine en parlant de Neron : & moi, j'ai dit sans comparaison, qu'il me haïsse pourvû qu'on l'aime, qu'il ait tort avec moi pourvû qu'il ne manque jamais à sa gloire, & qu'il n'ait tort ni avec la raison ni avec les vertus qu'il doit avoir.

Théodose.

Qu'il me haïsse, dites-vous ; vous n'y songez pas, Théophile ; en vérité, m'en soupçonnez-vous capable ?

Théophile.

La maniere dont vous vous récriez semble promettre qu'il n'en sera rien.

Théodose.

Je vous en convaincrai encore mieux dans les suites, soyez-en persuadé.

Théophile.

Je crois vous entendre, Prince, & je suis extrêmement touché de ce témoignage de votre bon cœur ; mais de grace, ne vous y trompez point ; je ne vous rappelle pas mes soins pour les vanter. Si je tâche

de vous y rendre sensible, c'est afin que vous les récompensiez de votre confiance & non pas de vos bienfaits. Nous allons bientôt nous quitter, & j'ai besoin aujourd'hui que vous m'aimiez un peu; mais c'est pour vous que j'en ai besoin, & non pas pour moi; c'est que vous m'en écouterez plus volontiers sur ce qui me reste à vous dire pour achever votre éducation.

Théodose.

Ah! parlez, Théophile, me voici, je vous assure, dans la disposition où vous me souhaitez; je sçai d'ailleurs que le tems presse, & que nous n'avons pas long-tems à demeurer ensemble.

Théophile.

Et vous attendez que je n'y sois plus; n'est-il vrai? vous n'aurez plus de Gouverneur, vous serez plus libre, & cela vous réjouit, convenez-en.

Théodose.

Franchement il pourroit bien y avoir quelque chose de ce que vous dites là, & le tout sans que je m'impatiente d'être avec vous; mais on aime à être le maître de ses actions.

Théophile.

Raiſonnons. Si juſqu'ici vous aviez été le maître abſolu des vôtres, vous n'en auriez peut-être pas fait une qui vous eût fait honneur; vous auriez gardé tous vos défauts, par exemple.

Théodoſe.

J'en ſerois bien fâché.

Théophile.

C'eſt donc un bonheur pour vous de n'avoir pas été votre maître. N'y a-t-il pas de danger que vous le ſoyez aujourd'hui? ne vous défiez-vous pas de l'extrême envie que vous avez de l'être? Votre raiſon a fait du progrès ſans doute; mais prenez garde: quand on eſt ſi impatient d'être défait de ſon Gouverneur, ne ſeroit-ce pas ſigne qu'on a encore beſoin de lui, qu'on n'eſt pas encore auſſi raiſonnable qu'on devroit l'être? car ſi on l'étoit, ce Gouverneur ne ſeroit plus ſi incommode, il ne gêneroit plus; on ſeroit toujours d'accord avec lui, il ne ſeroit plus que tenir compagnie: qu'en penſez-vous?

Théodoſe.

Je rêve à votre réflexion.

Théophile.

Théophile.

Il n'en eſt pas de vous comme d'un particulier de votre âge, votre liberté tire à bien d'autres conſéquences; on ſçaura bien empêcher ce particulier d'abuſer long-tems & à un certain point de la ſienne; mais qui eſt-ce qui vous empêchera d'abuſer de la vôtre? qui eſt-ce qui la réduira à de juſtes bornes? quels ſecours aura-t-on contre vous que vos vertus, votre raiſon, vos lumieres? & quoiqu'aujourd'hui vous ayez de tout cela, êtes-vous ſûr d'en avoir aſſez pour ne pas appréhender d'être parfaitement libre? Songez à ce que c'eſt qu'une liberté que votre âge & que l'impunité de l'abus que vous en pouvez faire, rendront ſi dangereuſe. Si vous n'étiez pas naturellement bon & généreux, ſi vous n'aviez pas le meilleur fond du monde, Prince, je ne vous tiendrois pas ce diſcours-là; mais c'eſt qu'avec vous il y a bien des reſſources, je vous connois, il n'y a que des réflexions à vous faire faire.

Théodoſe.

A la bonne heure, mais vous me faites trembler; je commence à craindre très-ſérieuſement de vous perdre.

Théophile.

Voilà une crainte qui me charme, elle part d'un sentiment qui vaut mieux que tous les Gouverneurs du monde : ah ! que je suis content, & qu'elle nous annonce une belle ame !

Théodose.

Il ne tiendra pas à moi que vous ne disiez vrai ; courage, mettons à profit le tems que nous avons à penser ensemble ; nous en reste-t-il beaucoup ?

Théophile.

Encore quelque mois.

Théodose.

Cela est bien court.

Théophile.

Je vous garantis que c'en sera plus qu'il n'en faut pour un Prince capable de cette réponse là, sur-tout avec un homme qui ne vous épargnera pas la vérité, d'autant plus que vous n'avez que ce petit espace de tems-ci pour l'entendre, & qu'après moi personne ne vous la dira peut-être ; vous allez tomber entre les mains de gens qui vous aimeront bien moins qu'ils n'au-

ront envie que vous les aimiez, qui ne voudront que vous plaire & non pas vous instruire, qui feront tout pour le plaisir de votre amour propre, & rien pour le profit de votre raison.

Théodose.

Mais n'y a-t-il pas d'honnêtes gens qui sont d'un caractere sûr, & d'un honneur à toute épreuve?

Théophile.

Oui, il y en a par-tout, quoique toujours en petit nombre.

Théodose.

Eh bien, j'aurai soin de me les attacher, de les encourager à me parler; je les préviendrai.

Théophile.

Vous le croyez que vous les préviendrez; mais si vous n'y prenez garde, je vous avertis que ce seront ceux qui auront le moins d'attrait pour vous, ceux pour qui vous aurez le moins d'inclination & que vous traiterez le plus froidement.

Théodose.

Froidement! moi qui me sens tant de disposition à les aimer, à les distinguer?

Théophile.

Eh ! vous ne la garderez pas cette disposition là, leur caractere vous l'ôtera. Et à propos de cela voulez-vous bien me dire ce que vous pensez de Sostene ? C'est un des hommes de la Cour que vous voyez le plus souvent.

Théodose.

Et un fort aimable homme, qui a toujours quelque chose d'obligeant à vous dire, & qui vous le dit avec grace, quoique d'un air simple & naturel. C'est un homme que j'aime à voir, malgré la différence de son âge au mien, & je suis persuadé qu'il m'aime un peu aussi. Je le sens à la maniere dont il m'aborde, dont il me parle, dont il écoute ce que je dis ; je n'ai point encore trouvé d'esprit plus liant, plus d'accord avec le mien.

Théophile.

Il est vrai.

Théodose.

Je ne pense pas de même de Philante,

Théophile.

Je vous crois.

Théodose.

Quelle différence ! celui-ci a un esprit roide & sérieux, je pense qu'il n'estime que lui, car il n'approuve jamais rien ; ou s'il approuve, c'est avec tant de réserve & d'un air si contraint, qu'on diroit qu'il a toujours peur de vous donner trop de vanité ; il est toujours de votre avis le moins qu'il peut, & il vaudroit autant qu'il n'en fût point du tout. Il y a quelques jours que pendant que vous étiez sur la terrasse il m'arriva de dire quelque chose dont tout le monde se mit à rire, comme d'une saillie assez plaisante ; lui seul baissa les yeux, en souriant à la vérité, mais d'un souris qui signifioit qu'on ne devoit pas rire.

Théophile.

Peut-être avoit-il raison.

Théodose.

Quoi ! raison contre tout le monde ? est-ce que jamais tout le monde a tort ? avoit-il plus d'esprit que trente personnes ?

Théophile.

Trente flateries font-elles une approbation ? décident-elles de quelque chose ?

Théodose.

Comme vous voudrez ; mais Philanse n'est pas mon homme.

Théophile.

Vous avez cependant tant de disposition à aimer les gens d'un caractere sûr & d'un honneur à toute epreuve ?

Théodose.

Assûrément, & je le dis encore.

Théophile.

Eh bien ! Philante est un de ces hommes que vous avez dessein de prévenir & de vous attacher.

Théodose.

Vous me surprenez, cet honnêteté-là a donc bien mauvaise grace à l'être.

Théophile.

Tous les honnêtes gens lui ressemblent, les graces de l'adulation & de la fausseté leur manquent à tous ; ils aiment mieux, quand il faut opter, être vertueux qu'agréables. Vous l'avez vû par Philante ; il n'a pu dans l'occasion & avec sa probité louer en vous que ce qu'il y a vû de loua-

ble, & a pris le parti de garder le silence sur ce qui ne l'étoit pas; la vérité ne lui a pas permis de donner à votre amour propre toutes les douceurs qu'il demandoit, & que Sostene lui a données sans scrupule: voilà ce qui vous a rebuté de Philante, ce qui vous l'a fait trouver si froid, si peu affectueux, si difficile à contenter; voilà ce caractere qui dans ses pareils vous paroîtra si sec, si austere, & si critique en comparaison de la souplesse des Sostene, avec qui vous contracterez un si grand besoin d'être applaudi, d'être encensé, je dirois presque d'être adoré.

Théodose.

Oh! vous en dites trop; me prendrai-je pour une divinité? me feront-ils accroire que j'en suis une.

Théophile.

Non, on ne va pas si loin, on ne sçauroit, & je pense que l'exemple de l'Empereur Caïus, dont nous lisions l'histoire ces jours passés, ne gâtera à présent personne.

Théodose.

Vous me parlez d'un extravagant, d'une tête naturellement folle.

Théophile.

Il est vrai ; mais malgré la foiblesse de sa tête, s'il n'avoit jamais été qu'un particulier, il ne seroit point tombé dans la folie qu'il eut, & ce fut la hauteur de sa place qui lui donna ce vertige. Aujourd'hui les conditions comme la sienne ne peuvent plus être si funestes à la raison, elles ne sçauroient faire des effets si terribles ; la religion, nos principes, nos lumieres ont rendu un pareil oubli de soi-même impossible, il n'y a plus moyen de s'égarer jusques-là, mais tout le danger n'est pas ôté, & si l'on n'y prend garde, il y a encore des étourdissemens où l'on peut tomber, & qui empêchent qu'on ne se connoisse : on ne se croit pas une divinité, mais on ne sçait pas trop ce qu'on est ni pour qui l'on se prend, on ne se définit point. Ce qui est certain, c'est qu'on se croit bien différent des autres hommes : on ne se dit pas, je suis d'une autre nature qu'eux ; mais de la maniere dont on l'entend, on se dit à peu près la la valeur de cela.

Theodose.

Attendez donc ; me tromperois-je quand je me croirai plus que les autres hommes ?

Théophile.

Non dans un ſens, vous êtes infiniment plus qu'eux ; dans un autre vous êtes préciſément ce qu'ils ſont.

Théodoſe.

Préciſement ce qu'ils ſont ! quoi ! le ſang dont je ſors....

Théophile.

Eſt conſacré à nos reſpects, & devenu le plus noble ſang du monde ; les hommes ſe ſont fait & ont dû ſe faire une loi inviolable de le reſpecter ; voilà ce qui vous met au-deſſus de nous. Mais dans la nature, votre ſang, le mien, celui de tous les hommes, c'eſt la même choſe ; nous le tirons tous d'une ſource commune ; voilà par où vous êtes ce que nous ſommes.

Théodoſe.

A la rigueur, ce que vous dites là eſt vrai ; mais il me ſemble qu'à préſent tout cela n'eſt plus de même, & qu'il faut raiſonner autrement ; car enfin penſez-vous de bonne foi qu'un valet de pied, qu'un homme du peuple eſt un homme comme moi, & que je ne ſuis qu'un homme comme lui ?

Théophile.

Oui, dans la nature.

Théodose.

Mais cette nature; est-il encore ici question d'elle? comment l'entendez-vous?

Théophile.

Tout simplement; il ne s'agit pas d'une pensée hardie, je ne hazarde rien, je ne fais point le Philosophe, & vous ne me soupçonnez pas de vouloir diminuer de vos prérogatives?

Théodose.

Ce n'est pas là ce que j'imagine.

Théophile.

Elles me sont cheres, parce que c'est vous qui les avez; elles me sont sacrées, parce que vous les tenez, non seulement des hommes, mais de Dieu même; sans compter que de toutes les façons de penser, la plus ridicule, la plus impertinente & la plus injuste seroit de vouloir déprimer la grandeur de certaines conditions absolument nécessaires. Mais à l'égard de ce que nous disions tout-à-l'heure, je parle en homme qui suit les lumieres du bon sens

le plus ordinaire, & la peine que vous avez à m'entendre, vient de ce que je vous disois tout à-l'heure, qui est que dans le rang où vous êtes on ne sçait pas trop pour qui l'on se prend; ce n'est pas que vous ayez eu encore à faire aux flateurs, j'ai tâché de vous en garantir, vous êtes né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit; cependant l'orgueil de ce rang vous a déja gagné; vous ne vous connoissez déja plus, & cela à cause de cet empressement qu'on a pour vous voir de ces respects que vous trouvez sur votre passage; il n'en a pas fallu davantage pour vous jetter dans une illusion, dont je suis sûr que vous allez rire vous-même.

Théodose.

Oh! je n'y manquerai pas, je vous promets d'en rire bien franchement si j'ai autant de tort que vous le dites: voyons, comment vous tirerez-vous de la comparaison du valet de pied?

Théophile.

Au lieu de lui, mettons un esclave.

Théodose.

C'est encore pis.

Théophile.

C'eſt que j'ai un fait amuſant à vous rapporter là-deſſus. J'ai lû, je ne ſçais plus dans quel endroit, qu'un Roi de l'Aſie encore plus grand par ſa ſageſſe que par ſa puiſſance, avoit un fils unique, que par un article d'un traité de paix il avoit été obligé de marier fort jeune. Ce fils avoit mille vertus ; c'étoit le Prince de la plus grande eſpérance, mais il avoit un défaut qui déparoit tout ; c'eſt qu'il ne daignoit s'humaniſer avec perſonne ; c'eſt qu'il avoit une ſi ſuperbe idée de ſa condition, qu'il auroit cru ſe deshonorer par le commerce des autres hommes, & qu'il les regardoit comme de viles créatures, qu'il traitoit doucement, parce qu'il étoit bon, mais qui n'exiſtoient que pour le ſervir, que pour lui obéir, & à qui il ne pouvoit décemment parler que pour leur apprendre ſes volontés, ſans y ſouffrir de replique ; car la moindre diſcuſſion lui paroiſſoit familiere & hardie, & il ſçavoit l'arrêter par un regard, ou par un mot qui faiſoit rentrer dans le néant dont on oſoit ſortir devant lui.

Théodoſe.

Ah ! la triſte & ridicule façon de vivre ;

Je prévois la fin de l'histoire, ce Prince là mourut d'ennui ?

Théophile.

Non; son orgueil le soutenoit; il lui tenoit compagnie. Son pere qui gémissoit de le voir de cette humeur là, & qui en sçavoit les conséquences, avoit beau lui dire tout ce qu'il imaginoit de mieux pour le rendre plus raisonnable là-dessus. Pour le guérir de cette petitesse d'esprit, il avoit beau se proposer pour exemple, lui qui étoit Roi, lui qui regnoit & qui étoit cependant si accessible, lui qui parloit à tout le monde, qui donnoit à tout le monde le droit de lui parler, & qui avoit autant d'amis qu'il avoit de sujets qui l'entouroient : rien ne touchoit le fils. Il écoutoit son pere; il le laissoit dire, mais comme un vieillard dont l'esprit avoit baissé par les années, & à l'âge duquel il falloit pardonner le peu de dignité qu'il y avoit dans ses remontrances.

Théodose.

Ce jeune Prince avoit donc été bien mal élevé ?

Théophile.

Peut-être son gouverneur l'avoit-il épar-

gné de peur d'en être haï. Quoiqu'il en soit, le Roi ne sçavoit plus comment s'y prendre, & desespéra d'avoir jamais la consolation de le corriger. Il le corrigea pourtant, sa tendresse ingénieuse lui en suggera un moyen qui lui réussit. Je vous ai dit que le Prince étoit marié; ajoutez à cela que la jeune Princesse touchoit à l'instant de lui donner un fils; du moins se flattoit-on que c'en seroit un. Oh! vous remarquerez qu'une de ses esclaves se trouvoit alors dans le même cas qu'elle, & n'attendoit aussi que le moment de mettre un enfant au monde. Le Roi qui avoit ses vûes, s'arrangea là-dessus, & prit des mesures que le hazard favorisa. Les deux meres eurent chacun un fils; & qui plus est, l'enfant royal & l'enfant esclave naquirent dans le même quart d'heure.

Théodose.

A quoi cela aboutira-t-il?

Théophile.

Le dernier (je parle de l'esclave) fut aussi-tôt porté dans l'appartement de la Princesse, & mis subtilement à côté du petit Prince; ils étoient tous deux accommodés l'un comme l'autre; on avoit seulement eu la précaution de distinguer le

petit Prince par une marque qui n'étoit sçûe que du Roi & de ses confidens. Deux enfans au lieu d'un, s'écria-t-on avec surprise dans l'appartement, & qu'est-ce que cela signifie ? qu'est-ce qui a osé apporter l'autre ? comment se trouve t-il là ? & puis à présent comment démêler le Prince ? jugez du bruit & de la rumeur.

Théodose.

L'aventure étoit embarrassante.

Théophile.

Sur ces entrefaites, le Prince impatient de voir son fils, arrive & demande qu'on le lui montre. Hélas ! Seigneur, on ne sçauroit, lui dit-on d'un air consterné ; il ne vous est né qu'un Prince, & nous venons de trouver deux enfans l'un auprès de l'autre ; les voilà, & de vous dire lequel des deux est votre fils, c'est ce qui nous est absolument impossible. Le Prince, en pâlissant, regarde ces deux enfans, & soupire de ne sçavoir à laquelle de ces petites masses de chair encore informes, il doit ou son amour ou son mépris. Eh ! quel est donc l'insolent qui a osé faire cet outrage au sang de ses maîtres, s'écria-t-il ? A peine achevoit-il cette exclamation, que tout-à-coup le Roi parut, suivi de trois

ou quatre des plus vénérables Seigneurs de l'Empire. Vous me paroissez bien agité, mon fils, lui dit le Roi : il me semble même avoir entendu que vous vous plaigniez d'un outrage ; de quoi est-il question ? Ah ! Seigneur, lui répondit le Prince, en lui montrant ses deux enfans, vous me voyez au desespoir : il n'y a point de supplice digne du crime dont il s'agit. J'ai perdu mon fils, on l'a confondu avec je ne sçais quelle vile créature qui m'empêche de le reconnoître. Sauvez-moi de l'affront de m'y tromper ; l'auteur de cet attentat n'est pas loin, qu'on le cherche, qu'on me venge, & que son supplice effraye toute la terre.

Théodose.

Ceci m'intéresse.

Théophile.

Il n'est pas nécessaire de le chercher : le voici, Prince ; c'est moi, dit alors froidement un de ces vénérables Seigneurs, & dans cette action que vous appellez un crime, je n'ai eu en vûe que votre gloire. Le Roi se plaint de ce que vous êtes trop fier, il gémit tous les jours de votre mépris pour le reste des hommes ; & moi, pour vous aider à le convaincre que vous avez

raison de les mépriser, & de les croire d'une nature bien au-dessous de la vôtre, j'ai fait enlever un enfant qui vient de naître, je l'ai fait mettre à côté de votre fils; afin de vous donner une occasion de prouver que tout confondus qu'ils sont, vous ne vous y tromperez pas, & que vous n'en verrez pas moins les caracteres de grandeur qui doivent distinguer votre auguste sang d'avec le vil sang des autres. Au surplus, je n'ai pas rendu la distinction bien difficile à faire; ce n'est pas même un enfant noble, c'est le fils d'un misérable esclave que vous voyez à côté du vôtre; ainsi la différence est si énorme entr'eux, que votre pénétration va se jouer de cette foible épreuve où je la mets.

Théodose.

Ah le malin vieillard!

Théophile.

Au reste, Seigneur, ajouta-t-il, je me suis menagé un moyen sûr de reconnoître votre fils, il n'est point confondu pour moi; mais s'il l'est pour vous, je vous avertis que rien ne m'engagera à vous le montrer, à moins que le Roi ne me l'ordonne. Seigneur, dit alors le Prince à son pere, d'un air un peu confus, & presque

la larme à l'œil, ordonnez-lui donc qu'il me le rende. Moi, Prince, lui repartit le Roi : faites-vous reflexion à ce que vous me demandez ? est-ce que la nature n'a point marqué votre fils ? si rien ne vous l'indique ici, si vous ne pouvez le retrouver sans que je m'en mêle, eh ! que deviendra l'opinion superbe que vous avez de votre sang ? il faudra donc renoncer à croire qu'il est d'une autre sorte que celui des autres, & convenir que la nature à cet égard n'a rien fait de particulier pour nous.

Théodose.

Il avoit plus d'esprit que moi, s'il répondit à cela.

Théophile.

L'histoire nous rapporte qu'il parut rêver un instant, & qu'ensuite il s'écria tout d'un coup, je me rends, Seigneur, c'en est fait : vous avez trouvé le secret de m'éclairer ; la nature ne fait que des hommes & point de Princes ; je conçois maintenant d'où mes droits tirent leur origine, je les faisois venir de trop loin, & je rougis de ma fierté passée. Aussi-tôt le vieux Seigneur alla prendre le petit Prince qu'il présenta à son pere, après avoir tiré de dessous les linges qui l'enveloppoient un

billet que le Roi lui-même y avoit mis pour le reconnoître. Le Prince, en pleurant de joie, embrassa son fils, remercia mille fois le vieux Seigneur qui avoit aidé le Roi dans cet innocent artifice, & voulut tout de suite qu'on lui apportât l'enfant esclave dont on s'étoit servi pour l'instruire, & qu'il embrassa à son tour, comme en reconnoissance du trait de lumiere qui venoit de le frapper. Je t'affranchis, lui dit-il, en le pressant entre ses bras; on t'élevera avec mon fils, je lui apprendrai ce que je te dois, tu lui serviras de leçon comme à moi, & tu me seras toujours cher, puisque c'est par toi que je suis devenu raisonnable.

Théodose.

Votre Prince me fait pleurer.

Théophile.

Ah! mon fils, s'écria alors le Roi, pénétré d'attendrissement, que vous êtes bien digne aujourd'hui d'être l'héritier d'un Empire! que tant de raison & que tant de grandeur vous vengent bien de l'erreur où vous étiez tombé!

Théodose.

Ah! que je suis content de votre hist

toire ; me voilà bien raccommodé avec la comparaiſon du valet-de-pied ; je lui ai autant d'obligation que le Prince en avoit au petit eſclave. Mais dites-moi, Théophile, ce que vous venez de dire, & qui eſt ſi vrai, tout le monde le ſçait-il comme il faut le ſçavoir ? Je cherche un peu à m'excuſer. La plupart de nos jeunes gens ne s'y trompent-ils pas auſſi ? je vois bien qu'ils me mettent au-deſſus d'eux, mais il me ſemble qu'ils ne croyent pas que tout homme, dans la nature, eſt leur ſemblable ; ils s'imaginent qu'elle a auſſi un ſang à part pour eux ; il n'eſt ni ſi beau ni ſi diſtingué que le mien, mais il n'eſt pas de l'eſpéce de celui des autres ; qu'en dites-vous ?

Théophile.

Que non-ſeulement ces jeunes gens ne ſçavent pas que tout eſt égal à cet égard, mais que des perſonnages très-graves & très-ſenſés l'oublient : je dis qu'ils l'oublient, car il eſt impoſſible qu'ils l'ignorent ; & ſi vous leur parlez de cette égalité, ils ne la nieront pas, mais ils ne la ſçavent que pour en diſcourir, & non pas pour la croire ; ce n'eſt pour eux qu'un trait d'érudition, qu'une morale de converſation, & non pas une vérité d'uſage.

Théodose.

J'ai encore une queſtion à vous faire : ne dit-on pas ſouvent, en parlant d'un homme qu'on eſtime, c'eſt un homme qui ſe reſſent de la nobleſſe de ſon ſang.

Théophile.

Oui, il y a des gens qui s'imaginent qu'un ſang tranſmis par un grand nombre d'ayeux nobles, qui ont été élevés dans la fierté de leur rang ; ils s'imaginent, dis-je, que ce ſang, tout venu qu'il eſt d'une ſource commune, a acquis en paſſant, de certaines impreſſions qui le diſtinguent d'un ſang reçu de beancoup d'ayeux d'une petite condition ; & il ſe pourroit bien effectivement que cela fît des différences : mais ces différences ſont-elles avantageuſes ? produiſent-elles des vertus ? contribuent-elles à rendre l'ame plus belle & plus raiſonnable ? & la nature là-deſſus ſuit-elle la vanité de notre opinion ? il y auroit bien de la viſion à le croire, d'autant plus qu'on a tant de preuves du contraire : ne voit-on pas des hommes du plus bas étage qui ſont des hommes admirables ?

Théodose.

Et l'histoire ne nous montre-t-elle pas de grands Seigneurs par la naissance qui avoient une ame indigne ? Allons, tout est dit sur cet article : la nature ne connoît pas les nobles, elle ne les exempte de rien, ils naissent souvent aussi infirmes de corps, aussi courts d'esprit.

Théodose.

Ils meurent de même, sans compter que la fortune se joue de leurs biens, de leurs honneurs, que leur famille s'éteint ou s'éclipse ; n'y a-t-il pas une infinité de races, & des plus illustres, qu'on a perdu de vûe, que la nature a continuées, mais que la fortune a quittées, & dont les descendans méconnus rampent apparemment dans la foule, labourent ou mendient ; pendant que de nouvelles races sorties de la poussiere, font aujourd'hui les fieres & les superbes, & s'éclipseront aussi, pour faire à leur tour place à d'autres, un peu plus tôt ou un peu plus tard ? c'est un cercle de vicissitudes qui enveloppe tout le monde, c'est par tout miseres communes.

Théodose.

Changeons de matiere ; je me sens trop

humilié de m'être trompé là-dessus, je n'étois gueres Prince alors.

Théophile.

En revanche vous l'êtes aujourd'hui beaucoup. Mais il se fait tard ; rentrons, Prince, & demain, si vous voulez, nous reprendrons la même conversation.

Le Dialogue qu'on vient de lire est de M. de Marivaux. Il n'y a personne qui ne sente que des développemens de cette nature sont très-propres à rendre plus raisonnables & meilleurs ceux que leur naissance appelle au trône. Nous prévoyons avec joie que l'Auteur ne pourra pas se refuser au desir que le public lui marquera de voir l'exécution entiere d'un des plus beaux projets qu'on puisse former pour le bien de la société.

CHANSON.

Tu te plains à tort, Lycidas ;
La rigueur de Philis t'abuse.
Ce qu'elle ne t'accorde pas,
Sois sûr qu'elle se le refuse.

AUTRE.

AH ! que j'ai de regret
D'avoir dit mon ſecret
A l'inhumaine que j'adore !
Mon ſort en eſt plus rigoureux ;
Si j'avois pû cacher mes feux,
L'eſpoir me reſteroit encore.

THELANIRE ET ISMENE.

UN Satyre pour célébrer ſon arrivée dans un bois, donnoit aux hôtes voiſins une fête : l'habitant des forêts y invita auſſi le jeune Thelanire & la charmante Iſmene. Thelanire, quoique citadin, ne dédaigna pas l'offre du Sylvain ; ſon refus eût pû l'affliger, c'étoit aſſez pour déterminer Thelanire à s'y rendre. Le ciel connoiſſoit ſon intention, & pour l'en récompenſer il y envoya Iſmene. La Nymphe ſe préſenta dans une noble ſimplicité, elle donnoit de l'éclat à ſa parure : elle n'étoit qu'Iſmene, mais elle étoit Iſmene. Thelanire la vit, il l'aima. Un tendre embarras s'empara de ſon ame, tout

lui

lui sembloit instruit de son amour : il croyoit voir l'univers occupé de sa tendresse, & rire de sa timidité.

Grands Dieux ! disoit-il, de quoi me punissez vous ? n'ai je pas affermi votre culte en travaillant à étouffer la superstition ? ne vous ai-je pas rendu de continuels hommages ? mon cœur n'a écouté que le cri de l'humanité, & ma premiere crainte a été d'affliger le foible & le malheureux. Je ne vous demande pas de m'ôter mon amour, mais de me rendre la parole.

Un grand bruit se fit entendre (les Satyres prennent le tumulte pour la gaité), & on annonça à Thelanire que l'heure du répas étoit arrivée.

Les Satyres croyent que rien n'est comparable à un Satyre ; cependant Ismene étoit si belle qu'ils la jugerent dignes d'eux. Ils eurent la gloire de servir la Nymphe, & Thelanire le chagrin de les voir au comble du bonheur. Il aimoit, il falloit le faire entendre : Thelanire étoit épris pour la premiere fois ; Thelanire pour la premiere fois étoit timide.

Votre bonheur s'accroît de jour en jour, disoit-il au Satyre voisin d'Ismene ; hier Cidalyse vous adoroit, & maintenant vous baisez les pieds d'Ismene.

Que vous êtes heureux! disoit-il à un autre, vous obligez Ismene, laissez-moi partager vos légeres peines & vos immenses plaisirs.

Cependant on voyoit la délicatesse prendre la place de la profusion : on entendoit les échos répeter les plus tendres sons; Thelanire seul ne voyoit & n'entendoit qu'Ismene.

La Nymphe étoit sensible, & Thelanire lui plaisoit : elle croyoit n'aimer que son esprit.

Tout s'efforçoit de contenter Ismene; les Satyres épuisoient leur champêtre galanterie. Cruels, disoit Thelanire, pourquoi prenez-vous tant de peines ? pourquoi m'ôtez-vous mes plaisirs ? La joie & les flacons disparurent enfin, & le bonheur de Thelanire commença. Assis aux pieds d'Ismene, Thelanire admira & se tût. Ismene, dit Thelanire en soupirant : Thelanire, reprit Ismene en tremblant, Ismene . . . . eh bien : il baisoit ses mains, il les arrosoit de ses larmes. Que faites-vous, lui dit Ismene ? avez-vous perdu l'usage de la raison ? hélas ! peu s'en faut, s'écria Thelanire, je suis amoureux. Thelanire trembla. Ismene baissa les yeux, & le silence succéda aux plus tendres embrassemens. Ismene n'osoit jetter les yeux

sur Thelanire, & Thelanire craignoit de rencontrer les regards d'Ismene. Araminte est sans doute celle dont vous êtes épris, lui dit Ismene en souriant; elle n'est pas, il est vrai, dans la premiere jeunesse, mais elle est raisonnable.

Hélas! reprit Thelanire, puisse le ciel pour punir les lâches adorateurs d'Araminte, les condamner à n'aimer jamais que des cœurs comme le sien.

Orphise & ses immenses appas sont donc l'objet de vos ardeurs?

Hélas! s'écria Thelanire, si mon cœur étoit assez bas pour soupirer après Orphise, je supplierois les Dieux de m'ôter le plus précieux de leurs dons, je les prierois de me rendre insensible. De la beauté qui m'enflamme, ajouta Thelanire, je vais vous ébaucher le portrait; je la peindrai charmante, digne du plus grand des Dieux ou d'un mortel sensible & vertueux; l'univers à ces traits va la reconnoître, Ismene seule la méconnoîtra.

Elle n'est point fille des Graces, elle n'est pas même leur rivale, car les Graces ne le lui disputent pas.

Talens, appas, la nature lui prodigua tous les dons, jusqu'à celui d'ignorer qu'elle est aimable.

Qui la voit, soupire; qui cesse de la voir,

gémit, pour l'adorer quand il la reverra.

Grands Dieux ! dit Iſmene, en ſoupirant, quelle erreur étoit la mienne ! je me croyois aimée, le cruel vient de me deſabuſer. Iſmene ! ma chere Iſmene, c'eſt vous, ce ſont vos traits que je viens de tracer : je vous adore, & vous ſeriez ſenſible ? Non, reprit Iſmene, d'un air embarraſſé, je n'ai point d'amour pour vous : ſi vous parlez, il eſt vrai, vous m'occupez ; vous taiſez-vous ? vous m'occupez encore ; mais je n'ai point d'amour pour vous. Sommes-nous ſeuls ? je vous écoute ; quelqu'un ſurvient, il me paroît importun ; mais je n'ai point d'amour pour vous. *L'amitié, ce ſentiment qui fait honneur à l'humanité, ce ſentiment incapable d'affadir mon cœur*, eſt le ſeul lien qui m'attache à mon cher Thelanire. Cruelle amitié ! s'écria Thelanire ; barbare Iſmene, le ciel vous a faite pour l'amour ; laiſſez au tems le ſoin de vous faire pour l'amitié. Des jours viendront où la charmante Iſmene ne ſera plus que la reſpectable Iſmene, c'eſt alors que les douceurs de l'amitié vous tiendront lieu des voluptés de l'amour.

Iſmene n'eût pas été difficile à perſuader ; déja elle craignoit Thelanire, lorſqu'elle diſparut.

Déja depuis long-tems Thelanire ne

pouvoit plus appercevoir Ismene, que son amoureuse imagination la lui faisoit voir encore. Inquiet, affligé, mille raisons le portoient à interpréter en sa faveur cette fuite précipitée; une seule lui disoit le contraire, c'étoit assez pour le rendre malheureux. Cependant Thelanire considéroit le séjour qu'Ismene venoit d'abandonner, tout lui paroissoit un motif de consolation pour son ame abattue; le gazon, une fleur, tout étoit intéressant pour Thelanire. Ici, disoit-il, Ismene me tendit une main, que d'un air embarrassé elle retira à l'instant. Là je la vis arracher une fleur qu'elle s'amusoit à déchirer, pour me cacher son innocente timidité. C'étoit près de ce feuillage qu'Ismene, en soupirant, me regarda, pour baisser ses yeux si-tôt qu'elle rencontra les miens. Ismene, ajoûtoit-il, Ismene, vous me fuyez parce que j'ai dit: je vous aime; mais où pourrez-vous aller sans en entendre autant? L'humble habitant de ces deserts glacés, où le pere du jour semble porter à regret sa lumiere, vous admirera parce qu'il n'aura jamais vû de beauté. Le superbe Américain s'empressera à vos genoux, parce que mille beautés qu'il aura vûes lui feront sentir le mérite d'Ismene.

Cependant Thelanire incertain résolut

d'aller consulter l'Oracle de Venus sur le succès de son amour. Il vole à Paphos : là sur les bords d'une onde tranquille dont le murmure se marie agréablement aux gazouillement des oiseaux, est un temple commencé par la nature & embelli par le tems. L'espoir & le plaisir en sont les soutiens inébranlables : l'amour y peignit de sa main ses victoires les plus signalées. Ici la timide Aricie enchaîne avec des fleurs Hyppolite, qui n'ose lui résister. Surprise & fiere de sa victoire, elle le regarde, & s'en applaudit.

Là Pénelope, au milieu de ses amans empressés, soupire pour Ulysse son époux.

Un jour avantageux, digne effet de la puissance de l'amour, prête des graces aux mortels qui habitent ce palais ; tout y paroît charmant. La Déesse n'y tient pas la foudre à la main. Ses regards n'annoncent pas la fierté ; le badinage & l'enjouement ne sont pas bannis de ces lieux. C'est aux pieds de Venus que Thelanire prononça ces mots : Déesse des Amours, je ne viens pas vous demander si j'aime, mon cœur me le dit assez ; daignez m'apprendre seulement que je suis aimé d'Ismene.

Ismene avoit été conduite au temple par le même desir que son amant. La supercherie ne déplaît pas à Venus. Ismene

résolut de profiter de l'occasion pour s'assurer du cœur de Thelanire. Elle court se cacher derriere l'autel de la Déesse, & elle rend cette réponse à son amant. De quel front oses-tu, mortel imposteur, apporter le mensonge jusques dans mon sanctuaire? Ismene te plaît, mais tu n'as pas d'amour pour elle. Hélas! dit Thelanire, puisse le ciel pour me punir, si je n'ai pas dit la vérité, abandonner ma main au crime, & mon cœur aux remords dévorans: puissent les Dieux m'ôter toutes mes consolations, & me priver du plaisir de défendre le foible opprimé par le puissant. Tu n'aimes point Ismene, reprit la voix: Ismene t'écoute, tu n'oses lui parler: Ismene fuit, & tu la laisses échapper; vas, tu n'aimes point Ismene.

Thelanire effrayé des premieres paroles d'Ismene, n'avoit pas reconnu sa voix. Ismene, c'est vous qui me parlez, dit-il, en élevant ses yeux qui n'apperçurent que l'image de Venus. Ismene!... mais hélas! je m'abuse, tout me rappelle Ismene, tout la retrace à mon ame attendrie. Ismene, que vous me causez de peines! Quand je suis avec vous, je tremble de voir arriver l'instant qui doit nous séparer. Me quittez vous? je crains de ne vous revoir jamais. Amour, je ne te demande pas d'a-

bandonner mon cœur, mais de dompter le sien. Cependant Ismene, qui croyoit avoir été reconnue, avoit pris la fuite. Thelanire, ennuyé d'interroger en vain l'oracle qui ne répondoit plus, erroit à l'aventure dans le temple, lorsqu'Ismene s'offrit à sa vûe.

Ismene, s'écria-t-il, Ismene, non les Dieux ne connoissent pas le cœur des mortels, les cruels m'ont dit ce que vous ne croirez pas, ce que je ne crois pas moi-même; ils m'ont dit que je suis un parjure, que le bonheur n'est pas fait pour moi, ils ont osé me dire, tu n'as pas d'amour pour Ismene, & pour comble d'horreur les barbares m'ont laissé la vie.

Ismene jouissoit du trouble de son amant sans oser proférer une parole. Injuste Ismene, lui dit Thelanire, quoi! vous ne les accusez pas, ces Dieux! ils sont moins injustes que vous; ils n'ont point vu Thelanire interdit à leurs pieds. Thelanire n'a pas pleuré lorsqu'il les a vûs, Thelanire n'a pas pleuré lorsqu'il a cessé de les voir. Ingrate Ismene, vous doutez de mon cœur, parce que vous êtes sûr du vôtre; & vous jugez Thelanire imposteur, parce qu'Ismene est insensible. Ismene eût voulu garder plus long-tems le silence; les reproches de Thelanire développoient les sen-

timens de son cœur : cependant elle l'interrompit ainsi. Qui de nous a droit d'être en courroux ? les Dieux ont dit que vous ne m'aimez pas, mais ont-ils prononcé qu'Ismene n'a point d'amour pour vous ? De quoi pouvez-vous m'accuser ? qu'exigez-vous d'Ismene ? Hélas ! reprit Thelanire, je desire qu'elle soit plus juste que les Dieux, qu'elle en croye mon cœur & non pas un oracle mensonger. Ismene, dites-moi, je vous aime, je n'irai pas interroger les Dieux. Thelanire vous jure qu'il vous adore, croyez-le, il en est plus sûr qu'un oracle insensible. Venez, je veux vous montrer aux Dieux, ils sentiront si l'on peut voir Ismene sans en être épris.

La langueur de Thelanire passoit dans le cœur d'Ismene. Attendrie & confuse, elle opposoit de foibles raisons aux transports de son amant qu'elle ne vouloit pas convaincre.

Notre amour finira, disoit-elle à Thelanire ; qui peut répondre de la durée de son ardeur ? personne. Je ne le sens que trop ; car je n'oserois jurer à mon cher Thelanire que je l'aimerai éternellement.

Encore si nos ardeurs s'éteignoient en même tems : mais non, Ismene fidele verra du sein des douleurs les plaisirs assiéger en foule Thelanire inconstant ; car The-

lanire changera le premier. Moi changer, chere Ismene ! eh, le puis-je ! vos yeux sont de sûrs garans de mon amour ; votre cœur vous répond de mon amitié ; elle pourra s'accroître aux dépens de l'amour ; mais jamais l'amour n'altérera notre amitié.

Thelanire cependant serroit Ismene entre ses bras ; *il eut voulu la contenir toute entiére dans ses mains.* Vous m'aimez donc, lui dit Ismene en soupirant ? Si je vous aime ? reprit Thelanire, vous seule m'avez fait voir que je n'avois jamais aimé ; Philis me plaisoit, j'avois du goût pour Cidalise ; mais je n'ai jamais aimé qu'Ismene. Baiser ses mains est pour moi la source d'une volupté que je n'ai pas même trouvée dans les dernieres faveurs des autres. Mais vous, Ismene, est-il possible que Thelanire ait sçu vous plaire ? Hélas ! dit Ismene, Almanzor m'amusoit ; Daphnis me faisoit rire ; je n'ai soupiré que pour Thelanire, que j'ai évité. Ismene, ma chere Ismene, ce jour est le plus beau de ma vie ; mais qu'il soit pour moi le dernier, s'il doit coûter des pleurs à ma chere Ismene .... Ah ! Thelanire, sans doute, ce jour coûtera des larmes à Ismene ; car Ismene t'aimera toujours : mais, Thelanire ! ... Thelanire comptera les jours de son existence par ceux qu'il aura employés à faire le bon-

heur d'Ismene. Un Roi, dira-t-il, pere de son peuple, plus amoureux du bien de ses sujets que d'une gloire qui ira toujours au-devant de lui, leur procura les douceurs de la paix le jour que Thelanire préféra aux richesses d'Elise la possession tranquille d'Ismene. Le ciel donna à un peuple de freres l'espoir d'un maître & d'un appui le jour que Thelanire aida Ismene à secourir un infortuné. Ismene, nos amours seront éternels; car vous ne changerez pas. Ismene s'efforçoit en vain de répondre : sa voix mourante sur ses levres s'éteignoit dans les embrassemens de Thelanire. La langueur avoit passé dans son sein, elle gagna bientôt son amant. Je vis la tendresse, l'amour, le plaisir & le bonheur, mais je ne vis plus Thelanire ni Ismene : ils avoient cessé d'exister, ou plutôt ils commençoient à sentir le bonheur d'être.

Depuis ce jour Thelanire soupire pour Ismene, qui l'adore; Ismene est sans cesse occupée de Thelanire, qui ne pense qu'à Ismene.

Ismene obligée de présider aux Fêtes de Bacchus, a quitté pour un tems son cher Thelanire. Ismene pleure, Thelanire gémit, & ils trouvent du plaisir dans leurs larmes.

Par M. d'Iuon.

EPITRE

A un ami qui partoit pour l'Amérique.

Rendez-vous dans l'appartement
D'un petit héros de finance,
Qui, grace aux Dieux, déja commence
De cultiver l'heureux talent
Qui tire un homme du néant
Et le fait vivre avec aisance.
En attendant ce jour brillant,
Qui me verra dans l'opulence,
Accourez avec confiance
Au déjeûner que sans apprêts
Vous prépare mon indigence.
Là vous verrez tous les regrets
Que va me causer votre absence:
Là vous recevrez mes adieux . . . . . .
Vous partez. Ah! dans cette plage
Où vous allez porter vos Dieux;
Fuyez ce soin trop ennuyeux,
De devenir un personnage;
Ne desirez d'autre avantage
Que celui d'être . . . & d'être heureux;
On l'est toujours quand on est sage.
Mais n'allez pas être un Caton,
Je vous prescris cette raison

Dont Ariſtipe fit uſage ;
Une raiſon ſans étalage,
Qui ſe prêtant à nos deſirs,
Nous éclaire ſur les plaiſirs.
Si les ſoucis ſont du voyage,
Que j'ai pour vous à craindre encor !
Hélas ! dans ce pays ſauvage
Vous ne trouverez que de l'or.
L'or ſeul fait-il notre partage ?
Des plaiſirs la troupe volage,
L'urbanité, l'eſprit, le goût,
L'agréable libertinage,
Enfin tous les Dieux du bel âge
N'ont point de temples au Pérou.
On n'y rit point ; là l'homme eſt fou,
Sans agrément, ſans badinage.
» Mais Amour, Amour eſt par-tout ;
» Ce Dieu par-tout a des hommages.
L'Amour eſt donc ſur ces rivages.
Adieu, partez, vous aurez tout.

Réflexions de M. le Marquis de Lassé, mort en 1738.

ON entend dire sans cesse qu'on devroit permettre à la Noblesse de trafiquer comme en Angleterre.

Qu'on est moins heureux sous le Gouvernement présent & dans le siécle où nous vivons, que l'on n'étoit autrefois.

Que le bien est préférable aux dignités.

Qu'il faudroit retrancher le luxe.

Et que la condition des gens d'Eglise est plus heureuse que celle des hommes qui suivent la profession des armes.

Pour moi je pense fort différemment sur tous ces articles.

I.

La Noblesse fournit un nombre infini d'Officiers, en quoi consiste la plus grande force de nos armées ; car les soldats des autres nations sont du moins aussi bons que les nôtres, & plus endurcis au travail ; & c'est cette Noblesse qui nous a tant de fois donné la supériorité sur nos ennemis, & qui a sauvé la France dans les tems les plus malheureux. Il n'y a qu'à lire notre histoire pour en être instruit.

Les Gentilshommes animés par l'exemple de leurs peres ; & élevés dès leur enfance à n'espérer ni bien ni considération que par la guerre & les périls, y portent toutes leurs pensées ; on ne leur parle d'autre chose, & ils se forment presqu'en naissant à cette valeur dont ils doivent tout attendre.

Si on leur ouvre une autre porte, & si le commerce leur est permis, ils suivront aisément une route bien plus facile & moins périlleuse, qui les tirera de la pauvreté où ils sont, & leur donnera des richesses aisées à acquerir, qui leur fourniront toutes les commodités & tous les plaisirs que les hommes recherchent avec tant de soin. Que n'avoit pas déja fait sur eux le tems du systême du papier, quelque court qu'il ait été ? C'est un exemple qu'on ne doit jamais oublier.

Les peres qui auront commencé ce genre de vie, y éleveront leurs enfans, & en peu de tems on verra disparoître cet esprit guerrier qui a toujours distingué la Noblesse Françoise, & on n'aura plus que des négocians à la place de ces braves soldats, tant vantés dans tous les tems.

Si ce malheur arrivoit, les conséquences sont aisées à tirer ; & il n'est pas difficile de juger ce qu'il en coûteroit à la France ;

qui est un Royaume établi par les armes, & qui est situé de façon qu'il ne se peut soutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.

II.

On se plaint sans cesse & du Gouvernement & du siécle dans lequel nous vivons; il n'y a qu'à lire notre histoire & les autres pour connoître qu'il n'y en a jamais eu où l'on ait été si heureux, où le Gouvernement ait été plus doux, où les hommes ayent été moins méchans, & où il se soit commis moins de crimes.

Songeons aux tems où les particuliers se faisoient la guerre les uns aux autres, où l'on n'étoit en sûreté ni dans les grands chemins ni même dans sa maison, où il falloit marcher armé & s'enfermer dans des grilles & dans des fossés. Rappellons-nous les guerres des Anglois, le malheureux regne de Charles VI, les troubles des Huguenots, la Saint Barthelemi, deux Rois assassinés, & tous les chefs de l'un & de l'autre parti égorgés, le poison, les meurtres, les duels, les assassinats si communs; les Seigneurs érigés en tyrans dans les provinces, & nos dernieres guerres civiles; & comparons ces tems-là avec celui-ci, toutes ces horreurs avec la tranquillité

dont nous jouissons & dont nous avons joui depuis le regne de Louis XIV, qui a rétabli l'ordre & la sûreté par-tout; & jugeons après si nous avons lieu de nous plaindre; si les maux qui nous font crier peuvent être mis en comparaison avec des malheurs si effroyables.

Les mœurs s'adoucissent même par-tout; les Turcs ne sont plus si cruels, ni les Moscovites si barbares. Les Grands Seigneurs ne font plus mourir leurs freres, & les arts & la politesse s'établissent parmi les Moscovites.

Le feu Roi d'Angleterre *, le Prince d'Orange & Tekeli sont morts dans leur lit; & cependant quel intérêt n'avoit-on pas à s'en défaire?

III.

On entend dire tous les jours que le bien est préférable à tout, & qu'il n'est question que d'en avoir. Je suis persuadé que cela n'est pas vrai; je ne dis pas qu'on ne tire de grands avantages des richesses, mais on en tire de bien plus grands d'une illustre naissance & des dignités.

Dès qu'on a assez de bien pour avoir toutes les commodités de la vie, le surplus

* Jacques II.

n'est nécessaire que pour nous donner de la considération, & on ne sçauroit nier que celle qu'on a pour un homme distingué par sa noblesse & par ses dignités, ne soit bien plus grande que celle qu'on a pour un homme riche. De plus, il n'y a rien où le premier ne puisse prétendre s'il a du mérite, tous les chemins lui sont ouverts; au lieu qu'ils sont fermés à celui qui n'a que des richesses sans naissance : il est arrêté par tout, quoiqu'il ait du mérite, il essuye des dégoûts en cent occasions, & il semble même à un homme de qualité qu'il lui fait trop d'honneur d'aller chez lui, & de manger son bien; il lui paroît qu'il y a un droit, & qu'il n'en doit avoir que pour lui prêter; s'il ne le fait pas, il s'en plaint hautement, & parle de lui avec mépris.

Bien loin qu'on ne fasse pas assez de cas de la naissance en France, comme on le dit à tous momens, il est certain qu'on en fait plus qu'on ne devroit, & qu'elle donne de trop grands avantages sur le mérite personnel.

Autre discours fort ordinaire & très-faux. On dit que lorsqu'on se trouve à portée d'obtenir des graces, il ne faut songer qu'à avoir du bien; c'est un abus : il faut sans balancer préferer les dignités

au bien, car il est certain que les dignités l'attireront dans la suite. La Cour y est quasi engagée, & ne peut plus vous donner que des choses considérables, au lieu que le bien sans dignité vous éléve fort peu, & se dissipe promptement.

IV.

Personne ne disconvient qu'il n'y a rien de plus nécessaire à un Etat que la circulation de l'argent, qui sans cette circulation demeureroit dans le fond des coffres, aussi inutile que s'il étoit encore dans le centre de la terre; & le luxe est le moyen le plus simple & le plus aisé pour faire repasser l'argent des riches aux pauvres; puisque ce moyen est volontaire, & même agréable.

Les maisons magnifiques que les Seigneurs & encore plus les gens d'affaires font bâtir, ornent le Royaume, & font retourner l'argent à toutes sortes d'ouvriers qui y sont employés. Les meubles, les carrosses, les étoffes, les dentelles, & mille autres ajustemens inventés par les Marchands, font vivre une infinité de gens; & les Dames qui donnent avec plaisir cent pistoles pour une garniture de dentelles qui sont faites par de pauvres

femmes & par de pauvres filles, ne leur donneroient certainement pas cet argent par charité. Il est même plus utile que ce soit le prix de leur travail que si on les laissoit dans l'oisiveté.

Il y a encore une raison particuliere pour la France : comme ses peuples sont les plus industrieux de l'Europe, toutes les nations y viennent chercher leurs modes, & quantité de choses qui y sont mieux travaillées qu'ailleurs, & par là y apportent une très-grande quantité d'argent.

Et si on m'objecte que le luxe ruine les Seigneurs & les gens riches ; eh tant mieux : sans qu'on leur fasse violence, il fait retourner leur argent aux pauvres qui en ont plus de besoin qu'eux.

V.

On ne sçauroit vivre heureux sans considération, & on ne sçauroit avoir de véritable considération qu'en remplissant les devoirs de son état. Ces principes établis, que je ne crois pas qu'on puisse contester, voici les conséquences que j'en tire.

Il faut qu'un homme d'Eglise s'assujettisse à toutes les bienséances & à tous les devoirs de sa profession, qui sont fort contraignans & très-ennuyeux, sans quoi il

ne sçauroit avoir de considération.

Il n'y a personne qui ne sente qu'un Abbé qu'on voit aux spectacles, dans les jeux & aux assemblées, n'est pas à sa place; & les hommes les plus débauchés ont une sorte de mépris pour un Ecclésiastique qui les imite.

Ce que je dis des Abbés seroit encore beaucoup plus scandaleux dans un Evêque : j'avoue que les enfans destinés à l'Eglise par les familles, & qui embrassent cette profession, font des fortunes bien plus promptes & plus aisées que leurs freres; ils recueillent le fruit des services de leurs parens. Il y a tant de biens d'Eglise en France, qu'ils ont ordinairement des Abbayes presqu'en naissant, & sans avoir rien fait pour les mériter. Il est même rare qu'un homme de qualité ne devienne pas Evêque : mais à quoi servent les dignités, si ce n'est à rendre la vie heureuse ?

Suivons celle d'un Abbé de condition, à commencer dès son enfance. On le met au Collége, où l'on tâche de le faire étudier avec plus de soin que ses freres, ce qui ne plaît guere à un enfant; & au sortir du Collége, il les voit aller à l'Académie avec des épées & de beaux habits; pour lui on lui donne un habit noir & un petit collet, & on l'envoye d'ordinaire loger avec un

Docteur, proche la Sorbonne, où il faut qu'il aille tous les jours pendant trois ans entendre des leçons : ensuite il est Bachelier, il parvient à être sur les bancs où il dispute de Théologie. Il entre en licence, il soutient des Theses, enfin il est Docteur à vingt-cinq ans. Qu'on fasse réflexion à la tristesse du chemin par lequel il a marché jusqu'à cet âge ; & c'est pourtant une partie considérable de la vie.

Il n'en n'est pas quitte pour cela ; il faut encore qu'il soit dans un Séminaire pendant je ne sçais combien de tems : ensuite il entre dans le monde, où il doit se priver de la plûpart des plaisirs pour lesquels on a beaucoup de goût quand on est jeune : il doit prendre garde aux compagnies qu'il voit, & sur-tout faire ensorte qu'on ne parle pas de lui, la réputation d'une femme n'étant pas plus délicate que la sienne.

Malgré cette contrainte, la vie qu'il mene alors peut être supportable, mais elle n'a qu'un tems. Un vieux Abbé qui traîne dans les rues n'a pas bonne grace, il ressemble à une vieille fille, & on est honteux de n'être pas Evêque à un certain âge.

Je suppose qu'il y parvient, ce qui véritablement ne lui peut gueres manquer ;

ayant eu une bonne conduite ; en est-il plus heureux ? Il a une grande dignité, il est riche ; mais quel usage peut-il faire de ses richesses ? Il faut qu'il réside dans son Evêché, qui est souvent un séjour fort triste, & une ville où il y a bien mauvaise compagnie : & quand il attrapperoit une grande ville où la compagnie seroit meilleure, il n'en sçauroit faire un certain usage. Le commerce familier des femmes, les soupers agréables, les propos libres, tout ce qui peut avoir l'air de galanterie ou de débauche, sont choses qui lui sont interdites ; la chasse même ne lui est pas permise, & il faut qu'il soit presque toujours avec des Moines, des Prêtres, des Curés, des Grands Vicaires, à regler son Diocese. Et si par hazard il avoit quelque commerce avec une femme, elle deviendroit son tyran, & il auroit tout à craindre de son indiscrétion & de sa méchanceté. Il seroit dans le même cas à l'égard de ses domestiques. Enfin il n'y a qu'une véritable piété qui puisse le rendre heureux. Il est vrai qu'il peut venir de tems en tems à Paris, par de certaines raisons, ou sous quelques prétextes ; mais ces voyages ne doivent être ni longs ni fréquens, & il doit compter que sa demeure est son Diocèse, où il passera sa vie, &

encore de quelle façon est-il à Paris quand il y vient ? hors qu'il ait une famille qui le puisse loger, il demeure dans un hôtel garni : les spectacles, les promenades, les jeux, les assemblées, enfin tout ce qu'on appelle les plaisirs, lui sont interdits ; & s'il veut avoir l'estime du public, il n'y doit voir que de certaines compagnies, & il faut que sa conduite soit bien sage & bien mesurée. Je conclus de tout cela, qu'un Ecclésiastique qui d'un petit état devient Evêque, fait une fortune brillante & agréable, mais que c'est un exil ennuyeux pour les Abbés qui ont un nom, & c'est eux que j'ai eu en vûe dans tout ce que je viens de dire.

Voilà quelle est la condition des Abbés : il faut présentement examiner celle des gens de qualité destinés à la profession des armes.

Ils commencent presqu'au sortir de l'enfance à mener une vie agréable. On les met à l'Académie, où on leur apprend toutes sortes d'exercices qui sont fort du goût de la jeunesse. Ils jouent à la paume, ils vont aux spectacles, aux promenades publiques, & ils jouissent d'un commencement de liberté. Au sortir de l'Académie, ils l'ont entiere : on les mene à la Cour, on les présente au Roi & à tout ce qu'il y a
de

de plus grand ; on leur donne un équipage, de beaux habits ; aucuns plaisirs ne leur sont défendus, le jeu, la chasse, la bonne chere : on leur recommande seulement de les prendre avec les jeunes gens de leur âge, que leur naissance & l'air dont ils sont dans le monde distingue des autres, & sur tout d'éviter la mauvaise compagnie. L'amour, passion bien naturelle dans cet âge, leur sied à merveille ; on leur passe tout, hors ce qui attaque l'honnête homme. Il est bon même qu'on parle d'eux, & l'obscurité est ce qu'ils ont le plus à craindre : ils sont des fêtes, des plaisirs, des voyages du Roi, & c'est par un chemin si agréable à la jeunesse qu'ils acquierent sa familiarité, & qu'ils commencent leur fortune.

Pendant ce tems, leur famille travaille à leur faire avoir un emploi convenable à leur condition & à la profession qu'ils ont embrassée, & c'est encore un nouveau plaisir pour un jeune homme bien né, de commander à des gens de guerre, ce détail d'armes & de chevaux est une occupation qui lui plaît beaucoup. Cependant les années viennent, & lui apportent plus de raison : la carriere qu'il doit courre est ouverte ; il déploye les talens que Dieu lui a donnés ; il songe plus sérieusement à ac-

querir de la réputation & à faire sa fortune, & il cherche les occasions de se distinguer. S'il entre dans le monde dans un tems de paix, il est ravi qu'il se présente quelque occasion d'aller chercher la guerre dans les pays étrangers; & si la guerre est dans son pays, il songe à y acquerir par son courage la gloire la plus flateuse de toutes, & des connoissances qui le rendent capable des premiers emplois, qui peuvent le conduire aux plus grands honneurs: il les voit en perspective; il n'y arrivera peut-être pas, mais il a le plaisir de les espérer en marchant par le chemin qui y mene, & ce chemin est plus rempli de roses que d'épines. Il y a des fatigues & des périls, mais ils ne sont ni si grands ni si fréquens qu'ils le disent; presque tout le monde veut en imposer, & cherche à se faire valoir. Une fatigue qu'il faut que toute une armée fasse, ne peut jamais être extrême, sur-tout pour un homme de condition, qui a d'ordinaire beaucoup d'équipages & beaucoup de commodités; & il est bien rare & comme impossible qu'il manque des choses nécessaires à la vie, même dans les jours les plus fâcheux, & ces jours de peine n'arrivent pas souvent pendant le cours d'une campagne.

Le reste du tems on joue, on fait bonne chere, & on mene une vie libre & paresseuse, & débarrassée de toutes sortes de soins & de toute contrainte; & puis on attrape le tems où l'on retourne à Paris jouir de tous les plaisirs.

A l'égard du péril, il est certain qu'il y a des occasions où l'on en court beaucoup, & il est difficile qu'un homme parvienne aux premieres dignités de la guerre, & mérite les honneurs qui les doivent suivre, sans y avoir été exposé plusieurs fois: cependant ce n'est pas aussi souvent comme on se l'imagine, & il se trouve quelquefois employé pendant toute une campagne dans des lieux où il n'y a nul danger. De plus, pendant le cours de la vie d'un homme, la guerre n'est pas toujours dans son pays, & il s'en manque souvent la plus grande partie.

Il faut cependant convenir que la vie de ceux qui suivent la profession des armes est plus exposée que celle des autres hommes; les périls de la guerre, les voyages, les climats différens où ils se trouvent, le mauvais air où ils sont quelquefois exposés, les fatigues, & encore plus les débauches, les querelles particulieres & les duels (coutume barbare, inconnue aux Grecs & aux Romains, contraire à la rai-

ſon, au bien de l'Etat, & au repos des particuliers), ſont autant de chemins qui les conduiſent à la mort. Cependant l'expérience fait voir qu'il y en a beaucoup qui attrapent l'extrême vieilleſſe.

De plus, il y a un grand nombre de gens de condition qui ne pouſſent pas la choſe ſi loin, & qui quittent la guerre à cauſe de leur ſanté, ou pour quelqu'autre raiſon, après l'avoir faite autant qu'il convient à leur honneur; & ils jouiſſent tous également de cette vie libre, dans laquelle rien ne leur eſt défendu que les choſes qu'un honnête homme ſe défend à lui-même, & que les plus mal nés ne font point ſans ſe les reppocher, & ſans tâcher à les cacher.

Avant que de finir, il faut que je faſſe encore une réflexion. Si on propoſoit à un homme de qualité de lui donner le gouvernement d'une ville, même conſidérable, d'un revenu égal à celui de l'Evêché de cette ville, à charge d'y faire une réſidence auſſi longue que celle que l'Evêque y doit faire pour être eſtimé, ce qui eſt proprement à charge d'y paſſer ſa vie, en faiſant de tems en tems quelques voyages à Paris & à la Cour; je crois qu'il s'en trouveroit fort peu qui le vouluſſent accepter à cette condition. Cependant ce

Gouverneur peut aller à la chasse, s'il l'aime; faire bonne chere avec les compagnies les plus agréables, voir les Dames, les assembler tous les soirs chez lui, avoir des maîtresses, & enfin contenter tous ses goûts, sans que cela fasse le moindre tort à sa réputation & à sa fortune; & l'Evêque devant se priver de tous ces plaisirs, on ne peut pas disconvenir que la vie du Gouverneur ne soit bien différente de celle de l'Evêque : cependant, je le repete encore, je crois qu'il y a fort peu de gens de qualité d'un commerce aimable qui voulussent accepter le Gouvernement.

MADRIGAL.

PAr tout où n'est pas ma Thémire
Je la souhaite & je soupire.
Entraîné pour la voir dans ces jardins charmans,
Parmi tant de beautés que la mode y rassemble,
Je crois y voir son air, ses traits, ses agrémens;
Mais tout me la rappelle, & rien ne lui ressemble.

Le mot de la premiere Enigme du premier volume du Mercure de Décembre est *Epée*. Celui de la seconde est *le Silence*. Le mot du Logogryphe est *Loterie*, dans lequel on trouve *lot*, *étoile*, *Loire*, *étole*, *rot*, *rôti*, *or*, *lire*, *Io*, *Elie*, *lit*, *lie*, *toile*, *Roi*, *Eloi*, *Etolie*, *ortie*, *Eole*, *re*.

ENIGME.

JE suis de toutes les couleurs,
Et ma famille est innombrable ;
L'art me fait imiter le coloris des fleurs,
Mais mon éclat est plus durable.
Je suis souvent ami des jeux & des plaisirs :
Lorsque je suis mis à la gêne
Je fais briller le teint de la jeune Climene,
Et je pare le sein de la charmante Iris.
J'inspire quelquefois une humeur sombre & noire ;
J'accompagne en tous lieux la tristesse & la mort.
Je fais encore plus, Lecteur, peux-tu le croire ?
(Juge à ce trait de mon bizarre sort.)
Quoique inventé pour embellir les Graces,
De Bellone je suis les dangereuses traces ;
Et dans ces jours affreux détestés des humains,
Intrépide guerrier, on me voit dans tes mains.

Par M. de Sainte-Croix.

LOGOGRYPHE.

De peur de me trop désigner,
Je te dirai, pour tout prélude,
Cher Lecteur, qu'avec peu d'étude
Tu peux aisément me trouver.
Je renferme en mon nom une ville fameuse,
Jadis de l'univers maîtresse impérieuse,
Aujourd'hui sous les loix d'un Pontife adoré . . .
De Romulus le frere, une ancienne cité
Qui d'Achille & d'Hector illustra la mémoire;
Un brave Général, célébre dans l'histoire,
Mais qui, ne respirant que triomphes nouveaux,
Produisit moins de bien qu'il ne causa de maux.....
Ce guerrier dont on vit la valeur intrépide,
Des succès d'Attila borner le cours rapide;
Une ville de France, & d'où Charles Martel
Emporta ce surnom qui le rend immortel.
Deux nombres, une fleur, une arme que je porte;
Cherche-la bien, Lecteur, c'est la clef de ma porte.

Par M. de Laneveze, ancien Mousquetaire du Roi, à Dax.

LOGOGRYPHE EN CHANSON.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

IRis, à cet habit de toile,
Qui de mille appas eſt le voile
Que tu proſcris, que tu reprends,
Par une vertu ſinguliere,
Source de netteté, je rends
Son éclat, ſa beauté premiere.

Sept membres compoſent mon être ;
La tête tranchée, il faut mettre
Mon pénultiéme le dernier ;
J'aſſujettis deux ſœurs jumelles
A ſuivre au gré du voiturier
Deux lignes toujours paralleles.

Le nouveau mot changé de face,
La queue en la premiere place ;
Sans autre tranſpoſition,
Je deviens une peau livide ;
Zéphir en fait l'extenſion ;
Captif, il en remplit ſe vuide.

En cet état, qu'on me diviſe
En deux parts, & qu'on me réduiſe,
A la ſeconde uniquement ;
Je ſuis outil de méchanique,
Et ma dent fait en ce moment
Rage dans plus d'une boutique.

Par M. R.... à Doulens, en Picardie.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LA Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon ; ouvrage en réflexions détachées. Par feu M. l'Abbé Terraſſon, de l'Académie Françoiſe, & Aſſocié à celles des Sciences de Paris & de Berlin, 1754. *A Paris*, chez *Prault* fils, quai de Conti, à la deſcente du Pont neuf, deux petits volumes *in*-12.

Il y a dans ce recueil que tout Paris a lû, pluſieurs penſées communes & beaucoup de choſes ſenſées, fines & philoſophiques : en voici quelques-unes.

L'homme qui n'a point de philoſophie, n'a point d'eſprit à lui, il n'a que celui des autres ; il parle comme ceux qui l'ont précédé, au lieu que le Philoſophe fera parler comme lui ceux qui le ſuivront.

Une infinité de gens ne recevront la Philoſophie, qui n'eſt pas encore généralement établie, que lorſqu'elle aura pour elle la pluralité des voix ; alors elle n'entrera dans leur eſprit que ſous la forme de prévention.

Les Grecs ſçavoient parler, les Latins ſçavoient penſer, & les François ſçavent raiſonner. Le progrès des tems a fait le ſe-

cond dégré ; le progrès des tems & Descartes ont fait le troisiéme.

L'opposition à tout ce qui se présente de nouveau, a cela d'utile, qu'elle est cause qu'il ne s'établit rien que de bon.

Chacun doit prendre son exterieur dans le monde, & son interieur dans la religion & dans la sagesse.

Ceux qui méprisent le monde sans l'avoir connu, en parlent mal, mais en pensent juste.

Les passions sont les vents qui font aller notre vaisseau, & la raison est le pilote qui le conduit : le vaisseau n'iroit point sans les vents, & se perdroit sans le pilote.

L'ambition qui est prévoyante, sacrifie le présent à l'avenir : la volupté qui est aveugle, sacrifie l'avenir au présent ; mais l'envie, l'avarice & les autres passions lâches empoisonnent le présent & l'avenir.

La grande poltronnerie suspend chez plusieurs hommes les effets de la grande méchanceté.

La prospérité qui rend plus fiers & plus durs les hommes médiocres, humanise les grands hommes.

Les particuliers sont fiers dans une République ; mais la nation l'est bien davantage dans une Monarchie.

Un frondeur est un homme qui passe sa vie

à être fâché de ce que la Seine va du côté de Rouen, au lieu d'aller du côté de Melun.

Le Juge ordinaire doit comparer la punition avec le crime : l'homme d'Etat ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition.

On reproche aux Auteurs Italiens la subtilité des pensées, aux Espagnols la rodomontade, aux Anglois un air de férocité : il me semble qu'on ne reproche aux Auteurs François aucun vice de terroir. Si la chose est ainsi, c'est à eux à cultiver cet avantage, & à tâcher de prendre ou de conserver toujours le ton de la nature & de la raison.

J'ai entendu remarquer par d'habiles gens, que les habitans des pays chauds étoient plus adonnés aux femmes, & que ceux des pays froids avoient plus d'enfans.

L'esprit doit être regardé comme un instrument, & non comme un objet : ainsi il ne faut point parler ou écrire pour montrer de l'esprit ; mais il faut se servir de son esprit pour dire ou pour écrire des choses bonnes & utiles.

Une des plus grandes preuves d'équité d'esprit, c'est de n'avoir aucun égard dans le jugement que nous portons des autres à celui qu'ils portent de nous.

Parler beaucoup & bien, c'est le talent

du bel esprit ; parler peu & bien, c'est le caractere du sage ; parler beaucoup & mal, c'est le vice du fat ; parler peu & mal, c'est le défaut du sot.

Un jeune homme n'ira jamais des mauvais discours aux bons qu'en passant par le silence.

Le trivial consiste à dire ce que tout le monde dit, & le naturel consiste à dire ce que tout le monde sent. Voilà par où le trivial ne sçauroit être neuf, au lieu que le naturel peut l'être beaucoup.

Vérité dans la chose, finesse dans l'observation, hardiesse dans l'énoncé : voilà ce qui fait les expressions du génie.

Le style le plus parfait est celui qui n'attire aucune attention comme style, & qui ne laisse que l'impression de la chose qu'on a voulu dire.

Il ne faut point d'esprit pour suivre l'opinion qui est actuellement la plus commune ; mais il en faut beaucoup pour être dès aujourd'hui d'un sentiment dont tout le monde ne sera que dans trente ans.

La Jurisprudence demande un esprit droit, la politique un esprit étendu, & la guerre un esprit présent.

On a mis à la tête du Recueil que nous venons de parcourir, deux morceaux très-piquans & très-philosophiques ; le premier,

de M. Dalembert; & le second, de M. de Moncrif. Le but de ces deux Ecrivains célebres, est de développer le caractere vrai, naïf & tout-à-fait singulier de M. l'Abbé Terrasson.

S. Augustin contre l'incrédulité, ou discours & pensées recueillies des divers écrits de ce Pere, les plus propres à prémunir les fideles contre l'incrédulité de nos jours. *A Paris*, chez *Lottin*, rue S. Jacques, au Coq; 1754, 1 vol. *in*-12.

Les défenseurs de la religion font sagement de puiser leurs preuves dans les ouvrages des Peres, de S. Augustin sur-tout. Ce grand homme avoit dans l'esprit de l'étendue, de l'élévation, de la force &, ce qu'il faut singulierement de nos jours, beaucoup de métaphysique.

MEMOIRE pour servir à la culture des mûriers & à l'éducation des vers à soye. *A Poitiers*, chez Jean *Faulcon*; 1754, *in*-12, pag. 86. On le trouve *à Paris*, chez *Martin*.

Il n'y a pas un mot à perdre de cet important mémoire. Un extrait tel que nous le pourrions donner ne seroit pas suffisant; & nous exhortons l'Auteur du Journal économique à l'insérer tout entier dans son recueil. Le Gouvernement a de-

puis quelques années l'attention de rendre communs les ouvrages dont l'objet intéresse le bien public.

M. l'Abbé Coyer vient de publier chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques, trois Dissertations. La premiere, sur la différence de deux anciennes religions, la Grecque & la Romaine ; c'est un morceau bien fait, mais de pure curiosité. La seconde & la troisieme, sur le vieux mot de patrie, & sur la nature du peuple, ont un but sérieux. Cet Ecrivain après nous avoir raillé agréablement, vivement & plaisamment sur nos ridicules, commence à attaquer nos vices. Nous lui souhaitons plus de succès dans la carriere qu'il commence que dans celle qu'il vient de finir. Si je ne me trompe, nous sommes à peu près tels que nous étions avant l'Année merveilleuse, la Pierre philosophale, &c.

Entretiens sur les Romans. Ouvrage moral & critique, dans lequel on traite de l'origine des Romans & de leurs différentes especes, tant par rapport à l'esprit que par rapport au cœur. Par M. l'Abbé Jacquin ; 1754, 1 vol. *in-12*. *A Paris*, chez *Duchesne*, rue S. Jacques.

M. l'Abbé Ladvocat dit dans l'appro-

bation qu'il a donnée à ce livre, que l'Auteur y donne une juste idée de l'origine & des différentes especes de Romans, tant anciens que modernes, & qu'il y prouve très-bien qu'en général la lecture de ces sortes de livres est au moins frivole, qu'elle ne sert le plus souvent qu'à gâter le goût, & qu'elle est très-dangereuse pour les mœurs.

Observations & découvertes faites sur des chevaux, avec une nouvelle pratique sur la ferrure. Par le sieur Lafosse, Maréchal des petites Ecuries du Roi, avec des figures en taille-douce. *A Paris*, chez *Hochereau* le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Gist-le-Cœur; 1754, 1 v. *in*-8°. Cet ouvrage passe pour fort bon.

Memoires historiques, militaires & politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint au thrône de l'Empire, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748. Par M. l'Abbé Raynal, de la Société royale de Londres, & de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Se vend chez *Durand*, au Griffon, rue Saint Jacques; 1754, 3 vol. *in*-8°.

J'ai déja rendu compte des deux premiers volumes de mon ouvrage, je vais donner l'extrait du troisieme; il renferme trois morceaux.

Histoire des révolutions arrivées en Suede depuis 1515 jusqu'en 1544.

La Suede qui avoit jetté un si grand éclat, lorsque ses habitans, connus sous le nom de Goths, renverserent l'Empire romain & changerent la face de l'Europe, étoit retombée peu-à-peu dans l'obscurité. Des dissensions domestiques & les vices du gouvernement, avoient formé une espece d'anarchie, qui auroit cent fois perdu le Royaume si les peuples voisins avoient eu des loix plus sages. Toutes les nations du Nord languissoient dans la même barbarie, & l'ascendant que les unes pouvoient prendre sur les autres, ne devoit point venir de la supériorité de politique, mais du bonheur des circonstances; elles furent pour le Dannemarc.

» Marguerite qui y regnoit, joignoit à » l'ambition ordinaire à son sexe, une suite de vûes qu'il n'a pas si communément. » Elle parloit avec grace, & sçavoit employer au besoin ce ton de sentiment, qui » tient souvent lieu de raison & qui la rend » toujours plus forte. Contre l'usage des » Souverains, elle abandonnoit les apparences de l'autorité pour l'autorité même; » & elle retenoit le Clergé dans ses intérêts, en lui faisant prendre des déférences

» pour du crédit. Ce qu'elle faisoit éclater » de magnificence, n'avoit jamais pour ob» jet ses goûts, mais sa place ; & soit qu'el» le donnât, soit qu'elle récompensât, c'é» toit toujours en Reine & au profit de la » Royauté. Lorsque ses projets n'étoient » pas traversés par la loi, elle la faisoit » observer avec une fermeté louable ; & » l'ordre public étoit ce qu'elle aimoit le » mieux après ses intérêts particuliers. On » n'a gueres poussé plus loin qu'elle le fai» soit le talent de paroître redoutable sans » l'être : elle intimidoit ses ennemis par » d'autres ennemis qu'elle avoit l'art de » faire croire ses partisans. Ce que ses » mœurs avoient d'irrégulier étoit réparé » dans l'esprit des peuples par les dons » qu'elle faisoit aux Eglises. Ces sacrifices » coûtoient à son caractere ; mais sa poli» tique les faisoit à sa réputation.

Cette Princesse entreprit de réunir la Suede à ses autres Etats, & elle y réussit : mais les Danois ayant abusé de leur supériorité, les Suédois trouverent bientôt l'occasion de secouer un joug qu'ils détestoient, & ils se donnerent un maître qui prit le titre d'Administrateur. Les Rois de Dannemarc n'abandonnerent pas les droits qu'ils prétendoient avoir sur la Suede, & ce fut une source de guerres longues &

sanglantes entre ces deux Etats.

Christiern étoit monté sur le thrône de Dannemarc ; c'étoit un monstre, qui presque au sortir de l'enfance avoit poussé aux derniers excès tous les vices, & n'avoit pas même le masque d'une vertu. Il ne chercha point à rapprocher les Suedois du traité d'union des deux Royaumes, il ne chercha qu'à les soumettre. Le mécontentement du Clergé de Suede étoit une disposition favorable pour ce Prince. Les Evêques avoient joui d'une autorité si étendue sous les Rois Danois, qu'ils croyoient ne devoir rien oublier pour ramener les mêmes circonstances. L'Administrateur étant mort, ils voulurent mettre à sa place Elric Trolle, vieillard timide, indolent, irrésolu, & qu'ils auroient fait servir à leurs vûes ; mais ce projet échoua. Stenon, fils du dernier Administrateur, fut élu, & il fit conférer l'Archevêché d'Upsal au fils de Trolle ; démarche qu'il crut propre, sans doute, à consoler son rival de son exclusion. Ce bienfait politique n'eut pas le succès qu'il en attendoit. Trolle plus humilié que touché du tendre & généreux intérêt que ce Prince avoit pris à lui, fit éclater un ressentiment qui allarma également pour Stenon & pour la patrie. Le jeune Prélat ne pouvoit pas se consoler de

n'être que le second dans un état qu'il avoit compté gouverner d'abord sous le nom de son pere ; & dans la suite sous le sien. Son mécontentement éclata bientôt. Il se mit à la tête du Clergé, s'unit avec les Danois, & corrompit le Gouverneur de quelques places fortes. Stenon instruit de tout ce qui se tramoit contre l'Etat, convoqua le Sénat, & Trolle fut reconnu pour l'auteur & le chef de la conspiration. L'Archevêque déterminé à la ruine de son pays, par un ressentiment que les contretems rendoient plus vif, ne daigna ni justifier sa conduite, ni se plaindre de ses complices : il se retira dans le château de Steke, en attendant du secours de Christiern. A peine l'Administrateur eut-il commencé le siége de cette place, que les Danois vinrent faire une descente près de Stockolm ; Stenon y marcha avec une partie de son armée, & il se livra un combat aussi sanglant qu'il devoit l'être au commencement d'une campagne entre deux nations rivales, dans une occasion décisive & pour de grands intérêts. La victoire se déclara pour la Suede, les Danois regagnerent leurs vaisseaux, & l'Archevêque fut obligé de se rendre. Les Etats le déclarerent ennemi de la patrie, l'obligerent de renoncer à sa dignité, & le condamnerent à finir ses jours dans un cloître.

» Quand le Pape n'auroit pas été sollicité par le Prélat déposé & par Christiern de s'élever contre ce jugement, il l'auroit fait. La Cour de Rome dont les droits n'avoient pas été aussi bien éclaircis qu'ils l'ont été depuis, appuyoit indifféremment le Clergé dans toutes les affaires, avec une vivacité & une fierté qui ne se démentirent pas en cette occasion. Elle fit menacer les Etats & l'Administrateur des censures de l'Eglise, s'il ne rétablissoient sans tarder l'Archevêque sur son siége, & dans tous les avantages dont on l'avoit privé.

» Il est glorieux pour l'humanité que dans un siécle où la Philosophie avoit fait si peu de progrès, un peuple entier ait distingué l'autorité légitime du chef de la religion, de l'abus qu'il en peut faire. Les Suédois en marquant beaucoup de respect au Souverain Pontife, parurent assez tranquilles sur les foudres qu'il préparoit contr'eux. Ils témoignerent de la répugnance à lui desobéir; mais enfin ils lui desobéirent, & ils aimerent mieux l'avoir pour ennemi que de risquer de rallumer dans leur patrie le feu des guerres civiles qu'ils avoient eu tant de peine à éteindre. Si cette généreuse résolution avoit été accompagnée d'un ex-

» cès d'emportement, Rome se seroit trou-
» vée heureuse : dans la résolution où elle
» étoit de pousser les choses à l'extrêmité,
» elle auroit voulu paroître forcée à des
» violences par des outrages qui les justi-
» fiassent. L'impossibilité de mettre les ap-
» parences de son côté, ne lui fit pas aban-
» donner ses vûes : elle mit en interdit la
» Suede, excommunia l'Administrateur &
» le Sénat, ordonna le rétablissement de
» Trolle, & pour comble d'injustice, char-
» gea le Roi de Dannemarc de procurer
» par la voie des armes l'exécution d'une
» Bulle si odieuse.

Christiern étoit & se montra digne d'une telle commission. Il entra en Suede, & mit tout à feu & à sang; après bien des ravages & bien des cruautés, les Suédois furent défaits dans une bataille où Stenon fut tué; cet événement fit la destinée de la Suede; tout tomba dans une confusion horrible. Trolle qui avoit profité des malheurs publics pour remonter sur son siége, convoqua les Etats. La crainte ou la séduction y firent reconnoître sans obstacle l'autorité de Christiern, qui commença par immoler à son ressentiment & à son ambition tout ce qui auroit pu lui faire quelque ombrage. Il fit massacrer les Seigneurs les plus distingués de Suede & tout ce qui

restoit d'hommes puissans affectionnés à leur patrie, ou aimés des peuples. Avec ces victimes expira l'espérance & presque le desir de la liberté. Les loix anciennes furent abrogées, le despotisme porté au dernier période, & il ne se fit aucun mouvement. Rien ne causoit & ne pouvoit causer d'inquiétude à Christiern que la personne de Gustave Vasa.

Ce jeune Seigneur descendoit des anciens Rois de Suede, & s'étoit signalé dans plusieurs occasions; c'étoit un homme supérieur, né pour l'honneur de sa nation & de son siécle, qui n'eut point de vices, peu de défauts, de grandes vertus & encore plus de grands talens.

Retenu en Dannemarc par une perfidie, il avoit trouvé l'occasion de s'échapper des mains de Christiern, & s'étoit caché dans les montagnes de la Dalecarlie. Après avoir erré long-tems, forcé par le besoin de travailler aux mines, il trouva enfin chez un Curé un asyle, qui devint le berceau de la liberté, de la gloire & du bonheur de la Suede. De concert avec cet Ecclésiastique, homme sage, desintéressé, instruit, accrédité, zélé pour sa patrie, Gustave commença par échauffer les esprits, & il profita du premier feu de l'enthousiasme qu'il fit naître pour se faire un parti. A la tête de

quatre cens hommes il emporta d'assaut une place commandée par le Gouverneur de la province ; ses premiers succès donnerent de l'audace ; sa petite armée s'accrut à vûe d'œil, & il n'eût qu'à se montrer dans les provinces voisines de la Dalecarlie pour les soulever. La timidité & l'indolence du Viceroi que Christiern avoit laissé en Suede, donna à Gustave le tems de faire des progrès plus considérables, de grossir & de discipliner ses troupes. Trolle saisit le tems où les Dalecarliens s'étoient retirés dans leurs pays pour faire la moisson ; il se mit à la tête de quatre mille hommes, & alla attaquer brusquement Gustave, qui n'étoit pas assez fort pour l'attendre. Ce léger échec fut bientôt réparé par Gustave, qui l'attaqua à son tour si vivement, que l'Archevêque échappa à peine avec la dixieme partie de ses troupes.

Les vainqueurs marcherent droit à Stockholm ; le Viceroi & l'Archevêque, dans la crainte que quelque malheureux hazard ne les fit tomber entre les mains de leurs ennemis, s'enfuirent en Dannemarc. Leur retraite fut un événement décisif pour les mécontens. L'indépendance du Royaume parut assez assurée, pour qu'on crût pouvoir convoquer sans risque les Etats Généraux, & donner quelque forme à un

Gouvernement qui n'en avoit point.

» L'assemblée ne fut pas nombreuse ; il » ne s'y trouva de Députés que ceux que » l'amour de la patrie & la haine des tyrans » élevoient au-dessus de tous les périls. » Les résolutions des hommes de ce carac- » tere ne pouvoient manquer d'être har- » dies & leurs démarches vigoureuses. Ils » renoncerent solemnellement à l'obéïssan- » ce qu'ils avoient promise à Christiern, » éleverent leur Général, qui n'avoit dû » jusqu'alors son autorité qu'à son coura- » ge, à la dignité d'Administrateur, & ar- » rêterent qu'on continueroit à faire une » guerre vive & sanglante.

Tandis que Gustave reprenoit sur les Danois les places qui leur restoient en Suede & qu'il formoit le siége de Stockholm, la révolution qui se fit en Dannemarc assûra l'indépendance de la Suede. La tyrannie & les excès de Christiern révolterent ses sujets, & leur inspirerent une résolution violente. Ils déthrônerent ce Prince, qui se retira auprès de Charles-Quint son beau-frere ; & ils placerent sur le thrône Frideric, Duc de Holstein.

Cet événement ôta aux Danois, qui étoient encore en Suede, le courage, l'espérance & la force de s'y maintenir. Ceux qui défendoient Stockholm offrirent de capituler ;

capituler ; mais l'Administrateur laissa traîner le siége, sous prétexte de le finir d'une maniere plus honorable, mais en effet pour obliger par ce fantôme de péril les Etats Généraux de lui déférer la couronne. Cette politique étoit plus artificieuse que nécessaire. Gustave fut proclamé Roi avec une unanimité & un enthousiasme qui étoient sûrement les suites de la plus vive admiration & d'une espece d'idolâtrie. L'union que fit ce Prince avec Frideric, acheva d'établir la tranquillité, la gloire & l'indépendance de la Suede. Gustave ne songea plus qu'à réformer l'intérieur du Royaume, en substituant de bonnes loix à la barbarie ancienne, & une police sage aux abus introduits par les troubles civils. Il fut éclairé, soutenu & dirigé dans ses vûes par un homme célebre, qu'il est important de connoître à fond.

Ce confident habile se nommoit Larz-Anderson, né de parens obscurs & sans fortune. Il avoit commencé à se distinguer dans l'Eglise ; mais dégoûté d'une carriere où l'on n'avançoit que par les suffrages de la multitude, il s'attacha à la Cour. » Gustave démêla bientôt dans la foule des » courtisans empressés à lui plaire, un homme propre à le servir ; & dédaignant » toutes ces petites expériences si nécessai-

» res aux Princes médiocres, & qui ne leur
» suffisent même pas, il l'éleva tout de
» suite au premier poste du Royaume, &
» le fit son Chancelier.

» Anderson justifia cette hardiesse. C'é-
» toit un génie que la nature avoit fait pro-
» fond, & que les réflexions avoient éten-
» du. Quoiqu'il eut l'ambition des grandes
» places, il avoit encore plus l'ambition
» des grandes choses, & il aimoit mieux
» voir croître sa réputation que son crédit.
» Il n'étoit pas citoyen dans ce sens qu'il se
» fût sacrifié pour sa patrie; mais il méri-
» toit ce beau nom, si on veut l'accorder
» aux Ministres qui ont des idées assez jus-
» tes pour croire que leur gloire est insé-
» parable de celle de leur Roi & de leur na-
» tion. L'exemple de ceux qui l'avoient pré-
» cédé ni le jugement de ceux qui le devoient
» suivre, n'étoient pas la régle de sa con-
» duite; ses projets n'étoient cités qu'à son
» tribunal & à celui de son maître. Cette
» indépendance qui ne peut être sentie que
» par ceux qui l'ont, étoit accompagnée
» d'une sagacité qui saisissoit tout, depuis
» les premiers principes jusqu'aux dernie-
» res conséquences, & d'une lumiere qui
» fournissoit des vûes sublimes & les expé-
» diens propres à les faire réussir. Le talent
» de hâter les événemens sans les *précipi-*
» *ter* lui étoit comme naturel; & en pa-

» roiſſant céder quelquefois aux difficultés,
» il venoit toujours à bout de les ſurmon-
» ter. L'étude de l'hiſtoire & ſes réflexions
» l'avoient affermi contre les murmures,
» les tumultes, les révoltes même; & il
» étoit convaincu qu'avec du courage, du
» ſang froid & de la politique on vient
» tôt ou tard à bout de ſubjuguer les hom-
» mes & de les ramener à leurs intérêts. Il
» ſçavoit le détail des loix comme un Ma-
» giſtrat, & en poſſédoit l'eſprit en Légiſ-
» lateur. On réſiſtoit d'autant moins à ſon
» éloquence, qu'elle partoit d'une raiſon
» forte. Ce Miniſtre appartenoit plus à un
» autre âge qu'à celui où il vivoit; & ſes
» contemporains qui n'étoient pas à beau-
» coup près auſſi avancés que lui, n'apper-
» çurent pas toute l'élévation de ſon ca-
» ractere, ni l'influence qu'il eut ſur les
» révolutions qu'éprouva la Suede.

Ce Royaume étoit la proye des Eccléſiaſtiques: leur autorité pouvoit exciter de nouveaux troubles, & ils poſſédoient tout l'argent, toutes les richeſſes de la Suede. Il falloit trouver un prétexte pour les dépouiller. Anderſon en imagina un; c'étoit d'introduire le Luthéraniſme, qui faiſoit des progrès rapides en Allemagne, & qu'il avoit adopté par cet eſprit d'inquiétude ſi ordinaire à ceux qui ſont nés plus grands

que leur condition. Guſtave adopta les vûes de ſon Chancelier ; mais cette révolution ne pouvoit ſe faire que par dégrés : on laiſſa le tems au Luthéraniſme de s'établir dans le Royaume. Des Docteurs de réputation qu'on fit venir d'Allemagne, lui donnerent de l'éclat ; la faveur qu'ils parurent avoir, leurs déclamations, le goût de la nouveauté entraînerent bientôt une partie de la nation. A meſure que le Luthéraniſme faiſoit des conquêtes ſur le Royaume, Guſtave en faiſoit ſur le Clergé. Il commença par abolir une eſpece d'impôt que les Curés avoient mis ſur certains péchés. Il ôta aux Evêques le droit qu'ils avoient uſurpé d'hériter de tous les Eccléſiaſtiques du ſecond ordre. Les troupes furent miſes en quartier d'hiver ſur les terres du Clergé, ce qui étoit ſans exemple : enfin il propoſa de prendre les deux tiers des dîmes pour l'entretien des troupes, & une partie de l'argenterie & des cloches des Egliſes riches pour abolir, en payant les étrangers, les privileges odieux dont ils jouiſſoient. Ces expédiens furent généralement approuvés ; & s'il y eut quelque mécontentement, il n'éclata pas.

Guſtave mit la derniere main à ſes grands deſſeins, en convoquant les Etats Généraux à Veſteras en 1527. Les innovations qu'il

proposa pour achever d'écraser la puissance du Clergé, parurent trop hardies, & le ton de despotisme qu'il prit étoit trop nouveau pour ne pas exciter quelques mouvemens; mais ils n'eurent point de suites. Les troubles furent bientôt appaisés, & ce que les Etats avoient arrêté fut établi sans obstacle. » Le mépris pour la Communion » Romaine suivit la ruine & l'avilissement » du Clergé, qui avoient été le but de tou- » tes les innovations qu'on venoit d'intro- » duire. Gustave se déclara enfin Luthe- » rien, & toute la nation voulut être de » la religion du Prince. Rien ne prouve » les progrès de l'esprit de servitude dans » un Etat, comme l'influence du Souve- » rain sur la croyance des peuples. Le sa- » crifice de ses opinions qui coûte si peu à » la Cour, où on n'a proprement que des » préjugés, est si grand à la ville & dans » les provinces où on a des principes, » qu'il prépare à tous les autres sacrifices, » & même les assure. Aussi lorsque Gus- » tave demanda aux Etats en 1544, que » la Couronne qui avoit toujours été élec- » tive fût déclarée héréditaire, il n'éprou- » va point de contradictions.

» Tel fut le dernier acte d'un des regnes » les plus éclatans que le Nord ai vû; » nous ajouterions d'un des plus heureux,

» si Gustave avoit été aussi juste qu'il étoit
» grand, & si en faisant par son caractere
» le bonheur de la génération qu'il gou-
» vernoit, il n'avoit pas préparé le mal-
» heur de celles qui devoient la suivre,
» en établissant un despotisme dont ses suc-
» cesseurs ne pouvoient manquer d'abuser.

Histoire du divorce de Henri VIII. Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon, depuis 1527 jusqu'en 1534.

Henri VII, surnommé dans l'histoire le Salomon de l'Angleterre, voulut rendre à sa couronne, par une alliance avantageuse, l'éclat que les guerres civiles lui avoient fait perdre, & il obtint pour le Prince de Galles son fils, Catherine d'Arragon. Ce mariage ne fut pas heureux ; le jeune Prince mourut un an après, à l'âge de quinze ou de seize ans. Cet événement pouvoit rompre les liens qui unissoient l'Espagne & l'Angleterre, & qui les rendoient redoutables à tous leurs voisins. Pour calmer les inquiétudes des deux Puissances, il fut arrêté que le nouveau Prince de Galles épouseroit la veuve de son frere. Pour former ces nouveaux nœuds, on eut besoin d'une dispense, & le Pape Jules second l'accorda.

Henri & sa belle-sœur furent fiancés solemnellement en 1503, & le Prince qui n'avoit alors que douze ans, n'eut pas plutôt atteint sa quatorziéme année qu'il fit en présence de plusieurs témoins une protestation en forme contre le consentement qu'il avoit donné. Cette protestation fut tenue secrette jusqu'à la mort de Henri VII en 1509, & le mariage fut célébré la même année. » Catherine avoit » des vertus, mais les agrémens de son » sexe lui manquerent. Elle n'avoit ni grace » ni dignité, ni desir de plaire ; sa tristesse » & son indolence augmenterent avec l'âge » & les infirmités. Le dégoût de Henri qui » ne l'avoit jamais aimée, devint insen- » siblement extrême, & ouvrit le cœur de » ce Prince à une passion fort vive pour » Anne de Boulen.

» Anne étoit plus que belle, elle étoit » piquante. Ses traits manquoient de ré- » gularité ; il en résultoit cependant un » ensemble qui surpassoit la beauté même. » Une taille parfaite, le goût de la danse, » une voix touchante, & le talent de » jouer avec grace de plusieurs instru- » mens, relevoient en elle l'éclat de la » premiere jeunesse. Quoique la France » ne fût pas alors autant qu'elle l'a été » depuis en possession de servir de modele

» aux autres peuples, Anne y avoit pris
» des manieres ; un ton, des modes, qui
» fixerent sur elle les yeux & presque l'ad-
» miration de la Cour de Londres. Cette
» premiere impression fut soutenue par une
» conversation vive & légere, par un en-
» jouement ingénieux & de tous les ins-
» tans. Les soupçons que pouvoit faire naî-
» tre son air libre & trop carressant, étoient
» détruits par son âge & par sa dissipa-
» tion. Elle ne montroit de l'empressement
» que pour les plaisirs & pour les fêtes ; &
» il paroissoit si peu d'art dans sa conduite
» qu'il étoit presque impossible de lui sup-
» poser des projets. Sa coquetterie ne fit
» pas & ne devoit pas faire des impres-
» sions fâcheuses : on la regarda comme
» une suite de l'éducation frivole qu'elle
» avoit reçue, & non comme un vice du
» cœur, ou le fruit de la réflexion. Les
» événemens prouverent que son caractere
» avoit échappé aux courtisans les plus dé-
» liés : elle se trouva dissimulée, profon-
» de, ambitieuse, & fut tout cela à un
» haut dégré & avant vingt ans.

Percy parut le premier sensible aux charmes d'Anne, ou fut, si l'on veut, le premier séduit par son adresse. Ses soins furent acceptés, & leur union alloit être consommée si l'amour du Roi n'y avoit mis

obstacle. Percy fut forcé de renoncer à sa maîtresse : Henri déclara lui-même à Anne les sentimens qu'il avoit pour elle, mais il la trouva plus fiere qu'il ne l'avoit cru. Eclairée sur la violence de la passion qu'elle avoit inspirée, elle parut plus offensée que flattée des propositions du Prince, & lui signifia qu'elle seroit sa femme ou ne lui seroit rien. C'est à cette époque que les écrivains Catholiques fixent la premiere idée qu'eut Henri de faire divorce avec Catherine ; les Protestans la font remonter plus haut. On n'est pas moins embarrassé sur la date précise de la résolution qu'il en prit ; on auroit évité de longues & ameres contestations, si on avoit été assez desintéressé de part & d'autre, pour voir que le Cardinal Wolsey étoit l'unique, ou du moins la principale cause de ce grand événement.

Cet homme célébre, rapidement passé de la condition la plus basse au ministere & à la pourpre, avoit d'abord embrassé le parti de l'Empereur, & il l'abandonna ensuite, parce qu'il vit que ce Prince l'avoit trompé par les fausses espérances qu'il lui avoit données de le placer sur le trône de l'Eglise. Wolsey voulut humilier Charles-Quint, en faisant répudier Catherine d'Arragon sa tante. Ce Cardinal porta

dans cet odieux procès plus d'adresse que la passion n'en permet ordinairement, & plus de circonspection qu'on ne l'auroit dû espérer de la hauteur & de l'emportement de son caractere. Il commença par persuader le Confesseur du Roi, dont les remontrances firent naître des doutes dans l'esprit de Henri, & ces scrupules joints à la décision de quelques Théologiens, le déciderent entierement pour le divorce. Sa résolution ne tarda pas d'éclater. Trois Ambassadeurs François étant arrivés en Angleterre, conclurent sans beaucoup de difficultés, un traité de paix perpétuelle entre les deux nations, & ils arrêterent que Marie, fille de Henri, épouseroit François I. ou son second fils le Duc d'Orléans.

» L'Evêque de Tarbes, celui des Ambassadeurs qui avoit le plus le talent des » affaires, & le seul qui eut le secret de » celle-là, parut environ huit jours après » la signature du traité, mécontent d'une » négociation dont le succès étoit regardé » comme complet. Son chagrin fut remarqué comme il le devoit être, & on chercha à en deviner la cause. Le public s'épuisa à l'ordinaire en conjectures, & les » gens en place en questions. Lorsque le » Prélat crut avoir assez long-tems tenu

» les esprits en suspens, il se laissa arra-
» cher son secret : il dit avec un certain
» embarras assez ordinaire à ceux qui ont
» des vérités fâcheuses à annoncer aux
» Princes, qu'il craignoit beaucoup qu'u-
» ne partie des liens que venoient de for-
» mer les deux nations, ne fussent bien-
» tôt rompus, & qu'en particulier le ma-
» riage projetté ne pût pas s'exécuter. Pressé
» de s'expliquer sur le mystere que renfer-
» moient ces dernieres paroles, il avoua
» qu'il croyoit nulle l'union de Henri &
» de Catherine, & qu'il étoit instruit que
» les Théologiens les plus habiles ne pen-
» soient pas autrement que lui.

» Le Roi parut frappé de ce discours
» comme il l'eût été d'un coup de foudre ;
» son but étoit de persuader par cet éton-
» nement à l'Europe que le premier doute
» sur son mariage lui étoit venu à cette oc-
» casion.

Les scrupules de l'Evêque de Tarbes furent regardés comme des vérités incontestables, & il partit sur le champ pour l'Italie un Ministre, chargé de solliciter auprès du Saint Siége la dissolution du mariage avec Catherine.

Clement VII. qui gouvernoit alors, étoit encore prisonnier au Château Saint-Ange. Le secours prompt & assuré qu'on lui pro-

mit, l'auroit infailliblement déterminé à faire ce qu'on exigeoit de lui, s'il n'eût été arrêté par la crainte de Charles-Quint. Lorsque le Pape fut libre, les négociateurs Anglois devinrent plus pressans, mais leur adresse & leur activité ne purent vaincre ses irrésolutions. Il vint à bout de faire naître des obstacles & des incidens fort naturels, qui reculoient la décision de cette affaire. Après bien des détours & des lenteurs, pressé par les instances de l'Angleterre, Clement établit enfin Wolsey juge de l'affaire du divorce, & on lui donna pour adjoint le Cardinal de Campege, qui s'étoit trouvé du goût des deux Cours.

Il n'y avoit qu'à suivre la négociation de Campege, pour être convaincu que le Pape ne donneroit jamais les mains à un projet contraire aux intérêts de son Siége & à ceux de sa maison, & qu'il vouloit seulement obtenir par ce moyen un traitement plus avantageux de Charles-Quint. L'affaire se remplissoit tous les jours de nouvelles difficultés. Henri que sa passion mettoit dans un état violent, fatigué de tant d'indécisions, envoya de nouveau à Clément deux Ministres pour presser l'exécution de son projet; mais leurs insinuations n'ayant pas eu le succès qu'ils s'étoient promis, ils eurent recours à des

moyens odieux. Ils joignirent aux reproches les plus humilians, des menaces effrayantes. On faisoit craindre au Pape d'être déposé, sous prétexte que son élection avoit été irréguliere ; que l'Angleterre ne secouât un joug qui devenoit tous les jours plus dur & plus injuste, & que l'Europe entiere éclairée & enhardie par un exemple si frappant, ne renonçât à l'ancien préjugé qui la tenoit sous la domination du S. Siége. Ces moyens ne réussirent pas, & l'affaire du divorce fut ramenée au tribunal de Wolsey & de Campege. Les Légats, après l'examen de cette cause singuliere, citerent le Roi & la Reine pour le 18 Juin 1529. La Reine comparut devant eux, mais les recusa pour juges, & ne voulut jamais se désister de sa récusation. » On l'auroit peut-» être crue occupée de sa vengeance, si » en se précipitant devant toute l'assemblée » aux pieds du Roi, elle n'avoit fait voir » qu'il n'y avoit dans son cœur que le désir » & peut-être l'espérance de regagner un » cœur qu'elle avoit malheureusement per-» du. Cette posture, son amour & ses in-» fortunes lui inspirerent tout ce qu'on » peut imaginer de plus modeste, de plus » tendre & de plus touchant. Dès qu'elle » eut fini de parler, elle se retira, & alla » attendre dans l'obscurité, dans les lar-

» mes & dans l'incertitude les effets d'une
» scene aussi attendrissante que celle qui
» venoit de se passer.

» Le denouement de ce coup de théatre
» ne fut pas tel qu'on avoit cru pouvoir
» l'espérer. Tout l'attendrissement qu'on
» avoit remarqué dans le Prince se rédui-
» soit à une compassion stérile, & à des
» éloges vagues. Henri rendit justice à la
» conduite exemplaire, à l'humeur douce,
» à la soumission sans bornes de Cathe-
» rine ; & il parut fâché que la religion &
» la conscience ne lui permissent pas de
» finir ses jours avec une Reine malheu-
» reuse, qui n'avoit jamais rien dit ni rien
» fait que de louable.

Tandis que Campege éloignoit tant qu'il pouvoit la décision de cette affaire, l'Empereur fit un traité à Barcelone, dans lequel il traitoit favorablement le S. Siége, dans la vûe de se venger, sur tout du Roi d'Angleterre, qui l'insultoit cruellement dans la personne de sa tante. Le Pape immédiatement après son raccommodement avec l'Empereur, évoqua l'affaire du divorce, & se rendit par cette démarche foible & imprudente, l'instrument d'une haine, d'un orgueil, d'une politique qu'il auroit dû traverser, & dont il pouvoit très-aisément devenir la victime.

Campege s'en retourna à Rome, & Wolsey fut immolé au ressentiment du Roi; il se vit accablé d'une suite d'accusations, d'opprobres & de malheurs qui le conduisirent au tombeau.

Henri dont les contretems ne faisoient qu'irriter la passion, fut obligé de chercher d'autres moyens : on lui conseilla de consulter toutes les Universités de l'Europe. Celle d'Oxford & de Cambridge étoient vendues à la Cour, & déclarerent le mariage nul. Celles de France furent assez partagées, & la Sorbonne, divisée en plusieurs factions, ne céda qu'à des vûes d'intérêt & de politique à la volonté du Roi & à l'argent d'Angleterre. Le dernier de ces moyens fut seul assez puissant pour gagner les Universités d'Italie. La fureur de se vendre étoit montée à tel point qu'on avoit un Théologien pour un écu; quelquefois pour deux une Communauté entiere, & qu'un Couvent de Cordeliers passa pour cher parce qu'il en coûtoit dix. Mais les Théologiens Allemans ne cederent ni à la séduction ni aux sollicitations, & refuserent de se déclarer pour le divorce.

La Cour de Rome vit ces manœuvres avec une indifférence méprisante : c'étoit un étrange aveuglement de penser qu'on

la ſubjugueroit par les déciſions de quelques Théologiens. Cette Cour trop intéreſſée depuis long-tems, & trop politique pour ſe conduire par les maximes foibles, bornées & incertaines des caſuiſtes, regardoit malheureuſement moins la religion comme ſa fin, que comme un moyen d'y arriver.

Henri qui voyoit avec douleur le peu de fruit qu'il tiroit de toutes ſes démarches, forma, pour ſe venger de Clement, le deſſein de lui enlever l'Angleterre. Il commença par défendre, ſous des peines capitales, de recevoir aucune expédition de Rome qui ne fût appuyée de ſon autorité. Il attaqua les privileges du Clergé, & dépouilla le Pape de ſes droits les plus eſſentiels. Dans le même tems, Catherine preſſée de nouveau de conſentir au divorce, & toujours ferme dans ſon refus, fut obligée de s'éloigner de la Cour, où elle ne retourna jamais.

Le Roi d'Angleterre voulut enfin terminer ſes irréſolutions, en ſuivant le conſeil que lui donna François I. de ſe paſſer de la diſpenſe du Pape, & d'épouſer ſans délai une femme aimable, qui étoit devenue néceſſaire â ſon bonheur. Le mariage ſe fit, & demeura ſecret juſqu'à la groſſeſſe d'Anne de Boulen, qui força de

le rendre public avant même qu'on eût pû déclarer nul celui de Catherine. Cette derniere opération fut l'ouvrage de Cranmer, Archevêque de Cantorbery, qui engagea le Clergé d'Angleterre à prononcer sur l'affaire du divorce ; & malgré la précaution qu'avoit prise le Pape de se reserver la connoissance de ce grand procès, le mariage fut cassé solemnellement. Anne entra en triomphe dans Londres, & y fut reçue avec un éclat & une magnificence singuliere.

Clément apprit avec un dépit sensible ce qui venoit de se passer : il fit une Bulle qui excommunioit Henri & Anne de Boulen, s'ils ne se quittoient dans quelques mois ; & après de nouvelles négociations pour terminer cette affaire, le Pape assembla son Consistoire, & le résultat fut une sentence qui obligeoit le Prince à reprendre Catherine, sous peine d'excommunication pour lui, & d'interdit pour son Royaume. Le Parlement avoit prévenu ce jugement par une loi qu'il avoit faite quelques jours aparavant, & qui défendoit de reconnoître l'autorité du Pape. Henri recueillit le fruit d'une politique profonde & suivie ; & sans faire d'autres changemens dans la religion, il défendit tout commerce avec le S. Siége, & voulut être lui-même

chef de l'Eglise dans son Royaume. La nation adopta les idées schismatiques qu'on lui présentoit ; elle suivit depuis les opinion de Zuingle sous Edouard, retourna à la communion de Rome sous Marie, & se forma sous Elizabeth un culte qu'elle professe encore aujourd'hui, sous le nom de Religion Anglicane.

Histoire de la conjuration de Fiesque en 1546 & 1547.

André Doria délivra en 1528 la République de Gênes du joug de la France, & y établit l'ordre qui subsiste encore aujourd'hui.

» Ce plan de Gouvernement, le seul » peut-être qui pût convenir au caractere » des Génois, & à la situation où ils se » trouvoient, les devoit rassurer naturelle- » ment contre les entreprises de Doria. Si » ce grand Capitaine eût eu réellement » les vûes que lui ont supposées la plûpart » des historiens, ou il auroit laissé son » pays dans l'anarchie, ou il y auroit éta- » bli des loix mauvaises, ou il se feroit » emparé de la dignité de Doge ; trois » voies qu'il lui étoit aisé de prendre, & » dont chacune devoit presque nécessaire- » ment le rendre maître de la République.

« Avec un peu d'attention, on démêle
» qu'il ne cherchoit ni à être tyran ni à
» être citoyen, & qu'il vouloit se venger
» seulement de la France, qu'il avoit bien
» servie, & dont il étoit mal traité. Ce
» projet qui étoit connu de tout le mon-
» de, & celui de maintenir la révolution,
» l'autorisoit, sans qu'on en prît ombrage,
» à se charger, comme il fit, du comman-
» dement des galeres de Charles Quint. Il
» est vrai que ce moyen avoit quelque
» chose d'équivoque, & qu'il pouvoit ser-
» vir à opprimer la liberté publique aussi
» bien qu'à la défendre : mais l'ordre que
» Doria avoit d'abord établi dans l'Etat,
» étoit une preuve de modération, que ce
» qu'il avoit laissé voir d'ambition ne de-
» voit gueres affoiblir, & que sa conduite
» fortifioit extrêmement. Content de l'em-
» pire que lui donnoient sur les esprits &
» sur les cœurs les grandes choses qu'il
» avoit faites, il paroissoit préférer de
» bonne foi la tranquillité de la vie privée
» à l'embarras des grandes places, & se
» livrer aux affaires plutôt par zéle que
» par goût. Il y a apparence que des de-
» hors aussi imposans auroient trouvé une
» confiance entiere, sans la présomption
» & les hauteurs d'un parent éloigné qu'il
» avoit adopté pour fils.

Ce jeune homme se nommoit Jeannetin Doria : condamné dès ses premieres années à des travaux obscurs ; l'yvresse où le jetta le changement de sa fortune lui donna un orgueil & des manieres qui révolterent tout ce qui avoit de l'élévation dans l'ame, & singulierement Jean-Louis de Fiesque, Comte de Lavagna. Ce jeune Seigneur, l'homme le plus riche de la République, étoit magnifique, aimable & séduisant : avec un grand nombre de qualités brillantes, il avoit l'apparence de plusieurs vertus. » L'inquiétude qui le poussoit aux gran- » des places, venoit du desir qu'il avoit de » faire de grandes choses ; l'ambition ne » lui étoit inspirée que par la gloire. Une » erreur, qui étoit plutôt un malheur de » son âge qu'un défaut de son esprit, lui » fit confondre la célébrité avec une répu- » tation fondée : il alla jusqu'à croire qu'il » lui suffiroit d'occuper de lui ses contem- » porains, pour laisser un grand nom à la » postérité. Tous ceux qui l'avoient étu- » dié & qui se connoissoient en hommes, » lui trouvoient à vingt-deux ans une po- » litique très-raffinée & une dissimulation » impénétrable : il leur paroissoit né pour » asservir sa patrie ou pour l'illustrer.

Fiesque ne pouvoit manquer d'être mécontent de la situation où se trouvoit la

République. Il lui parut également indigne de lui de vivre dans l'obscurité, ou d'en sortir par la faveur d'un homme qu'il méprisoit. » Entre plusieurs moyens que lui » présenta une imagination forte & impétueuse, celui de faire périr les Doria fut » le seul qui lui parût infaillible, & il s'y » arrêta avec beaucoup de sang-froid & de » fermeté. La nécessité de changer la forme du Gouvernement pour soutenir » une démarche aussi hardie, ne l'effraya » pas, & fut peut-être sans qu'il s'en doutât un motif de plus : il devoit paroître » doux à un homme de son caractere d'abbattre d'un même coup ses ennemis, & » de se placer à la tête d'un Etat assez puissant. La révolution devoit être l'ouvrage » du génie seul : pour la maintenir, la » force étoit nécessaire, & Fiesque qui le » vit, pensa à se ménager l'appui de la » France.

Cette Cour entra aisément dans les vûes de Fiesque ; & dans l'espérance de se venger de Doria & de reprendre le Milanès sur l'Empereur, elle accorda des secours considérables. Fiesque instruit que les mêmes passions qui lui avoient rendu la Cour de France favorable, regnoient à celle du Pape, s'occuppa du soin de les mettre en jeu. Il alla lui-même à Rome pour négo-

cier cette affaire, & il écarta les soupçons que ce voyage pouvoit faire naître, par l'attention qu'il eut au milieu de ses projets de ne paroître occupé que de ses plaisirs, & par l'art de cacher des desseins profonds sous un air frivole. Il trouva Paul III. aussi bien disposé qu'il le souhaitoit, & ce Pontife approuva la révolution avec de grands éloges.

Fiesque ne s'occupa plus que du soin de mettre la derniere main à son entreprise, & il ne put en être détourné par les remontrances d'un de ses plus zélés partisans : c'étoit Vincent Calcagno, homme d'un certain âge, & qui avoit une espéce de passion pour le jeune Comte. » Comme » il avoit le sens droit, les grandes entre» prises commencoient par lui être toujours » suspectes. Il étoit d'ailleurs né timide, » & les réflexions ou l'expérience qui chan» gent quelquefois les caracteres, l'avoient » affermi dans le sien. Tout ce qui avoit » l'air trop élevé lui paroissoit chimérique, » & il regardoit comme imprudent tout » ce qu'on abandonnoit au hazard. Son » imagination étoit plus aisément étonnée » que son cœur ; & il étoit ferme jusques » dans les périls qu'il avoit prévûs & qu'il » avoit craints.

Le chef de la conjuration forma d'a-

bord son attention à ne pas se laisser pénétrer, & il se rendit en effet impénétrable. Sa conduite avoit quelque chose de si naturel & de si aisé, qu'il n'étoit pas possible d'y soupçonner le moindre mystere. André Doria, malgré la profonde connoissance qu'il avoit des hommes, se laissa imposer par ces apparences, & Jeannetin fut séduit par les témoignages d'estime & d'attachement que Fiesque lui prodigua.

Le Comte sçut se concilier les négocians, cette précieuse portion de citoyens si honorée dans le gouvernement populaire, si opprimée dans le despotique, si négligée dans le monarchique, & si méprisée dans l'aristocratique, en leur exagérant le tyrannique orgueil des nobles, & en leur laissant entrevoir la possibilité de s'en délivrer. Par là il s'assuroit du peuple, qui suit aveuglément le mouvement qui lui est communiqué par ceux qui le font travailler ou qui le font vivre ; un extérieur brillant, des manieres ouvertes & polies, des bienfaits répandus adroitement, acheverent de lui gagner la multitude.

Il ne manquoit à Fiesque que des soldats. Il eut une occasion favorable, & qui se présentoit naturellement, d'en lever dans ses terres. Il prit des arrangemens secrets avec Pierre-Louis Farnese, Duc de Parme

& de Plaiſance, qui lui promit un ſecours de deux mille hommes. Il fit venir une galere qui lui appartenoit, dans le port de Gênes : ſes amis débaucherent quelques ſoldats de la garniſon, & s'aſſurerent de dix mille habitans déterminés : avec ces forces réunies, les conjurés crurent qu'il étoit tems de prendre une derniere réſolution.

La nuit du premier au ſecond Janvier fut l'inſtant arrêté pour l'exécution de leur projet. L'époque étoit adroitement fixée. Comme le Doge qui ſortoit de place le premier du mois, ne pouvoit être remplacé que le quatre, la République devoit ſe trouver dans une eſpéce d'anarchie, dont il étoit poſſible de tirer parti.

Un des chefs de la conjuration, & un de ceux ſur qui Fieſque comptoit le plus, étoit Jean-Baptiſte Verrina, » homme brave, impétueux, éloquent : il avoit l'eſ- » prit vaſte, mais déréglé ; le cœur élevé, » mais corrompu. Son penchant l'entraî- » noit au crime, & le mauvais état de » ſes affaires le lui rendoit preſque in- » diſpenſable. Une imagination vive & » forte lui préſentoit ſans ceſſe des projets » ſinguliers & hardis, dont il n'examinoit » jamais ni la juſtice ni les reſſorts, & » dont il prévoyoit rarement les ſuites. Il » étoit ennemi de tout repos, du ſien par

inquiétude,

» inquiétude, de celui des autres par ambition. Le Gouvernement établi dans sa patrie lui déplaisoit, précisément parce qu'il y étoit établi ; & tous ceux qui entreprendroient de le changer étoient sûrs de trouver en lui des conseils dangereux & des services utiles. Ce caractere l'avoit rendu cher à Fiesque, dont il régloit les plaisirs, partageoit la fortune, & dirigeoit en quelque maniere les passions.

Le jour arrêté pour la révolution commençoit à luire, que les conjurés firent les dernieres dispositions. Verrina se rendit à l'entrée de la nuit sur la galere de Fiesque qui étoit son poste ; il donna par un coup de canon le signal de l'attaque, & l'action fut aussi-tôt engagée dans l'ordre qui avoit été projetté. On commença par attaquer ceux qui défendoient les portes de la ville les plus essentielles, & dont on se rendit bientôt maître. Jeannetin s'étant éveillé au bruit, & étant accouru, fut reconnu & massacré sur le champ. André Doria eut le tems de se sauver dans un château à quinze mille de Gênes. Cette lâcheté dans un vieillard célébre par sa valeur, ne doit surprendre que ceux qui ne connoissent pas les hommes.

Les avantages que remporterent les con-

jurés, redoubla leur activité & leur courage : après s'être fortifiés à la hâte dans les postes dont ils s'étoient emparés, ils se répandirent dans les rues en criant, *Fiesque & liberté*. Ces deux mots, dont l'un rappelloit à un grand nombre d'ouvriers le nom de leur bienfaicteur, & l'autre réveilloit dans tous les esprits l'idée du plus grand des biens, séduisirent la populace, qui prit aussi-tôt les armes.

Les tentatives que fit le Sénat pour opposer la force aux conjurés ayant été funestes, il tourna ses vûes vers la négociation. Ansaldo Justiniani, un des Sénateurs députés, s'avança dans le lieu du tumulte, & demanda froidement à parler au nom de la République, au Comte de Fiesque. Cet homme dangereux n'étoit plus ; en voulant passer sur une galere, il étoit tombé dans la mer, & s'y étoit noyé. » Le » secret pouvoit être facilement gardé jus- » qu'à la fin de l'action, sans la vanité » puérile de Jerôme, qui répondit à Jus- » tiniani qu'il n'y avoit plus d'autre Com- » te de Fiesque que lui, & qu'il n'écou- » teroit les propositions qu'on avoit à lui » faire, que lorsqu'on lui auroit livré le » Palais. Une réponse aussi imprudente » eut les suites qu'elle devoit avoir. Le Sé- » nat rassuré par le seul événement qui pût

» changer sur le champ & d'une maniere » stable la situation des choses, montra de » la fermeté ; & les conjurés, par une rai» son contraire, perdirent toute leur au» dace. A mesure que la mort de leur » chef se répandoit, & elle se répandit fort » vîte, on voyoit les esprits se refroidir, » le courage expirer dans tous les cœurs, » & les armes tomber des mains. Ceux » même que des haines plus vives, de » plus grands intérêts, ou un caractere plus » emporté avoient rendus jusqu'alors plus » redoutables que les autres, se laissoient » abbattre par la terreur commune. La ré» volution fut si générale, qu'au point du » jour il n'y avoit pas un seul factieux dans » les rues de Gênes : ils étoient tous reti» rés dans leurs maisons, dispersés dans » la campagne, ou retranchés dans quel» que poste.

Ainsi finit cette conspiration, qui par l'événement établit sur des fondemens presque inébranlables l'autorité qu'on avoit voulu détruire.

EXPERIENCES Physico-méchaniques de M. Hauksbée, traduites par feu M. de Brémond, revûes & mises au jour, avec des remarques ; par M. Desmarest. *A Paris*, chez la veuve *Cavelier* & fils, rue

Saint Jacques, au Lys d'or.

Nous nous occuperons dans cet extrait de la maniere dont les deux volumes de ces expériences sont exécutés. M. Desmarest a porté son attention sur deux objets importans : la distribution méthodique des matieres, & les remarques.

1°. Comme M. Hauksbée, en composant son recueil, ne s'étoit point astreint à un certain arrangement dépendant des matieres, on s'est appliqué à donner aux détails des faits une forme plus méthodique.

Dans ces vûes on a rassemblé sous différentes classes générales, qui forment autant de chapitres, les expériences qui concernent un même sujet, comme la pesanteur, l'air, l'électricité, les tubes capillaires, &c. & l'on a distingué par articles chaque expérience particuliere. Par cette disposition, des détails, auparavant isolés, sont rapprochés heureusement & se placent en bon ordre dans l'esprit du lecteur.

2°. L'Editeur n'a pas borné son attention à ce seul objet. Les expériences de M. Hauksbée ont été faites il y a près de quarante ans. Depuis ce tems la Physique expérimentale a acquis des connoissances, ou plus sûres ou plus étendues. M. Desmarest a rapproché les faits postérieurs du récit de M. Hauksbée, soit qu'ils servissent

à le confirmer (ce qui arrive le plus souvent), soit qu'ils tendissent à le détruire. Il a même recueilli dans certaines remarques l'histoire de ce qui a été écrit sur un même sujet; & ces sortes d'histoires, outre qu'elles plaisent naturellement, parce qu'elles présentent les différens efforts de l'esprit humain, instruisent aussi par les vûes qu'elles fournissent.

» On ne sçauroit trop, dit M. Desmarest, engager ceux qui veulent faire » quelque progrès dans la Physique, à comparer les connoissances transmises par les » sçavans qui nous ont précédé, avec les » recherches des Physiciens de notre tems, » on apprécie par là le mérite des uns & » des autres. C'est aussi un moyen pour s'a» vancer à de nouvelles découvertes, que » de considerer comme le premier pas que » nous ayons à faire, celui où les grands » hommes qui nous ont précédé, ont ter» miné leur course & leurs travaux. La » continuité de nos efforts joints avec les » leurs, forme cette union & cet accord » qui doit regner entre les sçavans de tous » les siécles & de tous les pays, pour éten» dre les limites de nos connoissances.

Telles sont les raisons qui ont déterminé M. Desmarest à donner des remarques, où il combine les efforts des anciens avec ceux

des obſervateurs de notre tems. Il a ſuivi auſſi ce plan dans les deux dernieres ſections de ſon diſcours préliminaire, qui comprend un extrait raiſonné des deux volumes. Nous l'allons ſuivre dans le compte que nous nous propoſons de rendre du recueil.

On voit à la tête de l'ouvrage, des éclairciſſemens de l'Editeur ſur les thermométres de M. Hauksbée, & la deſcription de la machine pneumatique du Phyſicien Anglois. On y a joint un précis hiſtorique des différentes réformes que cette machine a éprouvées depuis Otto de Guericke juſqu'à préſent.

Le chapitre premier a pour objet la peſanteur des corps. M. Hauksbée examine d'abord par quelle force les molecules des corps ſolides, quoique d'une peſanteur ſpécifiquement plus conſidérable que les liqueurs qui les décompoſent, y ſont ſoutenues & y nâgent. Il combat les Phyſiciens qui avoient cru trouver le dénouement de cette ſuſpenſion dans l'augmentation des ſurfaces qu'acquierent les corpuſcules diſſous. M. Deſmareſt diſcute les vûes que différens Phyſiciens ont propoſées ſur cette ſingularité hydroſtatique, & rapporte ce phénomene à la même cauſe qui éleve les liqueurs dans les tubes capillaires. La ſe-

cond article de ce chapitre présente les procédés & les résultats des expériences faites pour déterminer les pesanteurs spécifiques de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb & du fer, & leur proportion, avec un égal volume d'eau : l'Editeur expose les principes d'hydrostatique sur lesquels sont fondées ces déterminations. Les deux articles suivans offrent des observations, par lesquelles M. Hauksbée évalue là quantité de la résistance que l'air oppose aux corps qui s'y meuvent, soit dans leur chute, soit dans leur réflexion. On trouve dans les remarques quelques principes de la théorie de la résistance des fluides, & des méthodes pour l'évaluer à chaque instant de la chûte.

Dans le chapitre suivant, on a renfermé les observations sur l'air. Il est question d'abord d'une expérience, par laquelle on s'assure de la quantité d'air produite par une certaine dose de poudre à canon; ensuite on voit un procédé très-simple pour déterminer le rapport du poids de l'eau avec celui d'un pareil volume d'air, que l'on dit être celui d'un à huit cens. M. Hauksbée, en examinant & rappellant à des résultats précis les phénomenes des hémispheres de Magdebourg, assure tous ces effets à la pression de l'atmosphe-

re. Il combat autant les partisans actuels de la matiere subtile que les raisonnemens antiques de ceux qui de son tems soutenoient encore le *lien funiculaire des parties crochues* de l'air. C'étoit de ces imaginations futiles, enfantées plutôt par le besoin d'expliquer que par la conviction de l'expérience.

L'article quatrieme contient le détail curieux d'une expérience intéressante sur la dilatation & la condensation de l'air comparées avec celles de l'esprit de vin. Par ce procédé, M. H. a reconnu que l'expansion de l'air, depuis le terme de la glace jusqu'au plus grand dégré de la chaleur de l'été dans le climat d'Angleterre, est dans le rapport de six à sept, & depuis le plus grand froid jusqu'au plus grand chaud du même climat, dans le rapport de sept à huit. M. D. rapproche de cet essai curieux les expériences relatives de MM. Amontons, Bernoulli, Musschenbroeck, & les autres observations de ce chapitre, concernent le ressort de l'air, la maniere dont certaines vapeurs rendent ce fluide funeste & peu propre à la respiration, le méchanisme par lequel les courans rapides, l'air dans les ouragans, ébranlent le mercure des barometres & affectent l'économie animale. Toutes ces expériences sont appré-

citées dans les notes & dans le discours préliminaire. Le dernier article contient le détail d'une expérience importante sur la réfraction des rayons de lumiere, en passant obliquement de l'air ordinaire dans le vuide de la machine pneumatique. M. Desmarest a recueilli toutes les circonstances qui ont rendu cette expérience fameuse, & les conséquences intéressantes qu'on en a tirées par rapport aux réfractions astronomiques.

Le troisieme chapitre renferme en XVIII articles les expériences de M. H. sur la lumiere électrique. Il est le premier qui ait examiné avec attention, & d'une maniere suivie, ces phénomenes. Dans tout ce travail, qui prouve un Physicien aussi infatigable que plein de sagacité, il développe les effets de la lumiere électrique par rapport aux différens corps qui en sont susceptibles, tels que la laine, l'ambre, les matieres grasses & résineuses, & enfin *le verre*. Je dis *le verre*, car c'est à M. Hauksbée que nous sommes redevables de la premiere application des globes, des cylindres & des tubes de verre aux expériences électriques. Avant lui le verre étoit relégué parmi les corps dont la vertu électrique étoit peu considérable. Il faut voir dans l'ouvrage même la maniere dont M.

Haukſbée diverſifie les appareils des expériences afin de varier les phénomenes. La lumiere électrique entre les mains du Phyſicien Anglois, produit des ramifications, des jets variés ; elle augmente même au point de devenir un feu réel, & de s'annoncer par des pétillemens marqués, des étincelles brûlantes & phoſphoriques.

Nous paſſons au chapitre ſuivant, où l'on trouve les expériences qui concernent particulierement l'électricité. On voit en parcourant les articles de ce chapitre, que M. Haukſbée a apperçu les attractions & les répulſions des *effluvia*, leur plus grande force dans certains tems favorables, & lorſque le tube étoit plein d'air ou échauffé : il a remarqué quels étoient les corps qui admettoient les émanations électriques & ceux qui les interceptoient ; que deux corps imbibés du même fluide, ſe fuyoient ; que les corps qui flottoient dans l'atmoſphere du tube échauffé, en abandonnoient le tourbillon pour s'attacher alternativement aux corps extérieurs & y rentrer ; qu'enfin les couches de l'atmoſphere que les corps flottans occupoient, étoient d'autant plus éloignées du corps électrique qui en étoit le centre, que ce corps avoit un dégré de l'électricité plus marqué. Il s'eſt aſſuré par des fils, que les émanations électriques formoient des

rayons divergens en sortant des globes & des cylindres, & des rayons convergens dans leur affluence ; enfin il a vu que les corps résineux, par la chaleur de la fusion, contractoient une vertu attractive très-considérable : il a observé les variétés que le vuide apportoit aux effets des globes & des tubes ; la permanence de l'électricité dans les corps frottés, le bruissement, les piquures sensibles, la fluctuation des effluvia, &c. Toutes ces vérités établies solidement, & tant d'autres choses qu'il a entrevûes, doivent être considérées comme lui étant propres, & comme des *découvertes* qui sont par rapport à lui des vûes neuves & non des répétitions monotones d'observations faites avant lui, ou des imitations serviles de procédés mis en usage. Il suffit de jetter un coup d'œil sur l'état où étoit alors cette partie de la Physique, pour sentir jusqu'où la sagacité angloise a conduit notre Physicien, & le peu de secours qu'il a tiré des Physiciens qui l'ont précédé dans la carriere.

M. Dufay, dans son travail sur l'électricité, s'étoit attaché à répéter les expériences de M. Hauksbée, pour se *mettre*, comme il le déclare, *sur la voye*. Tous les éclaircissemens que l'Editeur a pu trouver dans les mémoires de l'Académicien Fran-

çois, font partie des Commentaires qu'il a joints au texte, & ces éclairciſſemens ont un nouveau mérite d'être rapprochés des détails de M. Hauksbée. M. Deſmareſt n'a pas négligé de faire uſage des lumieres que les Phyſiciens Anglois, Allemands & François ont répandues de nos jours ſur les queſtions qu'il s'eſt propoſé de traiter.

Le dernier chapitre du premier volume renferme différentes expériences ſur les variétés de la lumiere des phoſphores dans le plein & dans le vuide. Nous ne nous arrêterons pas ſur ces queſtions, quelque intéreſſantes qu'elles ſoient.

Nous obſerverons ſeulement avec M. Deſmareſt, que les ſyſtêmes de certains Cartéſiens, qui pour expliquer la lumiere des barometres faiſoient choquer le ſecond élément de Deſcartes contre le premier dans les vibrations du mercure, n'ont que trop d'analogie avec le choc de deux courans, qui fait la baſe de quelques hypothèſes que des modernes ont voulu accréditer. Ce ſont d'autres termes, mais le méchaniſme eſt le même. Tant il eſt vrai que l'eſprit de ſyſtême n'a rien enfanté de nouveau, & que les idées hypothétiques ſe ſont préſentées avec autant de développement aux anciens qu'aux modernes. En cela donc nous n'avons rien, nous n'aurons

rien qu'ils n'ayent eu : nos avantages sur eux sont dans les faits & dans la maniere de les combiner.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du premier volume. Le chapitre premier du second contient des expériences sur l'ascension des liqueurs dans des espaces capillaires, & sur les loix de cette singularité hydrostatique. Nous y voyons l'eau s'élever dans des tubes capillaires de différens calibres dans le vuide, comme à l'air libre, en raison inverse des diametres : donc l'air ne contribue en rien à cet effet. M. D. discute dans une note quelques difficultés spécieuses de certains Physiciens modernes qui prétendoient que l'air y avoit part, & fait disparoître toute influence de l'air. La pression supérieure des colonnes collatérales est détruite de même. Les syphons capillaires sont assujettis aux mêmes loix que les tubes, comme on le fait voir dans une remarque.

Les Physiciens n'ont employé communément dans leurs expériences que des tubes capillaires cylindriques : mais comme la nature, malgré sa simplicité, varie presque à l'infini ses opérations & la forme des agens qui y concourent, & qu'elle présente des cavités capillaires de différentes moulures, pour ainsi dire, il étoit impor-

tant qu'on eût des observations qui pussent offrir des caracteres d'analogie & de comparaison. C'est dans ces vûes que M. Haukſbée s'est attaché à comparer les phénomenes des tubes ou cavités cylindriques avec ceux des espaces prismatiques, & il a reconnu les mêmes loix. Nous voyons différentes especes de liqueurs s'élever entre deux lames de verre & de cuivre, entre deux plans de marbre polis, à une hauteur qui est toujours en raison inverse des distances des plans. M. H. a employé non seulement des plans paralleles, mais des plans qui s'écartant sous un angle quelconque, présentoient à chaque point de nouvelles distances. Les liqueurs dans lesquelles il les plongeoit, s'élevoient différemment, c'est-à-dire que la hauteur de chaque colonne de liqueur étoit à chaque point en raison réciproque à la distance des plans. Toutes les colonnes réunies formoient par leurs parties supérieures une courbe hyperbolique, une des asymptotes étant la surface du liquide, & l'autre la ligne de la réunion des deux plans. M. H. varia encore l'appareil sur une lame de verre placée horizontalement; il laissa tomber une goutte d'huile, ensuite il y appliqua une autre lame obliquement par une de ses extrêmités, la baissant insensiblement par l'autre

jusqu'à ce qu'elle touchât la goutte d'huile; cette goutte pour lors se porta vers le point de réunion des plans avec un mouvement qui s'accélera toujours. Newton a donné ce phénomene comme une preuve de l'attraction, c'est-à-dire d'une cause dont on a besoin de faire encore l'apologie auprès de certains Physiciens intolérans. M. D. développe dans des remarques les vûes de Newton, & fait voir de plus par le secours de la Géométrie, qu'en réunissant les *momens* qui agissent dans deux directions, leur somme, ou la diagonale qui les représente, est d'autant plus considérable que l'angle des directions de ces forces est plus petit; par là il explique l'accélération du mouvement de la goutte d'huile. Il montre aussi par contraste l'inutilité & le peu de succès de l'impulsion appliquée à ces phénomenes.

A la suite de tous ces articles viennent les réflexions de M. H. sur la cause de l'élévation des liqueurs dans les tubes; c'est une hypothèse où l'attraction figure comme l'agent principal. M. Desmarest ajoute à ces réflexions une histoire critique des principales hypothèses que l'on a formées pour rendre raison de ces phénomenes. Cette histoire est divisée en trois parties, qui comprennent autant de classes de sys-

têmes discutés avec étendue. M. D. expose à la fin de cette discussion le systême de M. Veitbrecht, qui occupe le quart du volume. En développant par propositions ce systême, M. D. n'a pas prétendu s'exposer au reproche que l'on fait à certains disciples de Newton, qui mettant l'attraction partout se croyent dispensés d'exposer comment elle agit.

Le second chapitre comprend les expériences de M. H. sur le son & sur ses différentes modifications, par rapport aux divers milieux dans lesquels il se propage : il en évalue les augmentations & les diminutions, suivant la densité de l'air & l'étendue de sa sphere de propagation. L'Editeur examine dans des remarques quel est le concours du ressort de l'air & de sa densité par rapport à la force du son. Il a placé à la fin du chapitre quatre éclaircissemens étendus ; le premier, sur les erreurs ausquelles peut conduire la supposition du mouvement d'ondulation dans l'air pour expliquer les phénomenes du son, & sur la nécessité d'admettre le seul mouvement de ressort dans ce fluide. Dans le second, on examine quelle variation peut éprouver la propagation du son par le froid & le chaud. Un troisieme éclaircissement donne une idée succinte des *systêmes harmoniques du*

spheres. On s'instruit de ces sçavantes chimeres pour avoir le droit de les apprécier. Tel est le ton avec lequel M. Desmarest en fait envisager l'utilité que nous en pouvons retirer. » Ces systêmes prétendus harmo» niques, dit-il, que nous regardons avec » raison comme des chimeres, & qui oc» cupoient les meilleures têtes du tems de » leur fortune, doivent nous faire regarder » presque du même œil, ou au moins avec » défiance, ces hypothèses séduisantes qui » ne prouvent que la témérité de leurs au» teurs. Sommes-nous plus sages que les » anciens ? l'histoire de leurs fautes de» vroit naturellement produire cet effet.

Nous ne nous étendrons pas sur les deux chapitres suivans. Dans le premier, on trouve des expériences sur l'eau, sur son poids, sur les phénomenes de sa congélation, sur celle des liqueurs spiritueuses, sur l'état des poissons dans l'eau, & sur la maniere dont l'air y est parsemé, &c. Toutes ces questions sont éclaircies dans des notes. Le dernier chapitre comprend des observations sur la réfraction des rayons de lumiere, en traversant différens fluides gras. On ajoute dans les remarques vingt-deux autres fluides examinés par Newton, & l'on y développe la théorie de ce grand Géometre sur la réfraction. La seconde ob-

servation concerne le mêlange de deux liqueurs, dont les volumes se confondent en partie par la pénétration. L'Editeur y a joint le détail raisonné des expériences de M. de Reaumur, sur un semblable phénomene. La maniere d'évaluer la force de l'aimant à différentes distances, est expliquée dans le troisieme article. On a dans les remarques un recueil de toutes les expériences des Physiciens Anglois & autres sur cette question délicate; ensorte que les efforts des sçavans s'y trouvent rapprochés, ainsi que leurs contradictions. M. Desmarest a ajouté deux articles qu'il a traduits. Le premier, sur la résistance qu'oppose l'air à la poussiere de malt, qui y flotte; & l'autre sur l'arrangement des différentes couches d'une mine de charbon. Ce dernier article donne lieu à des notes sur les especes de charbons dont il est parlé, & à l'examen de la maniere dont les empreintes des végétaux se sont formées sur les pierres des minieres. On y trouve aussi des réflexions sur la disposition relative des différentes substances, & enfin sur leur parallélisme. M. Desmarest s'attache sur ces points à des observations générales, aux faits réguliers & constans. » Sans nous » hazarder, dit-il, à former des hypothè» ses, où l'imagination, en suppléant au

» vrai, le défigure toujours, nous nous
» bornons à ces observations générales, qui
» sont peut-être les seuls systêmes permis.

Traité de la Diction, par M. Esteve, de la Société royale des Sciences de Montpellier, vol. *in*-12. 1755. *A Paris*, chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques, &c.

Il ne faut rien moins qu'un esprit exercé dans les sciences abstraites pour faire de nouvelles découvertes sur la diction. Aristote, Ciceron, Quintilien ont également écrit sur cette matiere. Au jugement de M. de Fenelon, nous ne pouvons mieux faire que de copier ce que ces Auteurs en ont dit; mais ce que nos écrivains modernes n'avoient pas seulement vû, M. Esteve vient de l'exécuter. Son ouvrage est divisé en deux livres; le premier traite des principes essentiels de la diction, & le second des différens styles. Il recherche quelles sont les vraies perfections des élémens de la phrase; ensuite il examine la phrase en elle-même. Ce sont là les matériaux dont il fait usage pour construire le systême général des diverses manieres de s'énoncer. Ce n'est pas ici un ouvrage de grammaire, mais plutôt un traité philosophique sur l'art de bien parler & de bien écrire dans toutes sortes de langues. On

trouve dans cette production autant de méthode que dans un ouvrage de Géométrie, & autant de clarté que dans un ouvrage de pur agrément : pour l'invention on ne sçauroit la disputer à l'auteur, car il n'y a aucun modele en ce genre.

Nous avons dit qu'il falloit distinguer cette production philosophique de tout ce qu'on nous a donné jusqu'à présent sur la grammaire : nous allons rapporter ce qu'en dit l'Auteur. » Ce ne sont point ici les » principes raisonnés de la grammaire ni » l'art de parler correctement : ces con» noissances préliminaires, je les suppose » dans mes lecteurs. La déclinaison des » verbes & des noms, les irrégularités, en » un mot tout ce qui appartient à la gram» maire doit être connu. Dans un traité de » la peinture il n'est point nécessaire de re» chercher la nature des diverses couleurs, » il faut les supposer déja broyées & ar» rangées sur la palette : nous en usons de » même dans le traité de l'art de la dic» tion. Aussi tout ce que nous y disons » peut également convenir à la Langue La» tine, Françoise ou Allemande, ou plus » généralement à toutes les langues ancien» nes & modernes.

Le peu d'étendue que nous donnons à nos extraits ne nous permet pas de suivre

l'Auteur dans toutes les réflexions qui naissent sous sa plume ; nous nous contenterons de citer quelques morceaux, qui feront connoître le style & la maniere dont cet ouvrage est exécuté.

En parlant de l'harmonie du discours, l'Auteur compare une période à un air de musique. » Ne faut-il point dans une pé- » riode distribuer certains repos pour la » voix, exprimer un sentiment, n'intro- » duire aucune disparate entre les sons qui » doivent se suivre, faire annoncer les » dénominations les unes par les autres, » ne presenter les plus grands effets qu'a- » près ceux qui doivent les préparer, en- » fin répandre un accord & une unité d'ex- » pression ? &c. « Cette comparaison ainsi détaillée, est neuve, & retrace au juste la plus grande partie des regles que l'écrivain doit se prescrire. Dans le premier livre l'Auteur parle des images, de la chaleur qu'on doit leur donner, des termes figurés, de la métaphore, de l'allégorie, de la périphrase, des termes négatifs, des épitheres, des adjectifs, comme aussi des inversions & des tours de phrase, de l'harmonie du discours, & de la variété dans le style. Le second Livre, ainsi que nous l'avons déja dit, traite de toutes les différentes espéces de style qui ont du ca-

ractere. Le premier dont il eſt queſtion, eſt le ſtyle ſimple. Voici comme l'Auteur entre en matiere.

» Les anciens ont fait des éloges étonnans du ſtyle ſimple, qu'ils appelloient » Attique : ils lui donnerent ce nom, parce que c'étoit le ſeul territoire d'Athênes » qui le produiſoit. Lorſque les Athéniens » repréſentoient les Graces, ils les laiſſoient toutes nûes, ſans aucune ſorte de » vêtement ; voilà le modele de leur ſtyle . . . . Le ſtyle ſimple pourroit être appellé le langage de la pure raiſon. Rempli de ſentimens nobles & vrais, il ne » ſe permet ni les antithèſes froides & étudiées, ni les comparaiſons fauſſes & déplacées, ni l'enchantement puerile des » figures brillantes d'une fauſſe Rhétorique : la peinture exacte des objets, la » nobleſſe & l'élégance de la diction, la » force du raiſonnement, la beauté eſſentielle du ſujet ; voilà la diſtinction entiere du langage que devroient parler les » hommes.

Ce ſtyle ſimple eſt diviſé par l'Auteur en ſtyle ſublime & ſtyle naïf ; chacun de ces ſtyles eſt traité dans un chapitre en particulier. Dans celui qui traite du ſtyle ſublime, l'Auteur compare la maniere d'écrire de Racine avec celle de Corneille. Après

avoir cité plusieurs exemples de l'un & de l'autre écrivain, M. Esteve dit : » voilà » encore une peinture (il est question de » quelques vers de Racine), mais faite » dans un autre goût que celle de Cor- » neille. Ce dernier est un torrent qui ra- » vage tout, & précipite sa course, la for- » ce de son éloquence l'entraîne sans cesse » malgré lui-même, on diroit que les mots » ne font que le suivre de loin ; mais Ra- » cine développe ses couleurs, il les étend, » il colorie, il réprésente au vrai tout ce » qu'il peint, il fait par les seuls mots des » réprésentations plus parfaites que ce » qu'on croiroit pouvoir jamais attendre » de l'art de la diction.

» Rien n'est au-dessus des sentimens » élevés que Corneille donne à ses héros : » c'est la nature dans sa plus grande force » & dans sa plus belle simplicité ; car je » ne parle ici que des grands traits de gé- » nie, qui lui assurent l'admiration de tous » les siécles ; il est vrai que la vive lumiere » de son éloquence s'est quelquefois éclip- » sée. Ces hommes qu'il fait parler & dont » l'ame paroît dans certains intervalles si » grande, si éclairée, & si sublime, ne » se soutiennent pas toujours dans cette » région élevée & lumineuse : on les ap- » perçoit assez souvent descendre parmi les

» vulgaire ; alors ils ne sont plus une sour-
» ce de vive lumiere qui éclaire tout ce
» qui les approche, on diroit plutôt qu'ils
» ne se conduisent que par une lueur foi-
» ble & empruntée.

Nous ne pouvons qu'annoncer les idées de l'Auteur. Il parcourt tous les styles, il en montre les beautés & les défauts. Le style ingénieux, le style brillant, le style fleuri, le style qui peint, le style qui ne peint point, le style oriental, le style décousu, tout est traité par ordre & avec précision. Nous nous contenterons de citer un des traits qui terminent l'ouvrage, & dont le lecteur pourra faire aisément l'application.

» S'il y avoit une nation qui, peu ca-
» pable de raisonnemens suivis, ne recher-
» chât jamais la justesse dans la succession
» des idées ; si une seule phrase bien tour-
» née suffisoit à la capacité de cette na-
» tion, le style décousu y paroîtroit avan-
» tageusement. Un écrivain, pour con-
» tenter le lecteur, négligeroit le plan &
» la suite de l'ouvrage, pour ne s'occuper
» que du tour brillant d'une pensée. A
» cette premiere pensée, il feroit succéder
» celle qui se présenteroit d'abord à son
» imagination, quoiqu'elle n'eût souvent
» aucun rapport avec celle qui doit la pré-
céder.

» céder ; ce seroit là le grand art d'amuser » des esprits frivoles. Car une imagination » légere préferera toujours l'éclat d'une » phrase isolée à un discours suivi, dont » toutes les parties sont faites les unes pour » les autres, & qui par-tout également vif » & pressant, ne montre pas mal à propos » des ombres qui servent à relever une » fausse lumiere.

Histoire & commerce des Colonies Angloises dans l'Amérique septentrionale. *A Londres* ; & se trouve *à Paris*, chez *Lebreton*, *Desaint*, *Pissot*, *Lambert*. 1754. *in*-12. 1 vol.

Il nous paroît qu'on n'a pas saisi jusqu'ici la vraie maniere d'écrire l'histoire des colonies : on n'a presque parlé que des guerres qui avoient été entreprises pour s'y établir, ou qu'on a été forcé de soutenir pour s'y maintenir. Comme le but de ces établissemens est moins la gloire que l'utilité, il auroit fallu passer rapidement sur les événemens militaires, & s'arrêter à la situation, aux productions, aux mœurs, au gouvernement, à tous les avantages qu'on retire & qu'on pourroit retirer des pays éloignés dont on parle. L'Auteur de l'histoire des Colonies Angloises a parfaitement rempli l'idée que nous proposons. Il dit

tout ce que les négocians & les politiques peuvent desirer de sçavoir sur le sujet qu'il traite, & il le dit d'une maniere convenable à la matiere qu'il traite. Nous connoissons assez les sources où il a puisé, pour assurer quelles sont très-bonnes. Cet Ecrivain, ou quelqu'autre aussi instruit, devroit bien nous donner dans le même goût l'histoire de nos Isles sous le vent, les plus belles colonies de l'univers, sans en excepter le Pérou & le Mexique.

NOUVEAU Commentaire sur les ordonnances des mois d'Août 1669, & Mars 1673, ensemble sur l'édit du mois de Mars 1673, touchant les épices. Par M. ***, Conseiller au Présidial d'Orléans. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, quai des Augustins. 1754. *in*-12. 1 vol. Ce livre se vend 3 liv. 12 sols.

L'Ordonnance de 1669 traite des évocations, des réglemens de Juges en matiere civile & criminelle, des *Committimus*, des Lettres d'Etat & de répit. L'Ordonnance de 1673 a pour objet le commerce. Elle traite des apprentifs négocians & marchands, des agens de banque, & courtiers, des livres & registres des négocians, marchands & banquiers, des sociétés, des lettres & billets de change & pro-

messes d'en fournir, des intérêts de change & de rechange, des contraintes par corps, des séparations de biens, des défenses & lettres de répi, des cessions de biens, des faillies & banqueroutes, de la jurisdiction des Consuls. Le même auteur nous a donné il y a deux ans des commentaires courts, clairs, & très-instructifs sur les ordonnances civiles & criminelles.

Ces quatre ordonnances seront toujours regardées comme un des plus beaux monumens du regne de Louis XIV. L'Europe entiere en a senti le prix, & en a retiré les plus grands avantages. Il faut espérer que l'étude de nos loix ne tardera pas à nous paroître un objet digne de nous occuper. Notre nation a poussé si loin depuis vingt ans la théorie & la pratique des finances, du commerce, de la guerre, de la politique, de toutes les connoissances qui peuvent intéresser sa gloire, son bonheur ou son opulence, qu'elle est devenue dans les choses importantes, comme elle l'a toujours été dans les agréables, un objet d'émulation pour les peuples qui se conduisent avec le plus de circonspection & de sagesse. On nous reproche cependant encore avec raison l'ignorance de notre droit public & de notre jurisprudence. Les secours sûrs & faciles qu'on nous présente, nous détermineront

ſans doute à acquerir des lumieres qu'il eſt honteux & très-dangereux de ne pas avoir.

Le bon Jardinier, Almanach pour l'année 1755, contenant une idée générale des quatre ſortes de jardins, les regles pour les cultiver, & la maniere d'élever les plus belles fleurs. *A Paris*, chez *Guillin*, quai des Auguſtins, au Lys d'or. 1755.

Cet Almanach qui n'étoit preſque l'an dernier qu'un catalogue, eſt devenu un ouvrage plein de recherches & de détails agréables ſur la matiere qui y eſt traitée. On y trouvera de l'inſtruction & de l'amuſement.

Le College des Jéſuites de Toulouſe, où les études ſont excellentes, a ſaiſi l'occaſion de la diſtribution des prix pour faire repréſenter une paſtorale héroïque à la louange du Roi. Le P. Badon qui, à ce qu'il nous paroît, eſt chargé ordinairement de ces actions d'éclat, & qui juſtifie le choix qu'on fait de lui, fait célébrer par les bergers qu'il introduit ſur la ſcene, la juſtice des armes du Roi, ſa douceur, ſa modération dans la victoire, ſes conquêtes, la journée de Fontenoy, la paix d'Aix-la-Chapelle, la nobleſſe accordée aux Of-

ficiers, l'établissement de l'Ecole Militaire, &c. Les éloges de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Mesdames suivent naturellement. La pastorale est terminée par la joie générale que la naissance de Monseigneur le Duc de Berri a répandu parmi les François, & par des vœux pour la gloire de ce jeune Prince.

DESCRIPTION PHYSIQUE DU CERVEAU,

Fragment d'un Poëme Latin sur l'imagination.

QUà cerebrum exigui vallatur fornice tecti,
Innumeræ celantur opes; hìc spissa frequentes
Densat sylva fibras & inextricabile textum;
Hìc vaga spirituum rapidoque exercita cursu
Turba per angustos refluitque fluitque canales,
Quæ simul ac variis hùc illuc flexibus errans
Trita redorditur vestigia, plurima mentem
Occupat effigies simulachraque dædala rerum.
Sed neque spiritibus natura est una creandis,
Namque olli crasso male pingues corpore cæcos
Ægrè aditus penetrant obnixi & mollia surdo
Impete flexilium quassant ramenta fibrarum.
Tenuior est aliis exutaque pondus & omnes
Carpere prompta vias agilisque in verbera moles.

Præcipitant alii & rapido se turbine torquent.
Ignea gens ; pars lenta gradu se motat inerti
Cunctatrix , passimque ignavo frigore torpet.
Pars fluit uberior fæcundoque amne tumentes
Distentat nervos ; pars circumcursat inanes
Rara canaliculos & inania regna pererrat.
Est quoque quod vario discriminet ordine fibras.
Pars riget indocilis crebro incurvescere pulsu
Spirituum & certis inscribi ex ordine sulcis.
Pars quoque fæmineo plerumque innata cerebro
Flexuræ patiens inflexa repentè resultat,
Aut refugo properat subsidere lubrica lapsu
Et declinatos frustratur molliter ictus.
Pars male laxa jacet fluitantibus obsita guttis
Quæ nimio bibulas opplent humore lacunas ;
Naufragus alveolis vix denique spiritus arctis
Enatat ; implicitis coëunt vestigia ramis.
Sunt etiam veterum rugarum apprimè tenaces ;
Namque usu longo senioque retorrida pellis
Aruit , inque novos metuit lentescere flexus.
Sunt graciles quas pauca vago corpuscula fluxu
Undatim pulsant , quà pulsant cumque sequaces ;
Ut Zephyrus tremulas hinc inde supinat aristas
Et flabris vibrat ludentibus, aurea messis
Fluctuat & dubios alternat flexilis æstus.
Flexilis ah nimiùm ne sit mihi sylva fibrarum
Neu nimium gracilis ! neque enim penetrabilis intus ;

Admittit grandes exili cortice sulcos
Et morsu crebro paulatim exesa fatiscit.
Densior est aliis textura & sustinet ictum
Dùm fidis impressa notis vestigia rerum
Altiùs insideant, nec quassam verbere multo
Tenuia scindit agens in segmina spirituum vis, &c.

On ne croira pas aisément que les vers pleins d'énergie & de précision qu'on vient de lire, soient l'ouvrage d'un homme du monde.

BEAUX ARTS.

LA gravure en général est un talent soumis, c'est-à-dire l'imitation d'un autre Art. Il ne faut pas entendre par ce mot, une copie séche & servile; car l'Artiste Graveur ne réussit que par les équivalens qu'il sçait présenter. L'intelligence & le talent lui sont donc nécessaires pour arriver par des voies différentes au même but que le Peintre. Cette définition générale renferme l'idée d'un travail particulier, & le travail exige des variétés sans nombre. Un Graveur est nécessairement obligé de les observer, selon les circonstances; mais son premier devoir est d'être toujours soumis à l'imitation du trait, & à la maniere du Maître.

L'histoire & le portrait ne sont pas traités de la même façon par les Peintres ; des passions, des masses de lumiere très-étendues, des grouppes, des paysages, des ciels, de l'air, de la vaguesse, &c. Toutes ces choses sont fort opposées à une composition simple, à une lumiere répandue sur un seul point, à des ornemens soumis & faits pour concourir à un seul objet ; voilà les idées générales de ces deux genres. Un Graveur doit faire sentir leurs différens effets, sans avoir d'autres secours que le blanc & le noir, & les oppositions qu'il peut tirer de la variété de son travail.

Ces difficultés doivent augmenter par la réflexion, le mérite que l'on reconnoît à ceux dont le burin a sçu rendre des effets si flatteurs à la vûe ; on doit même souvent excuser les Artistes, & ne reprocher qu'aux Peintres plusieurs choses moins heureuses qu'on remarque quelquefois dans leurs planches ; car tous les Peintres n'ont pas l'intelligence ou la patience nécessaires pour retoucher les épreuves, & conduire un Graveur à l'avantage de son Art. Rubens sera toujours le mieux gravé des Peintres. Plein de goût & d'intelligence, il a formé ses Graveurs, il retouchoit les épreuves, & les accordoit pour le blanc & le noir, & donnoit, pour ainsi dire, une nouvelle

harmonie différente de son tableau, mais toujours conséquente & plus convenable. M. Rigaud a eu les mêmes attentions & la même conduite pour la belle collection de ses portraits qu'il a laissés à la postérité. L'un & l'autre de ces grands Artistes sçavoient que dans quelques siécles leurs Ouvrages ne seroient plus connus que par la gravure, & cette idée vraie & humiliante en quelque façon pour des hommes qui ont excellé, n'avoit point encore frappé les Maîtres célébres qui ont paru dans le premier siécle du renouvellement des Arts; ils faisoient peu de cas de la gravure, ils la regardoient comme une copie privée de plusieurs secours, & s'embarrassoient peu de la façon dont elle les traduisoit. Ces réflexions sont occasionnées par un portrait qui représente un homme tranquille, & dont le loisir ne prend rien sur l'esprit, car sa tête est vive & animée; il est peint par M. Nonnote, & gravé par M. Daulé.

La composition en est belle & aisée, & l'exécution du Graveur est sçavante & d'un beau détail. Le travail de la tête & des mains est juste & caressé; le fond & les accompagnemens sont bien traités, ils sont à leur ton, & présentent les variétés de

burin, si nécessaires dans la gravure. Il seroit peut-être à desirer que la robe de chambre & la veste eussent été un peu teintées pour donner plus de repos au reste du tableau.

Malgré cette legere critique, pour laquelle même il faudroit que l'on pût comparer l'original à l'estampe, nous pouvons assurer que c'est un très-bel ouvrage de gravure, & qui doit faire honneur à son Auteur.

On lit ces Vers au bas de l'estampe :

Lætus in præsens animus, quod ultrà est
Oderit curare, & amara lento
Temperet risu..... HOR.

Daulé demeure rue du Plâtre S. Jacques.

La plaisanterie tout-à-fait instructive qu'on va lire est d'un Artiste du premier merite & de la plus grande réputation. Puisse-t-elle pour l'honneur & le progrès de nos Arts, produire tout l'effet qu'il est en droit d'en attendre.

SUPPLICATION aux Orfévres, Ciseleurs, Sculpteurs en bois pour les appartemens & autres, par une société d'Artistes.

Soit très-humblement représenté à ces Messieurs, que quelques efforts que la Nation Françoise ait fait depuis plusieurs an-

nées pour accoutumer sa raison à se plier aux écarts de leur imagination, elle n'a pû y parvenir entierement : ces Messieurs sont donc suppliés de vouloir bien dorénavant observer certaines régles simples, qui sont dictées par le bon sens, & dont nous ne pouvons arracher les principes de notre esprit. Ce seroit un acte bien méritoire à ces Messieurs, que de vouloir bien se prêter à notre foiblesse, & nous pardonner l'impossibilité réelle où nous sommes de détruire, par complaisance pour eux, toutes les lumieres de notre raison.

Exemple. Sont priés les Orfévres, lorsque sur le couvercle d'un pot à ouille ou sur quelqu'autre piéce d'orfévrerie, ils exécutent un artichaut ou un pied de céleri de grandeur naturelle, de vouloir bien ne pas mettre à côté un lievre grand comme le doigt, une allouette grande comme le naturel, & un faisan du quart ou du cinquiéme de sa grandeur ; des enfans de la même grandeur qu'une feuille de vigne ; des figures supposées de grandeur naturelle, portées sur une feuille d'ornement, qui pourroit à peine soutenir sans plier un petit oiseau ; des arbres dont le tronc n'est pas si gros qu'une de leurs feuilles, & quantité d'autres choses également bien raisonnées.

Nous leur ſerions encore infiniment obligés s'ils vouloient bien ne pas changer la deſtination des choſes, & ſe ſouvenir, par exemple, qu'un chandelier doit être droit & perpendiculaire pour porter la lumiere, & non pas tortué, comme ſi quelqu'un l'avoit forcé ; qu'une bobeche doit être concave pour recevoir la cire qui coule, & non pas convexe pour la faire tomber en nape ſur le chandelier, & quantité d'autres agrémens non moins déraiſonnables qu'il ſeroit trop long de citer.

Pareillement, ſont priés Meſſieurs les Sculpteurs d'appartemens d'avoir agréable dans les trophées qu'ils exécutent, de ne pas faire une faux plus petite qu'une horloge de ſable, un chapeau ou un tambour de baſque plus grand qu'une baſſe de viole, une tête d'homme plus petite qu'une roſe, une ſerpe auſſi grande qu'un rateau, &c. C'eſt avec bien du regret que nous nous voyons obligés de les prier de reſtreindre leur génie à ces loix de proportion, quelque ſimples qu'elles ſoient. Nous ne ſentons que trop qu'en s'aſſujettiſſant au bon ſens, quantité de perſonnes qui paſſent maintenant pour de beaux génies ſe trouveront n'en avoir plus du tout ; mais enfin il ne nous eſt plus poſſible de nous y prêter. Avant que de jetter les hauts cris,

nous avons enduré avec toute la patience possible, & nous avons fait des efforts incroyables pour admirer ces inventions si merveilleuses qu'elles ne sont plus du ressort de la raison; mais notre sens commun grossier nous excite toujours à les trouver ridicules. Nous nous garderons bien cependant de trouver à redire au goût régnant dans la décoration intérieure de nos édifices; nous sommes trop bons citoyens pour vouloir tout d'un coup mettre à la mendicité tant d'honnêtes gens qui ne sçavent que cela. Nous ne voulons pas même leur demander un peu de retenue dans l'usage des palmiers qu'ils font croître si abondamment dans nos appartemens, sur les cheminées, autour des miroirs, contre les murs, enfin par-tout; ce seroit leur ôter leur derniere ressource. Mais du moins pourrions-nous esperer d'obtenir que lorsque les choses pourront être quarrées, ils veuillent bien ne les pas tortuer; que lorsque les couronnemens pourront être en plein ceintre, ils veuillent ne les pas corrompre par ces contours en *S*, qu'ils semblent avoir appris des Maîtres Ecrivains, & qui sont si fort à la mode, qu'on s'en sert même pour faire des plans de bâtimens. On appelle cela des *formes*, mais on oublie d'y ajouter l'épithete de *mauvaises*

qui en est inséparable. Nous consentons cependant qu'ils servent de cette marchandise tortue à tous Provinciaux ou Etrangers qui seront assez mauvais connoisseurs pour préférer notre goût moderne à celui du siécle passé. Plus on répandra de ces inventions chez les Etrangers, & plus on pourra espérer de maintenir la supériorité de la France. Nous les supplions de considerer que nous leur fournissons de beaux bois bien droits, & qu'ils nous ruinent en frais en les faisant travailler avec toutes ces formes sinueuses; qu'en faisant courber nos portes pour les assujettir aux arrondissemens qu'il plaît au bon goût de nos Architectes modernes de donner à toutes nos chambres, il nous les font couter beaucoup plus qu'en les faisant droites, & que nous n'y trouvons aucun avantage, puisque nous passons également par une porte droite comme par une porte arrondie. Quant aux courbures des murailles de nos appartemens, nous n'y trouvons d'autre commodité que de ne sçavoir plus où placer ni comment y arranger nos chaises ou autres meubles. Les Sculpteurs sont donc priés de vouloir bien ajouter foi aux assurances que nous leur donnons, nous qui n'avons aucun intérêt à les tromper, que les formes droites, quarrées, rondes

& ovales régulieres, décorent aussi richement que toutes leurs inventions; que comme leur exécution exacte est plus difficile que celle de tous ces herbages, aîles de chauve-souris, & autres miseres qui sont en usage, elle fera plus d'honneur à leur talent. Qu'enfin les yeux de nombre de bonnes gens dont nous sommes, leur auront une obligation inexprimable de n'être plus molestés par des disproportions déraisonnables, & par cette abondance d'ornemens tortueux & extravagans.

Que si nous demandons trop de choses à la fois, qu'ils nous accordent du moins une grace, que dorénavant la moulure principale qu'ils tourmentent ordinairement, sera & demeurera droite, conformément aux principes de la bonne architecture; alors nous consentirons qu'ils fassent tortiller leurs ornemens autour & par dessus tant que bon leur semblera, nous nous estimerons moins malheureux, parce qu'un homme de bon goût, à qui un tel appartement échoira, pourra avec un ciseau abattre toutes ces drogues, & retrouver la moulure simple qui lui fera une décoration sage, & dont sa raison ne souffrira pas.

On sent bien qu'une bonne partie des plaintes que nous adressons aux Sculpteurs

pourroient avec raiſon s'adreſſer aux Architectes : mais la vérité eſt, que nous n'oſons pas ; ces Meſſieurs ne ſe gouvernent pas ſi facilement, il n'en eſt preſque aucun qui doute de ſes talens, & qui ne les vante avec une confiance entiere ; nous ne préſumons pas aſſez de notre crédit auprès d'eux, pour nous flatter qu'avec les meilleures raiſons du monde nous puiſſions opérer leur converſion. Si nous nous étions ſentis aſſez de hardieſſe, nous les aurions reſpectueuſement invités à vouloir bien examiner quelquefois le vieux Louvre, les Tuileries, & pluſieurs autres bâtimens royaux du ſiécle paſſé, qui ſont univerſellement reconnus pour de belles choſes, & à ne nous pas donner ſi ſouvent lieu de croire qu'ils n'ont jamais vû ces bâtimens qui ſont ſi près d'eux. Nous les aurions priés de nous faire grace de ces mauvaiſes formes à pans qu'il ſemble qu'ils ſoient convenus de donner à tous les avant-corps, & nous les aurions aſſurés, dans la ſincérité de nos conſciences, que tous les angles obtus & aigus (à moins qu'ils ne ſoient donnés néceſſairement, comme dans la fortification) ſont deſagréables en architecture, & qu'il n'y a que l'angle droit qui puiſſe faire un bon effet ; ils y perdroient leurs ſallons octogones : mais pour-

quoi un sallon quarré ne seroit-il pas aussi beau ? On ne seroit pas obligé de supprimer les corniches dans les dedans, pour sauver la difficulté d'y bien distribuer les ornemens qui y sont propres : ils n'auroient pas été réduits à substituer des herbages, & autres gentillesses mesquines, aux modillons, aux denticules, & autres ornemens inventés par des gens qui en sçavoient plus qu'eux, & reçus de toutes les Nations, après un mur examen. Nous les aurions priés d'admirer la beauté des pierres qu'ils tirent de la carriere, qui sont naturellement droites & à angle droit, & de vouloir bien ne les pas gâter pour leur faire prendre des formes qui nous en font perdre la moitié, & donnent des marques publiques du dérangement de nos cervelles. Nous les aurions priés de nous délivrer de l'ennui de voir à toutes les maisons des croisées ceintrées, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde, tellement qu'il semble qu'il y ait un pacte fait de n'en plus exécuter d'autres. Il n'y a pas jusqu'au bois des chassis de croisées qui veulent aussi se faire de fête, & qui se tortuent le plus joliment du monde, sans autre avantage que de donner beaucoup de peine au Menuisier, & de l'embarras au Vitrier, lorsqu'il lui faut couper des

verres dans ces formes barroques.

Nous aurions bien eu encore quelques petites représentations à leur faire sur ce moule général, où il semble qu'ils jettent toutes les portes cocheres, en faisant toujours retourner les moulures de la corniche en ceintre, sans que celles de l'architrave les suivent, tellement que cette corniche porte à faux, & que s'ils mettent leur chere console, toute inutile qu'elle y est, ils ne sçavent où la placer. Hors du milieu du pilastre elle est ridicule ; au milieu elle ne reçoit point la retombée de cet arc. N'aurions nous pas pû en leur accordant que la mansarde est une invention merveilleuse, admirable, digne de passer à la postérité la plus reculée, si on pouvoit la construire de marbre, les prier néanmoins de vouloir bien en être plus chiches, & nous faire voir quelquefois à sa place un Attique ; qui étant perpendiculaire & de pierre, sembleroit plus régulier & plus analogue au reste du bâtiment ? car enfin on se lasse de voir toujours une maison bleue sur une maison blanche.

Combien de graces n'aurions nous pas eu à leur demander ! mais nous espererions vainement qu'ils voulussent nous en accorder aucune. Il ne nous reste à leur égard que de soupirer en secret, & d'attendre

que leur invention étant épuisée, ils s'en lassent eux-mêmes. Il paroît que ce tems est proche, car ils ne font plus que se répéter, & nous avons lieu d'espérer que l'envie de faire du nouveau, ramenera l'architecture ancienne.

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique a donné le Dimanche premier Décembre, la derniere représentation des *Fêtes de Thalie.* M. Vallée avoit débuté dans ce ballet, le 19 Novembre, par un air qu'on avoit ajouté dans le troisiéme acte, & il a depuis chanté dans le prologue. Le nouvel acteur peut, avec beaucoup de travail & le secours des bons maîtres, devenir une jolie haute-contre.

Le public commençoit à trouver un peu lents les progrès de Mlle Davaux, dont la figure, la voix & le talent avoient d'abord donné de si grandes espérances. Cette actrice a fait de ses censeurs autant de partisans, le 19 Novembre. Elle a ce jour-là, & les représentations suivantes, si bien chanté & joué avec tant de finesse & d'intelligence le rolle de *Caliste* dans le troisieme acte des *Fêtes de Thalie*, qu'elle a réuni tous les

suffrages. Nous esperons que Mlle Davaux ne regardera pas ce succès comme une preuve qu'elle ait atteint le point de perfection qu'on desiroit d'elle, mais comme une certitude qu'elle y arrivera, si elle continue à travailler opiniâtrément, & à se livrer avec docilité aux soins de l'excellent maître qui la dirige.

LES Comédiens François ont repris le Mercredi 20 Novembre, *les Troyennes*, Tragédie de M. de Châteaubrun, mise pour la premiere fois au théatre avec un succès éclatant, le Lundi 11 Mars de cette année. On ne l'a jouée que cinq fois à cette reprise. Le Samedi 30, jour de la derniere représentation, il s'est présenté au spectacle trois fois plus de monde que la salle n'en pouvoit contenir. Tout est naturel dans cette Tragédie; il n'y a ni de ces coups imprévus ni de ces situations forcées qui éblouissent d'abord & qui révoltent ensuite. La vérité, qui doit être l'essence de tout poëme dramatique, est peinte dans tous les actes, avec une simplicité noble & touchante. On s'attendrit par dégrés. Les malheurs dont la famille de Priam est accablée, se succédent sans effort les uns aux autres, & les Spectateurs croyent être transportés devant Troye brûlée & saccagée.

Nous avons remarqué une chose qui doit paroître extraordinaire, & qui prouve que les acteurs de la Comédie Françoise font tous leurs efforts pour varier les amusemens du public. Ils ont représenté vingt-sept tragédies depuis le 22 Avril, jour de l'ouverture du théatre, jusques & compris le 2 Décembre ; sçavoir, le Cid, les Horaces, Rodogune, & Polieucte, de Pierre Corneille ; Andromaque, Britannicus, Bajazet, Mithridate, Phédre, & Athalie, de Racine ; Ariane, de Thomas Corneille ; Pénelope, de l'Abbé Geneſt ; Manlius, de la Fosse ; Médée, de Longepierre ; Inès de Castro, de Lamotte ; Radamiste & Zénobie, de M. de Crébillon ; Œdipe, Herode & Mariamne, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, & Mahomet, de M. de Voltaire ; Gustave, de M. Piron ; Didon, de M. Lefranc ; les Troyennes, de M. de Châteaubrun ; & Amalazonte, de M. le Marquis de Ximenès.

Les Comédiens Italiens continuent avec un succès toujours soutenu, *la Servante maîtresse*. Cet ouvrage est à sa quarantieme représentation.

SPECTACLES DE FONTAINEBLEAU, *pendant le séjour de leurs Majestés en 1754.*

LE goût, la magnificence & le zéle se sont réunis cette année pour rendre les différens spectacles qu'on a donnés à Fontainebleau, aussi agréables à la Cour qu'honorables pour les lettres, les talens & les arts. Les succès qu'ils ont mérité, ont déja éclaté aux yeux du public ; il doit être avide d'en connoître les détails, nous nous hâtons de le satisfaire.

Le 8 Octobre, les Comédiens François représenterent le *Curieux impertinent*, Comédie en vers de M. *Destouches*, qui fut suivie de *l'Etourderie*, Comédie en prose de M. Fagan.

Le 9, les Comédiens Italiens représenterent le *Joueur*, Comédie italienne en trois actes.

Le 10, le *Duc de Foix*, Tragédie de M. *de Voltaire*, de l'Académie Françoise ; & le *Rendez-vous*, petite piece de M. Fagan, furent représentés par les acteurs de la Comédie Françoise.

Ce ne fut que le Samedi 12 que l'Opéra commença ses premieres représentations. Le théatre de Fontainebleau n'a été

fait que pour y jouer la Comédie, & l'espace qu'il occupe est resserré par de gros murs, dont l'extérieur tient à la décoration générale du Château : mais les recherches & les efforts de l'art ont surmonté les obstacles qui naissoient de la petitesse forcée du local ; & le théatre, tout resserré qu'il est, a été mis en état de fournir au jeu des différentes machines que l'exécution de l'Opéra François exige.

L'ouverture de ce spectacle fut faite par une premiere représentation de *la Naissance d'Osiris*, ballet allégorique nouveau, en un acte ; de l'acte *des Incas*, un de ceux *des Indes galantes*, & de *Pigmalion.*

Ces deux derniers ouvrages sont déja fort connus & dans une possession constante de plaire : il suffit de dire à leur égard qu'ils furent parfaitement rendus par M. de Chassé, qui étoit chargé du rolle de l'Inca ; par Mlle Chevalier, qui représentoit celui de Phanny ; & par M. Jeliote, qui jouoit le rolle de Pigmalion.

Mais nous croyons devoir entrer dans le détail du premier, dont M. de Cahusac, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, & M. Rameau sont les auteurs.

Extrait de la Naiſſance d'Oſiris, *ou* la Fête Pamilie.

La naiſſance de Monſeigneur le Duc de Berry, les différens ſpectacles qu'on préparoit pour leurs Majeſtés, les cris de joie d'un peuple heureux du bonheur de ſes maîtres, voilà ce que l'auteur de ce ballet nouveau paroît s'être propoſé de peindre par une allégorie. On n'a point la reſſource des louanges directes auprès d'un Roi auſſi modeſte que bienfaiſant.

Une femme de Thèbes, nommée Pamilie, en ſortant du temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit la naiſſance d'un héros qui devoit faire un jour la félicité de l'Egypte. C'étoit Oſiris, qu'elle éleva ; & qui fut dans les ſuites un des plus illuſtres bienfacteurs de l'humanité. Pour conſerver la mémoire de cet événement, les Egyptiens inſtituerent la *Fête Pamilie*, dans laquelle on avoit le ſoin de le retracer, & c'eſt ſur cette ancienne fable que M. de Cahuſac a bâti la ſienne.

Le théatre repréſente le devant du temple de Jupiter. Une troupe de bergers célebre par leurs danſes & leurs chants la paix dont ils jouiſſent. Pour être parfaitement heureux, il ne leur manque qu'un ſeul bien : mais, diſent-ils,

Chaque

Chaque instant vole & nous l'amene.

C'est dans ce premier divertissement que Mlle Fel, qui représentoit le rolle de Pamilie, chantoit cette Ariette, dont le chant simple exprime d'une maniere si neuve la naïveté des paroles.

Non, non, une flamme volage
Ne peut me ravir mon berger;
Ce n'est point un goût passager
Qui nous enchaîne & nous engage.
Qui pourroit l'aimer davantage?
Que gagneroit-il à changer?

Tout-à-coup un bruit éclatant de tonnerre trouble la fête. Les bergers s'écrient du ton dont M. Rameau sçait peindre les grands mouvemens.

Jupiter s'arme de la foudre;
Son char brulant s'élance & roule dans les airs.
Quels coups redoublés! quels éclairs!
O Dieux! le feu du ciel va nous réduire en poudre.

Pendant ce chœur, la danse (qu'il ne doit pas être permis à M. de Cahusac de laisser oisive ou inutile dans ses ballets), formoit des tableaux rapides d'effroi, qui donnoient une force nouvelle à cette situation.

Cependant les bergers effrayés & prêts à partir, sont retenus par le Grand Prêtre du Dieu dont ils redoutoient la colere. Rassurés par sa présence & par ses discours, une nouvelle harmonie les frappe & les ar-

rête. Ce sont des éclats de tonnerre mê de traits de symphonie les plus mélodie Le ciel s'ouvre ; Jupiter paroît dans to l'éclat de sa gloire, ayant à ses pieds l graces & l'amour, & il dit :

Qu'il est doux de regner dans une paix profonde
Que le sort aux mortels prépare de beaux jours !
Rien ne peut plus troubler le ciel, la terre &
l'onde,
L'amour qui me seconde,
De leur félicité vient d'assûrer le cours.
Il est né, ce héros que vos vœux me demandent
&c.

Les bergers lui répondent par un chœur d'allégresse ; les Prêtres lui rendent hommage par leurs danses, & Pamilie & son berger lui adressent les vers suivans.

Ensemble.

Paroissez, doux transports, éclatez en ce jour
Aux regards d'un Dieu qui nous aime.

Pamilie.

L'éclat de la grandeur suprême
Le flate moins que notre amour.

Ensemble.

Il bannit loin de nous la discorde & la guerre :
Offrons lui tous les jeux que rassemble la paix.

Pamilie.

Qu'il jouisse de ses bienfaits,
En voyant le bonheur qu'il répand sur la terre;

Jupiter alors s'exprime ainsi :

Mortels, le soin de ma grandeur
Au séjour des Dieux me rappelle ;
Mais la terre est l'objet le plus cher à mon cœur :
Je lui laisse l'Amour. Il en fait le bonheur ;
Que sans cesse il régne sur elle.

Au moment qu'il remonte dans les cieux, l'Amour & les Graces descendent sur la terre. Les Bergers les environnent ; mais l'Amour qui veut lancer ses fléches sur eux, les effraye. Une jeune Bergere affronte le danger, & lui résiste : il la poursuit ; il est sur le point de l'atteindre, lorsqu'elle a l'adresse de lui ravir la fléche dont il vouloit la blesser. Déja la Bergere triomphe ; mais l'Amour saisit un nouveau trait. Ils levent tous deux le bras, & sont prêts à se frapper, lorsque Pamilie les sépare, en disant :

Régne, Amour, sans nous alarmer ;
Quitte tes armes : tout soupire.
Tu n'as besoin pour nous charmer,
Que de folâtrer & de rire, &c.

Ce premier tableau de danse, exécuté par Mlle Puvigné, représentant la Bergere, & Mlle Catinon, représentant l'Amour, ne pouvoit pas manquer de produire un effet agréable, & il en amenoit naturellement un second, qui termine fort heureusement cette fête.

L'Amour se laisse désarmer : les Graces

lui présentent des guirlandes de fleurs. Il leur ordonne d'en faire des chaînes pour les Bergers, & il en prend une qu'il offre à la jeune Bergere : elle la reçoit avec ingénuité, & dans le moment que l'Amour y songe le moins, elle en forme une chaîne pour lui-même. Tous les Bergers alors les entourent & les reconduisent, comme en triomphe, hors du théâtre.

Tel est ce ballet allégorique, dont la simplicité de l'action, l'analogie du fait antique avec les circonstances du moment, le choix des personnages, concourent pour en rendre la composition heureuse, & l'application facile.

Le 14 du même mois d'Octobre, les Comédiens François représenterent le *Muet*, de Brueys, avec *Crispin Medecin*, de Hauteroche.

L'Opera donna le 15 une seconde représentation de *la Naissance d'Osiris*, de l'*Acte des Incas*, & de *Pigmalion*.

Le 16 *Herode & Mariamne*, tragédie de M. de Voltaire, & le *Legs*, petite comédie de M. de Marivaux, un des quarante de l'Académie Françoise, furent représentées par les Comédiens François.

Le Vendredi 18, on représenta *Thésée*, célébre Opéra de Quinault & de Lulli, avec la plus grande magnificence, & avec

toute la dignité dont cet excellent ouvrage est susceptible. On avoit pris le soin de l'embellir encore par quelques morceaux de chant, & plusieurs symphonies du choix de MM. Rebel & Francœur, dont le public a si souvent applaudi le goût, l'intelligence, & les talens. Les principaux rolles en furent remplis avec tout le pathétique, la noblesse, & l'énergie qu'on est en droit d'attendre des talens supérieurs ; sçavoir, *Médée*, par Mlle Chevalier ; *Eglé*, par Mlle Fel ; *Thésée*, par M. Jeliote ; *Egée*, par M. de Chassé.

Le Lundi suivant 21, on exécuta le même spectacle avec autant de zéle & de succès.

Le 23 l'Opéra représenta *Anacréon*, ballet héroïque nouveau en un acte, précédé du *Mari garçon*, Comédie de M. de Boissy, de l'Académie Françoise, qui fut représentée par les Comédiens Italiens.

*Extrait d'*Anacréon, *nouveau Ballet en un Acte, de MM. de Cahusac & Rameau.*

On s'est proposé dans ce ballet de peindre un caractere ; & celui d'Anacréon, le Poëte des graces & de l'enjouement, n'étoit pas aisé à développer sur le théâtre lyrique. Le nom d'Anacréon nous représente l'idée d'un vieillard, fort aimable à la vé-

rité, mais c'eſt toujours l'idée d'un vieillard ; & un pareil perſonnage amoureux, ou comme le dit M. de C., jouant ſans ceſſe *avec les Amours*, touche de bien près au comique, peut-être même au ridicule. Il falloit éviter ce premier écueil. On a mis en ſcène, à côté même d'Anacréon, Batyle, ce perſonnage ſi connu dans les chroniques du Parnaſſe. Il étoit indiſpenſable d'imaginer des prétextes honnêtes qui puſſent autoriſer une pareille entrepriſe, & c'eſt ce qu'on a eu l'art de faire ici, par un plan théatral, qui a tout le mérite de la difficulté adroitement vaincue.

On ſuppoſe qu'Anacréon a élevé Batyle & Chloé, avec tous les ſoins & la tendreſſe de l'amitié. Ces jeunes enfans inſtruits par cet aimable Maître, faits l'un pour l'autre, ne ſe quittant jamais, s'aiment, ſe le diſent, & croyent leur liaiſon tout-à-fait ignorée. Anacréon a facilement apperçu leur intelligence, il en eſt flaté, & il s'en amuſe. Voici comme il en parle dans le monologue qui ouvre la ſcène.

Myrtes fleuris, naiſſant feuillage,
Où Flore & les Amours ont fixé les zéphirs ;
Berceaux charmans, que votre ombrage,
Me promet encor de plaiſirs !
Deux cœurs que j'ai formés, qu'un doux penchant engage,
Penſent qu'Anacréon ignore leurs ſoupirs.

D'ici je vois leur trouble, & j'entens leur langage ;
J'alarme tour à tour & flate leurs désirs ;
J'aime à jouir de mon ouvrage ;
Et cet innocent badinage
De l'hyver de mes ans embellit les loisirs.

Une grande fête se prépare, Chloé & & Batyle doivent y chanter des vers nouveaux d'Anacréon ; mais on ignore quel est l'objet secret de tous ces préparatifs : Chloé arrive pour s'en informer.

Anacréon, qui dans son monologue a déja annoncé une partie de son projet, ne lui répond que d'une maniere détournée, & par des galanteries legeres. Il lui dit enfin qu'elle est appellée par l'hymen pour former une chaîne digne d'elle, & bientôt après :

En vain le poids des ans me presse,
Mon cœur n'est jamais sans desirs ;
Au charme de vos yeux, au feu de ma tendresse
Je dois ma vie & mes plaisirs.
C'est Hébé, sous vos traits, qui me rend la jeunesse.

Chloé, qui connoît Anacréon, craint avec raison que cet hymen ne le regarde : le vieillard jouit de son trouble, & pour l'augmenter, il lui adresse ce discours équivoque en la quittant ;

Auprès de cent beautés que j'aimai tour à tour,
L'amour a comblé mon attente ;

Mais ce jour est mon plus beau jour,
Chloé, j'y veux former une chaîne constante,
Qui de tous ses bienfaits m'acquitte envers l'amour.

Au moment qu'Anacréon sort, Batyle paroît : dans l'enchantement que lui causent les vers dont Anacréon l'a chargé pour la fête qu'on prépare, il apperçoit Chloé, & dans son enthousiasme, il lui dit :

Ah ! ma Chloé, daignez entendre
Ce que je chante dans nos jeux.

Et tout de suite il chante :

» Des zéphirs que Flore rappelle
» Je voulois chanter le retour.
» Je vis Chloé : qu'elle étoit belle !
» Je ne pus chanter que l'amour.
» Je lui consacrai dès ce jour
» Tous mes vœux, mes vers, & ma lyre.
» C'est pour Chloé que je respire,
» Je ne chante qu'elle & l'amour.

Batyle alors tourne ses regards sur elle : il la voit fondante en larmes; il frémit. Elle lui déclare le dessein d'Anacréon. Les vers que Batyle vient de chanter, le lui confirment; ceux qu'elle doit chanter elle-même en sont une preuve nouvelle. Ils sont en effet, les uns & les autres, tournés de façon qu'ils peuvent convenir & à la position qu'ils craignent, & au but secret d'Anacréon. Cette scène vive & touchante est

interrompue par la fête. La jeunesse de Théos environne Anacréon qui joue de sa lyre, le couronne de roses, & le pare de fleurs nouvelles. C'est là qu'on a placé quelques traits de la philosophie aimable d'Anacréon. Il dit au milieu de cette jeunesse, que le plaisir anime :

Mettre à profit tous les instans
Est l'unique soin du vrai sage.
Il naît des fleurs dans tous les tems ;
Il est des plaisirs à tout âge.

Et plus bas,

Des caprices du sort je crains peu les retours ;
Je jouis du présent, j'en connois l'avantage.
Je retrouve au déclin de l'âge
Les jeux rians de mes beaux jours.
Livrons au doux plaisir chaque instant qui nous reste,
Et courons au terme funeste,
En jouant avec les Amours.

Cependant Anacréon ne perd point de vûe Batyle & Chloé : ils sont l'un & l'autre dans un trouble dont il se plaît à jouir. Tous ces préparatifs, ces fleurs dont on le pare, les vers qu'ils sont chargés de chanter, leur inspirent des alarmes qu'il redouble en pressant Chloé de commencer.

Il y a dans cet endroit une scène de très-peu de vers, tendre & badine de la part d'Anacréon, théatrale & naïve de la part

des deux jeunes amans, qui conduit enfin à l'explication suivante.

Anacréon.

J'ai voulu quelque tems jouir de vos soupirs.
Rendre heureux ce qu'on aime est l'amour de mon âge.
Qu'à former vos deux cœurs j'ai goûté de plaisirs!
Mais c'est en comblant vos desirs
Que je couronne mon ouvrage.

En chantant les derniers vers, il les unit; & ce dénouement heureux est suivi d'un divertissement aussi neuf que saillant.

La Ferme du fond s'ouvre. Une terrasse qui forme un second théâtre est remplie de jeunes Danseurs qui suivent les mouvemens du ballet qu'on voit sur le devant du théâtre. Cette fête est formée par une troupe de jeunes Théoniens, qui représentent une orgie galante. Le ballet, dans lequel on a vû successivement des pas de 2, de 3, de 4, & de 7, fort ingénieux, & très-gais, sans cesser d'être nobles, est pour la musique & la danse, de la plus forte & de la plus agréable composition, & il est terminé par un chœur de bacchanales, digne de la réputation de M. Rameau. Ce sont MM. de Chassé & Jeliote qui ont rempli les rolles d'Anacréon & de Batyle. Mlle Fel étoit chargée de celui de Chloé.

Le 26, Anacréon fut donné pour la fe-

conde fois avec *Cenie*, comédie de Mad. de Graffigni ; & le 29 l'Opéra, sans avoir besoin d'une plus longue préparation, représenta pour la premiere fois *Daphnis & Alcimadure*, pastorale Languedocienne, en trois actes, précédée d'un prologue.

Extrait de Daphnis & Alcimadure.

Cet opéra nouveau nous rappelle le premier âge en France des lettres & des arts. M. *Mondonville*, poëte tout à la fois & musicien, est l'auteur des paroles & de la musique : tels étoient autrefois nos fameux Troubadours.

La pastorale est écrite en langage Toulousain, le prologue l'est en notre langue.

L'institution des Jeux Floraux, que nous devons à Clémence Isaure, est le sujet du prologue, & ce personnage est le seul chantant qui y paroisse. Isaure est entourée de peuples, de jardiniers & de jardinieres, & elle dit :

Dans ce séjour riant & fortuné
Phébus, Flore & l'Amour ont fixé leur empire :
On y voit de leurs mains le printems couronné,
Les cœurs sont adoucis par l'air qu'on y respire.
On n'y craint point la rigueur des hyvers,
On n'y craint point l'inconstance des belles ;
Nos arbres y sont toujours verds,
Et nos amans toujours fideles.

Ces chants d'Isaure très-bien rendus par

Mlle Chevalier, & coupés de danses & de chœurs, amènent le développement du projet qu'elle a formé ; elle dit :

Peuples, il faut dans ce beau jour,
D'un siécle si chéri transmettre la mémoire,
Et je veux que des prix couronnent la victoire
De ceux qui sçauront mieux chanter le tendre amour.

On voit paroître en effet les nobles, formant une entrée, & portant les différens prix que la célébre Académie de Toulouse distribue tous les ans. Isaure ensuite propose de retracer en langage du pays, les amours de Daphnis & d'Alcimadure ; elle dit :

.... Traçons par quel bonheur
Daphnis sçut attendrir la fiere Alcimadure :
De leur simplicité la naïve peinture
Est l'image de notre cœur.

Les peuples lui répondent par des chants de triomphe & d'allégresse, & c'est ainsi que finit d'une maniere fort noble ce joli prologue.

La Pastorale roule sur trois acteurs : *Daphnis*, qui aime *Alcimadure* ; celle-ci qui n'aime encore rien, & qui s'est décidée pour fuir toujours l'amour ; & *Jeannot* son frere, personnage toujours gai, qui prend vivement les intérêts de sa sœur, & qui cherche en s'amusant à lui ménager un

établissement qu'il croit fort convenable.

Daphnis en se montrant, développe la situation de son ame par un monologue, dont le chant peint fort bien la tendresse naïve des paroles.

Hélas ! pauret que farey jou !
Tant m'a blassat l'ou Diou d'amou.

Despey que l'el d'Alcimadouro
A dedins mon cor amourous
Allucat milo fougairous,
Souffri la peno la pu duro.
Hélas ! &c.

Alcimadure paroît, & il s'éloigne pour découvrir ce qui l'amene. Voici la maniere vive dont elle s'anonce.

Gazouillats, auzelets, à l'umbro del feuillatgé,
Quant bous siulats moun cor es encantat.
Entendi bé qué din bostré lengatgé
Bous célébrats la libertat.

El' es lou plazé de ma bido,
Car y ou la canti coumo bous.
Tabé san cesso èlo mé crido
Qu'elo soulo pot rend' huroux.

Après cette ariette d'un chant léger & très-agréable, Daphnis paroît, & ces deux personnages soutiennent dans la scene, l'un le ton de la tendresse, l'autre le ton de gaieté que leurs monologues avoient annoncé. Daphnis y déclare son amour; Alcimadure l'écoute sans le croire, elle le

rebute même, & paroît resolue à le fuir ; mais il l'arrête en lui proposant une petite fête où l'on doit danser pour elle, & court chercher les bergers du village pour la lui donner. Jeannet, frere d'Alcimadure, arrive alors ; elle lui fait confidence d'un amour dont *elle se seroit bien passée*. Il combat cette répugnance, & trouve Daphnis un parti sortable ; mais Alcimadure n'entend point raison sur ce point ; elle dit :

L'ou plazé de la bido
A cos la gayetat ;
E quand on se marido
On perd sa libertat.

Et plus bas.

Nou boli pas douna moun cor
A qui pot de reni boulatgé.
Qui se contento de son sor
Nou desiro res dabantagé.

Jeannet insiste, & il se propose s'il rencontre Daphnis dont il n'est pas connu, de l'éprouver si bien, qu'il ne lui sera pas possible de le tromper. Alors le divertissement annoncé dans la scene précédente, arrive. Il est composé de bergers & de bergeres, & les chants qui coupent la danse sont tous adroitement placés dans la bouche de Daphnis, & relatifs à la situation de son cœur.

Qui bey la bello Alcimaduro
Bey l'astré lou pu bel ;
Per charma touto la naturo
Nou li cal qu'un cop d'el.
Per aquelo Benus noubelo
On bey lous amours enfantets
Boultija san cesso après elo
Coumo une troupo d'auzelets.

Cette jolie chanson est bientôt suivie d'une autre, qui peint une image tout aussi agréable.

Bezets l'ourmel per las flouretos
Boulega sous jouinés ramels.
Escoutats des pichots auzels
Las amourousos cansounetos.
Per tout charma lou Diu nenet
Tiro san cesso de l'arquet.
N'oublido res dins la naturo,
Hormis lou cor d'Alcimaduro.

Daphnis ne se lasse point de chanter l'amour. Ce refrein paroît déplaire à Alcimadure ; elle interrompt brusquement la fête, & prend pour prétexte qu'elle est obligée d'aller joindre son frere, ce qui termine le premier acte.

Le second débute par une troupe de villageois conduits par Jeannet, armés pour une chasse au loup. Ils s'animent par un chœur brillant à la chasse qu'ils doivent faire, & Jeannet les renvoye après, en leur disant fierement de l'avertir lorsqu'il

faudra commencer d'*entrer en danse*. Avec les armes qu'il porte, il se flate d'en imposer assez à Daphnis pour éprouver son amour, & il se propose de le servir auprès de sa sœur, s'il le trouve fidéle. Daphnis paroît; l'explication se fait par des discours naïfs de la part de l'un, & par des bravades de la part de l'autre. M. M. pour varier, a voulu jetter du comique dans ce personnage fort bien chanté par M. Delatour. Sur ce que Daphnis lui dit des rigueurs qu'il éprouve, il lui répond :

On pot, quand on es malhuroux,
Se dispensa d'estré fidelo.

Anats, benets, passejats bous,
Arpentats coulinos, montagnos ;
Per estr' oncaro pus hurous
Fazets tres ou quatré campagnos.

Daphnis lui réplique :

A qué tout aquo serbira,
Per-tout l'amour me seguira.

Jeannet fait alors l'étonné. Quoi! lui dit-il, vous n'avez jamais vû de batailles, de canons, de bombes, &c?

Daphnis.

Ni lous clarins, ni las troumpetos
Nou troublon pas nostrés hamels.

L'écho n'es rébeillat qué per nostros muzetos
E lou ramatgé des auzels :

Lous els souls de las pastouretos
Blassoun lou cor des pastourels.

L'éclaircissement arrive ensuite. Jeannet feint d'être sur le point de se marier avec Alcimadure ; on juge de l'effet d'une pareille confidence sur Daphnis. Il déclare avec fermeté qu'il aime cette cruelle. Jeannet veut le forcer à n'y plus penser ; il leve le bras & son épieu pour l'y contraindre : mais le berger fidele aime mieux mourir .... Dans ce moment on entend crier au secours : c'est Alcimadure poursuivie par un loup prêt à la dévorer. Daphnis arrache des mains de Jeannet, qui s'enfuit, l'épieu dont il étoit armé, combat le loup, le tue, revient, & trouve Alcimadure évanouie. Il lui parle, lui dit que le loup est mort, & s'efforce de l'attendrir. Elle n'est que reconnoissante & point tendre. Jeannet survient pour faire une nouvelle fanfaronade : tout le village le suit, & il se forme alors un divertissement qui a pour objet de célébrer la valeur de Daphnis. Alcimadure & Jeannet, par ce moyen, se trouvent chargés de toutes les chansons que M. M. y a placées. L'acte finit par le projet d'aller présenter Daphnis en triomphe au Seigneur du village.

Alcimadure ouvre le troisiéme acte par un monologue, dans lequel son cœur dif-

pute encore contre l'amour. Jeannet qui arrive, lui apprend qu'il a éprouvé son amant, tâche de vaincre son indifférence, n'y réussit pas, & se retire appercevant Daphnis. Celui ci fait de nouveaux efforts, il parle de mourir : Alcimadure se trouble, & se plaint d'avoir été quittée par Jeannet. A ce nom, que Daphnis croit être celui de son rival, il sort au desespoir, bien résolu de ne plus vivre. C'est alors qu'Alcimadure ne suit plus que les mouvemens de son cœur ; son amour se déclare par ses craintes. Jeannet revient, & lui assure que Daphnis est mort. Elle ne se possede plus à cette nouvelle ; elle part pour aller percer son sein du même couteau qui a percé le cœur de son amant.

Daphnis paroît alors. Le desespoir d'Alcimadure se change en une joie aussi vive que tendre. Un duo charmant couronne le plaisir que cause tout cet acte, & un divertissement formé par les compagnons de Daphnis & les compagnes d'Alcimadure, termine fort heureusement cet ouvrage, qui joint le piquant de la singularité aux graces naïves d'un genre tout-à-fait inconnu. Nous avons déja dit la maniere dont Mr. Delatour s'est acquitté du rolle de Jeannet ; ceux d'Alcimadure & de Daphnis ont été rendus par Mlle Fel & Mr

Jeliote. Ils sont si supérieurs l'un & l'autre, lorsqu'ils chantent le François, qu'il est aisé de juger du charme de leur voix, de la finesse de leur expression, de la perfection de leurs traits, en rendant le langage du pays riant auquel nous devons leur naissance.

Le lendemain 30 Octobre, la Comédie Françoise représenta *Cinna*, de P. Corneille; & le *Fat puni*, petite piece, en un acte & en prose de M****

Les Fêtes de la Toussaint suspendirent pour peu de jours le cours de tous ces brillans spectacles. On le reprit le 4 Novembre, par une seconde représentation d'*Alcimadure*, dans laquelle on chanta deux fois le duo du dernier acte, ainsi que la Cour avoit paru le desirer.

Le 7, c'est-à-dire après deux jours d'intervalle seulement, on représenta *Alceste ou le Triomphe d'Alcide*, un des plus beaux Opéra de Quinault & de Lulli.

Cet ouvrage a un mérite qui lui est propre, & qui lui avoit toujours été contraire. On ne l'avoit gueres envisagé que du côté du tendre intérêt dont il est rempli, sans s'appercevoir que Quinault avoit eu le dessein d'en faire un chef-d'œuvre de grand spectacle. Ainsi, soit défaut de goût, soit économie mal raisonnée, les différens

objets que ce bel Opéra rassemble n'avoient point encore été soignés avec l'habileté qu'ils exigent, on en avoit toujours négligé certaines parties ; celles qui dans l'exécution avoient paru trop difficiles, avoient été mutilées ; quelques autres qui demandent de la dépense, avoient été supprimées ; d'autres enfin, telles que le Siége de Scyros, n'avoient été rendues que d'une maniere ou peu noble ou ridicule.

Les fautes passées ont été réparées cette année, & ce bel Opéra a été enfin exécuté, comme Quinault auroit mérité de le voir & de l'entendre.

L'orage suscité par Thétis & calmé par Eole, traité en grand ; le siége de Scyros formé de plusieurs belles manœuvres de guerre des anciens, conduit avec art, exécuté avec chaleur ; les fleuves des enfers & la barque à Caron présentés sous des couleurs imposantes, qui ennoblissoient par un chef-d'œuvre de l'art cette situation hazardée ; le passage rapide du rivage sombre au palais éclatant de Pluton ; les rideaux du fond prolongeant toujours les perspectives ; une derniere décoration de génie, les ballets animés de tout ce que la danse peut fournir de plus pittoresque & de plus brillant, la magnificence & la variété des habits, le jeu exact des machines, l'accord sur-

prenant d'une foule d'exécutans en sous-ordre, l'expression, les talens marqués & le feu des premiers acteurs, tout s'est réuni pour faire d'Alceste le spectacle le mieux ordonné & le plus étonnant qui eût encore paru sur les théatres de la nation.

Mlle Chevalier & Mlle Fel représentoient les rolles d'Alceste & de Céphise. Mr de Chassé, celui d'Alcide; & Mr Jéliote, celui d'Admete.

Le lendemain de cette représentation brillante, les Comédiens François donnerent *le Complaisant*, Comédie en cinq actes en prose, du même auteur que celle du Fat puni; & l'*Impromptu de campagne*, de Poisson.

Le 9, l'Opéra représenta une seconde fois Alceste, avec cet ensemble admirable dont on avoit été frappé à la premiere représentation; aussi le succès fut-il égal. Il auroit été plus grand, s'il avoit pu croître.

On préparoit cependant l'Opéra de *Thétis*, qui avoit été demandé quelques jours auparavant. Rien n'est impossible au vrai zéle; car après que le 12, la Comédie Françoise eut représenté *Amalazonte*, Tragédie de M. le Marquis de *Ximenès*, & le *Préjugé vaincu*, petite Comédie de Mr de Marivaux, on prit deux jours pour l'ar-

rangement du théatre ; & le 14 *Thétis & Pélée*, Opéra de M. de Fontenelle & de Colasse, fut représenté avec tout son spectacle, comme si on avoit eu beaucoup de tems pour le préparer. La scene du second acte dans laquelle le tonnerre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, joue un si beau rolle, n'a jamais peut-être été rendue avec tant de feu, de précision & de tendresse, qu'elle le fut par Mlle Chevalier & Mr Jéliote. Les principaux rolles de cet Opéra furent exécutés ; sçavoir, Thétis par Mlle Chevalier, Doris par Mlle Fel, Jupiter par Mr Gelin, Neptune par Mr de Chassé, & Pélée par Mr Jéliote.

Le 15, la Comédie Françoise représenta *les Dehors trompeurs*, Comédie en vers, en cinq actes, de Mr de Boissy ; & le *Mariage fait & rompu*, Comédie en vers, en trois actes, de Dufresni ; & le 16 l'Opéra fit la clôture du théatre par une seconde représentation de *Thétis & Pélée*, dont l'exécution fut aussi agréable que la premiere.

MM. Slodtz, de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, Décorateurs des théatres de S. M, ont été les Décorateurs de tous ces spectacles.

Mr Arnoult, Machiniste du Roi, a

construit & fait jouer les belles machines qu'on y a vûes.

Mr de Laval, Compositeur des ballets de S. M, a fait les ballets des cinq premiers Opéras ; & Mr de Laval son fils est entré pour moitié dans la composition de ceux de Thétis.

MM. Rebel & Francœur, Surintendans de la Musique du Roi, qui ont fait le choix des différens morceaux de chant ou de symphonies dont on a embelli les ouvrages anciens, étoient chargés de l'exécution.

Tous ces différens spectacles ont été ordonnés par M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre de S. M, en exercice ; & conduits par les soins de M. Blondel de Gagny, Intendant des menus plaisirs du Roi, en exercice.

Avertissement de M. l'Abbé Raynal.

LEs infirmités de feu M. Fuzelier & l'absence de feu M. de Labruere ont fait que j'ai été chargé seul, durant quatre ans & demi, du Mercure. Cet Ouvrage périodique passe par brevet à M. de Boissy, dont l'esprit & le goût sont généralement connus. Personne ne paroît plus propre que cet Académicien à porter le Mercure au degré de perfection dont il est susceptible.